This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. F. II B. 200

DE LA VÉRITÉ

OU

MÉDITATIONS

Sur les moyens de parvenir à la vérité dans toutes les connoiſſances humaines.

Ex libris Petri Brunet

DE LA VERITÉ

OU

MÉDITATIONS

SUR les moyens de parvenir à la vérité dans toutes les connoissances humaines.

Par J. P. BRISSOT DE WARVILLE.

A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société typographique.

Et se vend

A PARIS, chez Desauges, Libraire, rue S. Louis du Palais.

Belin, Libraire, rue S. Jaques.

A LYON, chez Grabit & Rosset, Libraires, rue Merciere.

M. DCC. LXXXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 JUL 1965
OXFORD
LIBRARY

DE LA VÉRITÉ,

OU

MÉDITATIONS

Sur les moyens de parvenir à la vérité dans toutes les connoiſſances humaines.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Ces méditations ne ſont qu'une introduction à un grand ouvrage; c'eſt la premiere pierre, c'eſt le fondement d'un vaſte édifice, dont le ſeul projet étonnera. Je me propoſe de rechercher *ce qu'il y a de certain dans les connoiſſances humaines.* D'autres écrivains ont recueilli ſcrupuleuſement tous les rêves qui, mêlés avec quelques vérités, circulent parmi les hommes depuis l'origine de l'univers. Pour moi, j'ai pour but d'en faire le choix, de chercher le fil qui pourra

dans ce chaos nous aider à démêler le vrai du faux. Il nous manque, dit le célebre Bonnet (1), un bilan exact de nos connoiſſances. Le livre qui le donneroit, ſeroit le plus précieux de tous les livres. Il ſeroit auſſi le plus difficile à exécuter.

Voilà le livre que je veux faire, le bilan que je veux donner, que j'annonce : j'en avois eu l'idée avant de jeter les yeux ſur la *Palingénéſie*. Je ne me diſſimule point les difficultés, je tâcherai de les vaincre, au moins dans les parties que j'entreprendrai de traiter.

Le but de cet ouvrage n'eſt point d'amuſer les eſprits ſyſtématiques ou ſuperficiels, par un roman agréable, comme l'a fait le fameux Mallebranche dans un traité qui porte à peu près le même titre ; le ſiecle, juſte appréciateur de ſon mérite, l'a déjà mis à côté des rêves ingénieux de Platon ſur la nature de l'ame & ſur la grande chaîne des êtres. Ce métaphyſicien ſuivit la route dangereuſe & perfide de la ſyntheſe ; je ſuis la voie oppoſée, celle de l'analyſe. Je veux, à la lueur de ſon flambeau, deſcendre juſques dans les fondemens de toutes les ſciences, en examiner la ſolidité, la liaiſon, fondre & éprouver au creu-

(1) *De la palingénéſie*, tome II, au commencement.

ſet de la vérié, ces ſyſtêmes, ces découvertes qu'on croit dépouillés de l'alliage de l'erreur. C'eſt un pas rétrograde que je fais ici ; mais il eſt utile, mais il eſt néceſſaire aux ſciences. Au ſein des richeſſes, on ſe borne à jouir, ſans prendre la fatigue d'analyſer ſes jouiſſances. On n'a pas ſongé juſqu'à préſent à purger l'or des ſcories : c'eſt l'opération que je tente ; elle me jette bien loin de mon ſiecle ; car je cherche à conſtater s'il exiſte quelque choſe de vrai, de certain, de parfait dans ce ſiecle, où tout paroît vrai, certain, parfait.

Interrogez ſes enthouſiaſtes : ils vous diront que c'eſt le premier des ſiecles ; que l'homme y a perfectionné toutes les ſciences, parcouru tous les degrés de leur échelle ; ils vous diront que les erreurs ont diſparu, que la vérité n'a plus de voiles, que nous ſommes au milieu de la lumiere. Et moi que l'on regardera ſans doute comme un blaſphémateur de ce beau ſiecle, de ces prodiges, je crois que nous avons accumulé plus de faits que nos peres, mais que nous ne connoiſſons pas mieux les cauſes ; que nous n'avons peut-être pas leurs erreurs, mais que nous les avons échangées contre de nouvelles erreurs. Je vois les hommes ballottés ſans ceſſe par leur flux & reflux ; elles s'écoulent avec eux ; & les ſiecles qui

les ſuivent en voient naître d'autres. Elles ſe chaſſent & reparoiſſent ſucceſſivement; & dans le cercle ténébreux qu'elles parcourent, l'homme eſt toujours leur jouet; elles le bercent depuis la liſiere juſqu'aux cheveux blancs.

Mais qui êtes-vous, me dira mon lecteur ſurpris & peut-être ſcandaliſé de ces propoſitions ſi contraires aux opinions reçues, qui êtes-vous pour fronder nos vérités, douter de la perfection du ſiecle, décrier les plus belles productions dont s'honore l'eſprit humain? — Qui je ſuis, lecteur? Cette queſtion décele l'eſprit de ce ſiecle; il juge donc du livre ſur l'auteur, de l'auteur ſur ſes titres! Et quel jugement! Sous ce point de vue, à quels traits ne m'expoſé-je pas? Moi qui, vivant iſolé, ſuis ſans titre, ſans intrigue, ſans prôneurs; moi qui n'ai couru juſqu'à préſent que la carriere de la juriſprudence & de la politique; moi qu'on a cru péniblement enſeveli dans des recherches ſur les abus de nos loix criminelles; moi ſeul annoncer des recherches ſur la certitude dans toutes les connoiſſances humaines, moi ſeul la mettre en problème! Ce trait a de quoi ſurprendre, je l'avoue; mais puiſqu'il n'eſt pas indifférent, avant d'entreprendre de lire un ouvrage, de connoître & l'auteur & ce qu'il a déjà fait, de connoître la route qu'il

a ſuivie pour arriver à ſes découvertes, l'eſprit qui l'a dirigé, la circonſtance qui a développé ſon goût, ſon talent, je ferai donc en peu de mots l'hiſtoire de mes travaux ſous cet aſpect. Ce préliminaire me paroît eſſentiel à l'ouvrage que j'annonce, à la méthode que je propoſe pour la recherche de la vérité ; il eſt néceſſaire pour me juſtifier auprès de ceux qui ne peuvent pas concevoir qu'on puiſſe entendre Newton, Gebelin & Bergmann, quand on a lu Farinacius, Jouſſe, & Domat ; il eſt eſſentiel enfin, puiſqu'il contient ma profeſſion de foi en littérature & en ſciences, profeſſion dont je ne m'écarterai jamais, & qui dirigera tous mes ouvrages.

Sorti de ces écoles où l'on étouffe la raiſon ſous les préjugés ſcolaſtiques, échappé comme par miracle à l'art meurtrier des pédans qui déforment le cerveau, je voulus m'éclairer & connoître les ſciences & les ſavans, dont j'enviois ſecrétement la gloire & le bonheur. Je n'avois point d'autre but que de briller ; & pour briller dans tout, je voulus tout apprendre, tout ſavoir. On lit beaucoup quand on eſt jeune ; mais on lit ſans méthode, par conſéquent ſans profit : une inquiétude ſecrete tourmente l'eſprit, il embraſſe tout, il dévore tout. De l'hiſtoire on ſe jette dans la fable, de la phyſique dans la mo-

rale, des mathématiques dans la théologie. On parvient à se meubler la tête de beaucoup de faits, d'une foule d'opinions, de systêmes, d'objections. Mais tout est sans ordre, sans liaison. Cet amas écrase enfin le cerveau trop foible pour en soutenir le poids; il se fatigue, le dégoût vient à la suite de la satiété, & la satiété chez la plupart des lecteurs cause un engourdissement, une apathie absolue; chez quelques êtres privilégiés, c'est l'instant de la réflexion, l'époque d'une crise favorable au développement du vrai savoir. C'est alors qu'en jetant un coup-d'œil sur soi-même, qu'en inventoriant ses connoissances, on s'apperçoit de sa nullité, du vuide de toutes ces richesses factices; on cherche le moyen de distinguer les réelles des chimériques, le vrai du faux, & l'on voit avec douleur qu'on ne possede pas ce moyen. On le cherche, on le trouve; à peine est-il trouvé, qu'on essaie avec cette pierre de touche quelques connoissances : l'illusion cesse, on se rend justice alors, on abjure le faux esprit, l'érudition indigeste, le savoir superficiel, & le bon esprit naît au moment où l'on fait main basse sur tout ce chaos de connoissances, où l'on se borne à peu savoir, mais à savoir bien.

Telle a été dans ma jeunesse l'histoire de mes travaux. La vanité fut mon premier mobile; le

desir de la fortune fut le second, quand je sentis les besoins nombreux qui m'entouroient. Insensé !.. je croyois alors à la double folie de faire ma fortune par le chemin de la gloire, & je travaillois avec ardeur; je connoissois bien peu les hommes. Maintenant, je ne crois plus à la gloire, je ne cherche point la fortune, je cherche le bien de mes semblables, auquel je crois peu, mais assez pour me soutenir dans mes travaux.

Le bien de l'humanité, voilà la seule marque qui doit distinguer la vraie science de la fausse; voilà le caractere de l'écrivain sublime. Les savans qui ne travaillent pas pour elle, ne sont à mes yeux que des enfans. Ils bâtissent sur du sable, un souffle emporte leur édifice; & si leur siecle aveugle les soutient quelque tems, la postérité, toujours plus juste, rit de leurs efforts gigantesques pour découvrir des choses minutieuses.

Après avoir entrevu ce terme unique de toutes les connoissances humaines, je résolus, je jurai de lui consacrer toutes mes veilles, toutes mes recherches; & pour exécuter mon vœu, je voulus choisir dans les sciences celles qui me paroîtroient les plus utiles. Je jetai un coup-d'œil sur leur vaste étendue. Combien d'entre

elles me parurent petites & ridicules, alors que je ne les appréciai plus que par leur utilité !

La morale, ou la science de l'homme, me sembla la premiere de toutes; elle est peut-être même la seule philosophique. La politique la suit, elle exprime les rapports de l'homme à l'homme. La physique qui découvre le mystere de son organisation, & les rapports des corps avec l'homme, est nécessairement subordonnée à ces deux premieres sciences.

Je me jetai donc avec ardeur dans l'étude de la morale & de la politique.

Mais je sentis bientôt qu'il ne suffisoit pas, pour avancer, d'être utile; qu'il falloit être vrai. Et le moyen de trouver la vérité au milieu de tant de systêmes contraires ! Le moyen de la reconnoître, quand tous les partis lui donnoient des signes différens ! J'apperçus avec effroi que, depuis que les hommes ont commencé à raisonner, ils ont tous crié qu'ils possédoient la vérité, tandis que depuis tant de siecles on n'a pas encore ni cherché ni fixé son essence & ses caracteres. (1)

(1) Descartes, comme on le verra par la suite, s'en est occupé le premier. Il a eu la gloire d'ouvrir la carriere, & ses successeurs sont loin de l'avoir fermée. Ils ont donné la méthode, il s'agit de l'appliquer aujourd'hui à toutes nos connoissances.

Tous les inſtrumens qu'on employoit pour l'obtenir, me parurent défectueux : je cherchai dans moi-même le moyen de les rectifier, je fermai les livres, je me plongeai dans la méditation ; je mis à l'écart, autant que la foibleſſe de ma nature put le permettre, mes idées anciennes. Concentré dans moi-même, je m'interrogeai par tous mes ſens, j'interrogeai tout ce qui m'environnoit. Ramené à la nature, & créé par moi-même, je vis ſans nuages la route unique qui conduiſoit à la vérité ; je diſtinguai ſes caracteres, & la méthode propre à les reconnoître.

Je réſolus auſſi-tôt d'en faire uſage dans les recherches que j'avois entrepriſes ſur la plus grande partie des connoiſſances humaines.

La législation criminelle fut la premiere ſcience à laquelle je l'appliquai ; mais je ne l'appliquai qu'à demi. Je craignois de révolter les eſprits, de nuire à la vérité, en détruiſant tout ce qui méritoit d'être détruit. De là des diſparates ; ſeul reproche que j'aie à me faire pour mes ouvrages dans cette partie.

Si je m'attachai d'abord & avec opiniâtreté à relever les abus de cette législation, c'eſt qu'en l'examinant, je vis qu'elle étoit, plus que toute autre, remplie d'abſurdités & d'atrocités funeſtes à tous les hommes. Cette partie de l'édifice me parut le plus en danger, j'y courus.

Mais les différens ouvrages que j'ai annoncés ſur les loix criminelles, ne me détournent point de ma grande entrepriſe, de celle qui eſt & qui ſera l'objet de tous mes travaux pendant le cours de ma vie; ils ſont eux-mêmes partie de mes recherches *ſur la certitude dans toutes les connoiſſances humaines.*

A préſent mes lecteurs doivent ſaiſir le rapport qui lie tous mes ouvrages. Ils ne ſeront plus étonnés de ce qu'en m'occupant de recherches ſur le bonheur des hommes, ſur la meilleure législation poſſible, je publie un traité ſur la vérité. Dans ce dernier, je développe ma méthode; dans mes recherches, je l'applique. Dans l'un, je peins l'obſervateur philoſophe. On verra par les autres ſi j'en mérite le titre. Dans tous, j'ai cherché, je chercherai à être utile.

Je ne détaillerai point ici le plan que je me ſuis preſcrit; il ſera développé dans le volume qui ſuivra celui-ci. J'y jette un coup-d'œil général ſur toutes les ſciences; j'indique leurs principales vérités, leurs erreurs, les travaux faits ſur chacune, les efforts, les chûtes des grands hommes; j'indique ce qui eſt à faire, ce que je ferai. Les volumes ſubſéquens contiendront ſucceſſivement mes recherches détaillées ſur chaque ſcience.

Ce plan effraiera peut-être par ſon immenſité,

ſon exécution paroîtra ſans doute impoſſible dans la main d'un ſeul homme : car l'œil du philoſophe peut bien embraſſer l'enſemble de toutes les connoiſſances humaines, ſa plume peut en tracer l'arbre généalogique ; mais en parcourir tous les détails, mais en analyſer toutes les branches, mais tout connoître, tout ſavoir, tout approfondir ! quel Hercule pourroit ſe flatter de pouvoir épuiſer cette carriere immenſe ? Auſſi n'ai-je pas l'orgueilleuſe prétention de vouloir la parcourir ſeul & entiérement : je l'ouvre, d'autres la rempliront.

Avant de chercher ce qu'il y a de vrai dans nos connoiſſances, il étoit néceſſaire de ſavoir ce qu'eſt la vérité, par quels moyens on l'obtient, à quels caracteres on la peut diſtinguer : je devois donc faire précéder mes recherches, de mon traité ſur la vérité ; & tel eſt l'ouvrage que j'offre au public.

Il appartient dans pluſieurs endroits à la métaphyſique, c'eſt peut-être en dégoûter par avance la plupart des lecteurs, dans ce ſiecle où la métaphyſique, quoique la baſe de toutes nos connoiſſances, eſt tombée dans le diſcrédit & a été ſacrifiée à la phyſique, à la géométrie, au bel-eſprit. Et d'un autre côté, les métaphyſiciens me blâmeront peut-être, parce que ce traité n'eſt pas écrit dans le ſtyle ordinaire des ouvrages de

métaphyſique, comme les juriſconſultes m'ont accuſé d'avoir profané la juriſprudence par un ſtyle & une maniere philoſophique. Je ne leur dirai qu'un mot. Pour être utile, il faut plaire; j'ai donc dû chercher à jeter de l'intérêt ſur cette partie dont l'ennui a juſqu'à préſent éloigné tous les lecteurs. La maniere de Condillac eſt ſeche. Il y a dans Locke plus d'intérêt; mais les termes y tiennent encore du langage de l'école. Helvetius m'a paru avoir le plus approché du parfait. C'eſt un métaphyſicien tout-à-la-fois inſtruit & agréable. J'ai conſulté ſon goût, ſans ſuivre ſes idées.

J'ai cru pouvoir joindre quelquefois aux argumens de l'eſprit, le langage du ſentiment. Le ſentiment! Il anime, il vivifie ſi délicieuſement les ames qui ne ſont pas encore dépravées! La lecture d'un livre abſtrait fatigue leurs reſſorts. Le langage du ſentiment les détend, leur donne de la ſoupleſſe. C'eſt la roſée du matin, qui rend à la vie des fleurs deſſéchées.

PREMIERE MÉDITATION.

SECTION PREMIERE.

Que la recherche de la vérité doit être l'unique objet de l'étude d'un philoſophe.

ON a beaucoup diſputé ſur le titre de philoſophe ; l'homme que la vérité dirige dans ſes opinions, la vertu dans ſes actions, voilà le philoſophe. Nous ne l'examinons ici que ſous le premier aſpect.

Un impoſteur philoſophe, comme un Néron philoſophe, eſt une contradiction dans les termes.

La vérité eſt le caractere du ſage ; ſa recherche, l'unique objet de ſes études ; la vertu, ſa ſeule habitude. Il doit cette recherche à lui-même ; il la doit à tout le genre humain. Ce n'eſt pas un amuſement ; c'eſt une obligation, un devoir. Être heureux, faire des heureux, voilà ſans doute le but ; il ne parvient à l'un, qu'en multipliant ſes connoiſſances ; à l'autre, qu'en les communiquant à ſes ſemblables. Ces connoiſſances ſont funeſtes, quand elles ſont fauſſes ; il faut donc qu'il s'aſſure de leur vérité, pour ne pas empoiſonner ſes jours & ceux des autres hommes.

C'eſt en remontant à l'origine de ces connoiſſances, en examinant leur nature, en confrontant les objets avec elles, avec lui, qu'il découvrira leur vérité, leur utilité. Toute autre voie ne conduit qu'à l'erreur.

Les ſavans ordinaires cherchent ce qu'on a dit, ce qu'on a penſé, compilent laborieuſement les romans des ſiecles paſſés, & leur ajoutent de nouvelles rêveries. Le philoſophe cherche *ce qui eſt.* Que lui importe de ſavoir ce qu'on penſe, ce qu'on fait? Ce qui eſt, eſt uniforme, eſt toujours. Ce qu'on penſe, eſt variable, ſe détruit. S'il vouloit imiter ce qu'on fait, il ſe dégraderoit. L'étude ſeule de ce qui eſt, lui apprend ce qu'il doit faire, ce qu'il doit croire; elle ſeule développe ſes facultés, ennoblit l'ame, l'approche de la vertu, & par conſéquent de la Divinité; elle ſeule l'élevant au-deſſus du tourbillon étroit où roule notre miſérable eſpèce, lui donne la ſcience par excellence, la ſcience *du vrai*, ſcience ſans laquelle toute autre n'eſt que folie, que vanité.

Oui, rien n'eſt beau, rien n'eſt bon, rien n'eſt utile que le vrai. L'important, l'eſſentiel dans la vie, n'eſt donc pas de ſavoir beaucoup, mais de *ſavoir vrai.*

Le vulgaire ſe meuble la tête de faits, de mots,

de ſophiſmes, entaſſe des préjugés avec des vérités, & ſe croit riche dans ce chaos. Le ſage vérifie les faits, décompoſe les mots, démaſque les ſophiſmes; au bout de ſon travail, il a ſouvent plutôt détruit qu'édifié, plutôt déſappris qu'appris. Mais c'eſt déjà beaucoup. Apprendre une vérité, c'eſt s'enrichir; bannir une erreur, c'eſt s'enrichir encore, c'eſt guérir une infirmité de l'ame, c'eſt éclaircir une vue obſcurcie, c'eſt la mettre en état de recevoir la lumiere.

O toi, qui ſeule conduis au bonheur, puiſque toi ſeule conduis à la connoiſſance de ſoi-même & de tout ce qui exiſte, vérité! tu fus dans tous les tems l'unique objet de mes recherches: je t'ai cherchée dans ces triſtes enceintes, où le pédantiſme veut, par des regles ridicules, développer l'ame naiſſante de la jeuneſſe; ſur ces théatres brillans, où le ſavoir & le génie ſe repaiſſent de l'encens de l'univers; dans ces aſſemblées où l'on juge avec tant de déſpotiſme les productions de l'eſprit; dans ces retraites où, deſſéché par de longs travaux, le ſavant ambitieux t'invoque pour le mener à la gloire & à la fortune. Je t'y ai cherchée, mais vainement; non tu n'exiſtes que dans le cœur de cet homme rare, qui préfere à la renommée le témoignage

de ſa conſcience, à la plus brillante fortune ſon humble ſolitude; qui, n'adoptant aucune ſecte, n'en voulant former aucune, ne croit rien ſans examen, examine ſans prévention, n'a point de préjugés, puiſqu'il a reçu toutes ſes idées de lui-même, point de vices, puiſqu'il ne tient à l'humanité que par un ſeul lien, celui de la bienfaiſance. Voilà mon modele : puiſſé-je un jour en approcher !

SECTION II.

Quel motif doit engager le philoſophe à la recherche de la vérité. Que ce doit être le deſir d'être utile au genre humain.

HELVETIUS attribue la naiſſance de tous les génies à l'amour de la gloire. Tous les efforts, tous les chefs-d'œuvres viennent, ſelon lui, de ce mobile puiſſant. Le deſir de la gloire, continue-t-il, fait ſupporter ſans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette conſtance d'attention néceſſaire pour s'illuſtrer dans les arts & dans les ſciences. C'eſt à ce deſir qu'on doit cette hardieſſe de génie qui cite au tribunal de la raiſon les opinions, les préjugés & les erreurs conſacrées par les tems. C'eſt ce deſir ſeul qui, dans les ſciences ou les arts, nous éleve à des vérités nouvelles,

ou

ou nous procure des amuſemens nouveaux. Ce deſir enfin eſt l'ame de l'homme de génie ; il eſt la ſource de ſes ſuccès, qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il ſe concentre dans un ſeul genre.

Je le crois avec ce philoſophe, on doit un grand nombre de génies à l'amour de la gloire ; mais eſt-ce le ſeul mobile qui puiſſe les créer ? Je ne ſais ſi je m'égare, mon égarement ſeroit bien excuſable ; mais je crois que l'amour de l'humanité peut & doit enfanter autant de chefs-d'œuvres que l'amour de la gloire. Helvetius entraîné par ſon principe de l'intérêt perſonnel, qu'il vouloit trouver par-tout, ne croyoit pas à ce beau mobile ; mais quand on voit tant de grands hommes qui n'ont jamais ſacrifié à la frivole réputation, quand on voit tant de belles actions enſevelies dans l'obſcurité, tant de beaux écrits qui n'ont attiré à leurs auteurs que des ſatires au lieu de gloire, des perſécutions au lieu de récompenſes, ne faut-il pas croire qu'un autre motif animoit leurs auteurs ? Et quel autre plus puiſſant, plus noble, que celui de l'humanité ? Être utile à l'univers !.. quel but auguſte & divin ! Ne chercher à être utile qu'à ſoi, ramener tout à ſoi !.. quel terme miſérable ! quelle carriere étroite ! On ne fera donc aucun pas lorſ-

qu'il ſera inutile à ſoi-même. L'homme qui deſire d'être utile, ne calcule pas auſſi meſquinement. Il y aura toujours des malheureux, toujours des erreurs; il y aura donc toujours à conſoler, toujours à combattre. D'ailleurs, vivre dans l'eſprit des autres n'eſt qu'une illuſion, vivre dans le ſien eſt une réalité. Être bien avec des gens qu'on ne connoît pas, qu'on ne connoîtra jamais, eſt un plaiſir d'imagination. Être bien avec ſoi-même, eſt un plaiſir vrai de tous les momens. Vivre dans l'eſprit, de qui? D'êtres que l'on mépriſe, auxquels on ſe croit ſupérieur! L'univers eſt preſqu'entiérement compoſé de ſots ou d'ignorans; & quel plaiſir peuvent faire les ſuffrages de pareils êtres? Il faut les éclairer par pitié, ſans prétendre à leur reconnoiſſance. Peut-on, enfin croire à la gloire, quand on voit tant de milliers de livres enſevelis, inconnus dans nos bibliotheques, tant d'auteurs ignorés, après avoir joui de la plus grande réputation? Croyons au plaiſir de faire le bien. On atteint bien plus ſûrement ce but que celui de la gloire.

J'ai vu des hommes de beaucoup d'eſprit, aſſez malheureux pour ne pas croire à l'amour de l'humanité. C'eſt qu'avec beaucoup d'eſprit, ils n'avoient pas d'ame.

Je ne ſais comment ces gens d'eſprit ſont

organiſés; mais je ne puis voir un deſpote écraſant ſes ſujets, des priſons regorgeant de miſérables dont la face décharnée & les yeux livides, l'air triſte, m'annoncent la douleur & le déſeſpoir, des campagnes déſertes, des échafauds, des commis, &c. je ne puis voir cent autres ſpectacles auſſi révoltans, que mon ſang ne bouillonne, que mon ame ne s'indigne, que je ne forme mille vœux inſenſés, puiſqu'ils ſont impraticables, pour la deſtruction des méchans & le rétabliſſement de l'ordre. Tantôt je voudrois être le ſeigneur de la montagne, former de jeunes éleves dans mes principes, les familiariſer avec l'idée de la mort, les envoyer par toute la terre comme des anges exterminateurs, pour frapper les coupables & faire triompher les juſtes. Quelquefois je voudrois être la Divinité même, ou ſon repréſentant; & alors à quels tourmens ne dévoué-je pas les mauvais rois, les intolérans, les magiſtrats ſuperbes!.. Je ne ſuis, je ne ſerai jamais, ni le repréſentant du ciel, ni le vieux de la montagne; je n'ai que ma voix & ma plume, je parle & j'écris contre les abus, contre l'oppreſſion. Je ne ſais ſi je ſerai utile; mais j'écris pour l'être, & je proteſte que je n'ai pas d'autre but. Que la gloire vienne, ſi les hommes le jugent à propos; je m'en inquiete peu. Je cherche

l'eſtime de ceux avec qui je vis ; celle des hommes que je ne connois pas, m'eſt indifférente.

Croit-on donc que ce deſir d'être utile ne ſoit pas aſſez fort pour donner à l'écrivain de la conſtance, de l'énergie ? Il l'eſt cent fois plus que la gloire. Le deſir de la gloire fera-t-il affronter la perſécution, les priſons, la mort ? Non : ce deſir ſeroit alors une folie, puiſqu'on ne deſire la gloire que pour ſe procurer par elle de la conſidération, des plaiſirs. L'amour ſeul de l'humanité peut porter l'homme à de grands ſacrifices. Pourquoi ? Parce qu'il trouve en lui-même de puiſſans dédommagemens des peines qu'on lui fait éprouver. Il n'eſt point de tourment qui ne renferme alors une eſpeée de plaiſir au milieu de la douleur : on a le plaiſir de ſe dire qu'on a fait le bien, qu'on ſouffre pour le bien, qu'on mourra pour le bien. Mais ſouffrir pour la gloire, mais mourir pour la gloire, eſt une extravagance, une contradiction.

Recherche du vrai, deſir d'être utile, voilà les caracteres de l'écrivain philoſophe ; caracteres qui le ſéparent à jamais de la tourbe des écrivains vulgaires. Je le définirois : *Vir probus verum inveſtigandi & docendi peritus.*

SECTION III.

Qu'avant de s'engager dans la recherche de la vérité dans aucune ſcience, il faut chercher d'abord par quels moyens on peut l'y diſtinguer.

PUISQUE la vérité doit être l'unique objet des travaux du philoſophe, il en réſulte qu'il doit d'abord s'aſſurer des moyens qui peuvent la lui faire connoître; leur recherche doit précéder toute autre recherche; c'eſt le premier pas à faire dans chaque ſcience, c'eſt le plus eſſentiel, & par une bizarrerie ſinguliere, c'eſt le ſeul qu'on oublie de faire. On ſe livre à l'étude d'une ſcience, ſans ſavoir par quels principes on pourra diſtinguer les faits certains des faits équivoques, les conſéquences vraies des conſéquences fauſſes. C'eſt s'engager dans un pays déſert ſans guide, c'eſt s'enfoncer dans l'obſcurité d'un antre profond ſans flambeau.

Il exiſte pour chaque ſcience une routine de critique; on ſe borne à la poſſéder, & guidé par ſes principes incomplets & traditionnels, on juge intrépidement ſyſtêmes, théories, expériences.

Chaque ſcience a ſes vérités particulieres, ſon évidence, ſon genre de certitude. Cette certitude, outre les caracteres communs de la certi-

INST. OXFORD TAYLOR

tude générale, en a qui lui ſont propres. Leur connoiſſance eſt indiſpenſable pour quiconque ne veut pas s'égarer. Chaque ſcience auroit donc beſoin d'avoir à ſon entrée une eſpece de phare qui montreroit le port, qui préviendroit les naufrages. Ce phare ſalutaire n'eſt allumé dans aucune ; il n'en eſt pas une où l'on ait fixé les caracteres de la certitude qui lui eſt propre.

Je prends pour exemple la phyſique, ſcience fort à la mode aujourd'hui. On ſe borne à connoître les découvertes faites, à répéter les expériences, & les explications reçues ; mais jamais on n'a mis en queſtion par quels caracteres on pourroit diſtinguer les expériences probantes, & les théories certaines : ainſi, ſans s'appuyer ſur une baſe ſolide & conſtante, on accumule expériences ſur expériences, n détruit & on éleve des théories ; & au milieu de ces variations de doctrine, l'homme n'en eſt pas plus inſtruit. Il connoît tous les ſyſtêmes, & n'a pas une ſeule vérité. Et comment en pourroit-il diſtinguer ? Il n'a point de fil qui le guide dans toutes ces contradictions. L'eſprit philoſophique peut ſeul le lui donner. Cet eſprit conſiſte à ne rien admettre que ce qui eſt prouvé, à diſtinguer les preuves des ſophiſmes, à fixer la ligne de démarcation qui les ſépare ; mais cet eſprit n'eſt preſque celui

d'aucune ſcience, quoique toutes ſe parent de ſon nom. Dans toutes il y a des obſcurités & des contrariétés : c'eſt que dans aucune il n'y a de méthode philoſophique ; il ſemble même qu'on ne veuille pas en admettre. La raiſon en eſt ſimple, on n'éblouiroit pas ſi aiſément par de faux ſyſtêmes. Parcourez tous nos ouvrages modernes, vous trouverez la preuve de ce que j'avance.

Depuis vingt années on a vu paroître cent ſyſtêmes différens ſur la chymie. En eſt-il un ſeul, où auparavant d'élever une théorie, on ait donné les régles néceſſaires pour l'élever ? En eſt-il un ſeul qui contienne la *logique de la chymie ?*

Dans les opuſcules du célebre Bergmann, traduites & publiées l'année derniere, on lit avec plaiſir une eſquiſſe de l'art de raiſonner & d'obſerver en chymie ; mais ce n'eſt qu'une eſquiſſe imparfaite. Où eſt le chymiſte philoſophe qui ſe chargera de faire le tableau ?

Ce que je dis pour une ſcience peut s'appliquer à toutes. Dans toutes on a cultivé, ſans ſuivre des regles certaines pour la culture. Que de fatras on a publiés ſur les langues & les étymologies ! Ces étymologiſtes raiſonnoient plaiſamment. Ils trouvoient des reſſemblances légeres, en imaginoient, faiſoient des familles de mots,

puis, ils faiſoient après les principes, pour autoriſer leurs étranges généalogies. C'étoit le cercle le plus ridicule ; prouver la généalogie par le principe, & le principe par la généalogie !

Ces contes érudits, quoique ſouvent ſoutenus par la magie du ſtyle, ou par un étalage ſéduiſant de citations, ont diſparu. C'eſt que le vrai ſeul peut réſiſter au tems. Le faux eſt comme le clinquant ; la rouille des tems l'altere & décele ſa vraie nature.

Il n'eſt donc qu'un moyen d'échapper à l'oubli, de vivre à jamais dans la poſtérité, de lui être utile, comme à ſes contemporains : c'eſt d'être vrai, de n'enſeigner que le vrai. Et il n'eſt encore qu'un moyen d'arriver à la vérité : c'eſt une méthode invariable, bonne pour tous les tems, pour tous les pays, puiſée dans la nature de l'homme, de ſes organes, dans ſes rapports avec les objets extérieurs ; méthode qu'ont connue quelques bons eſprits dans différens ſiecles. Leurs travaux vont nous occuper un moment. Il eſt important de ſavoir ce qu'ils ont découvert, le point où ils nous ont laiſſés, & d'où nous partons.

SECTION IV.

Des grands hommes qui ſe ſont occupés d'une méthode pour la récherche de la vérité.

JE ne parlerai point des anciens. On dit qu'Ariſtote avoit écrit quatre-vingt livres ſur la logique. Il n'en reſte que ſeize. Cette malheureuſe fécondité prouve qu'Ariſtote n'avoit pas la bonne méthode.

Raymond Lulle, Laurent Valle, Agricola, Vivès, Ramus, s'attacherent ſucceſſivement à renverſer cette monſtrueuſe logique. Ils préparoient les eſprits, ils frayoient la route que Deſcartes devoit parcourir ſi glorieuſement.

L'ariſtotéliſme dominoit dans les écoles depuis un grand nombre de ſiecles. Deſcartes fut nourri dans ſes principes; mais la juſteſſe de ſon eſprit ne tarda pas à lui faire appercevoir que ce n'étoit qu'une ſcience de mots. Il l'approfondit, en ſentit le vuide, l'abjura, & réſolut de chercher la vérité par une autre méthode. Ce ne fut qu'après de longues obſervations ſur lui-même, ſur les principes des ſciences, qu'après des méditations conſtantes, qu'il parvint à la trouver. Les ténebres qui couvroient alors le monde littéraire, étoient épaiſſes : la méthode de Deſcartes auroit dû les diſſiper; mais les préjugés enracinés par

le tems, s'arrachent difficilement des eſprits ordinaires.

Cette méthode, ſeule capable d'immortaliſer ſon auteur, parce qu'elle ſera vraie dans tous les tems, utile pour tous les hommes, applicable à tous les ouvrages, cette méthode, dis-je, fut regardée comme un chef-d'œuvre, lorſqu'elle parut. C'étoit la découverte d'un nouveau monde. Elle frappa les bons eſprits, en retira quelques-uns de leurs préjugés.

Au lieu d'attaquer directement les ſcolaſtiques, Deſcartes y fait l'hiſtoire des erreurs où il étoit tombé en ſuivant leurs principes. Il rappelle le tems où il étoit dans les mêmes préjugés, les obſtacles qu'il lui falloit vaincre pour s'en dépouiller. Il fait l'hiſtoire de ſes penſées, des moyens qu'il ſuivit dans ſes études, dans ſes méditations pour arriver à la vérité. Il trace & développe les quatre regles que nous avons copiées; regles qui ſeules étoient plus propres à éclairer le monde que les quatre-vingt livres d'Ariſtote & toutes les logiques publiées depuis lui.

Il les ſuivit dans ſes méditations qui parurent après ſa méthode, & qui renferment les queſtions les plus ſubtiles de la haute métaphyſique. Il prouve dans cet excellent ouvrage, que, pour

établir quelque choſe de conſtant dans les ſciences, il faut une fois en ſa vie rejeter toutes ſes anciennes opinions, qu'il faut rejeter les choſes où il y a le moindre doute, juſqu'à ce qu'on ait rencontré quelque choſe de certain. Par cette méthode nouvelle, il parvint à s'aſſurer de l'exiſtence de ſon corps, de celle de Dieu, de tous les corps qui l'environnoient.

Il faut l'avouer, Deſcartes paya cependant le tribut à la foibleſſe de l'eſprit humain. A beaucoup de vérités nouvelles, il mêla beaucoup d'erreurs nouvelles. Il voulut bâtir le monde avec des tourbillons : ſon imagination l'égara ; il tomba comme ſes prédéceſſeurs. S'il ne parvint pas à la vérité dans ſes recherches ſur la formation du monde, ſur la génération des idées, ſur beaucoup d'autres points, c'eſt qu'il abandonna ſa méthode, c'eſt qu'il oublia de ſe ſervir de ſon analyſe pour vérifier ſa ſyntheſe. L'analyſe fatigue une imagination vive & brillante, tandis que la ſyntheſe la ſéduit aiſément. Deſcartes eut le malheur d'en avoir une de ce genre, & de préférer ſes combinaiſons hardies aux réalités. Il devoit ſe borner à détruire l'ancien édifice, à poſer les fondemens du nouveau : il n'y avoit pas aſſez de matériaux pour l'élever entiérement. Les accumuler eſt l'effort de pluſieurs ſiecles ; les

choisir est le travail du génie. Aujourd'hui même, malgré le nombre incroyable de découvertes qu'on a faites depuis Descartes, un génie seroit dans la physique un être dangereux. La science n'est pas à son degré de maturité : les génies, en la précipitant, retardent ses progrès.

L'exemple de Descartes m'a été utile dans mes travaux. Instruit par ses chûtes, je me borne, dans mes recherches sur la vérité, à l'analyse de toutes les découvertes ; je ne fais point d'efforts infructueux pour en faire de nouvelles. Je serai donc plus heureux que Descartes, parce que je serai plus fidele que lui à sa méthode d'observer. Mais jamais on ne parviendra à distinguer parmi le chaos d'erreurs dont nous sommes inondés, le petit nombre de vérités qu'elles couvrent, qu'en suivant cette méthode ; on doit donc la lire, s'en pénétrer, même avant de s'engager plus loin avec moi dans mes recherches. (1)

Disciple fidele de Descartes, Mallebranche s'éleva, & tomba comme lui. Habile à renverser les préjugés reçus, il ne sut pas les remplacer par

(1) Je conseille à ceux qui liront la méthode de Descartes de supprimer les quatrieme & cinquieme parties, parce qu'elles ne servent que d'exemples particuliers pour justifier la méthode générale de Descartes ; & ces exemples ne sont pas toujours heureux.

des vérités nouvelles. Il démêla parfaitement les causes de nos erreurs, & ne put s'en garantir. Il traça des regles sages pour arriver au vrai, & ne les suivit pas. Il combattit le rapport des sens, crut trop au raisonnement, & s'égara. On pourroit réduire à quelques pages ce qu'il y a de bon, d'utile dans la recherche de la vérité ; mais ce court extrait seroit un trésor précieux.

Dans le tems où Descartes rempliſſoit l'univers de son nom, par ses innovations hardies, Bacon son rival cherchoit à opérer une semblable réforme en Angleterre. Plus sage que le philosophe François, il ne se laissa point entraîner par son imagination, il ne vouloit d'autre guide que l'expérience. Plein de mépris pour la scolastique d'alors, il avoit conçu le projet le plus beau pour la refonte générale des sciences. Il en banniſſoit cette malheureuse manie d'ergoter qui tint si long-tems les esprits dans les ténèbres ; il lui substituoit une méthode d'observation, avec laquelle on devoit rassembler tous les faits qui serviroient de fondemens aux connoissances humaines. On ne suivit pas tout d'un coup cette méthode ; les réformes ne s'établiſſent qu'avec le tems, il faut qu'une génération s'écoule avant que des erreurs consacrées par la prescription puiſſent disparoître. Rien donc d'étonnant si Descartes & Bacon ont

lutté ſi long-tems contre le préjugé. On doit à leurs efforts, à leur conſtance, les lumieres qui ſe répandirent dans le dernier ſiecle. Les différens traités que publia Bacon, le *Novum organum ſcientiarum*, le *De inſtauratione ſcientiarum*, &c. contiennent les regles les plus ſûres pour arriver à la vérité, pour perfectionner les ſciences; & lorſqu'on veut y faire quelques progrès, il faut les lire, les relire, ne pas ſe dégoûter de certains termes barbares, de quelques diſtinctions puériles qui déparent ces ouvrages. Car où ne trouve-t-on pas des taches? Bacon croyoit que les livres & les académies ſerviroient à la réforme générale qu'il méditoit. Il s'eſt trompé. L'événement l'a prouvé; la multiplicité des erreurs, le déſordre de nos connoiſſances ne proviennent que de la multiplicité des livres & des académies.

Nourri des idées de ſon compatriote, Locke devenu depuis auſſi fameux, appliqua avec ſuccès ſa méthode dans ſon excellent *Eſſai ſur l'entendement*. Ce livre doit faire époque dans l'hiſtoire des révolutions de l'eſprit humain. Il offre un enſemble régulier, lorſque les autres n'avoient donné que des morceaux détachés. Il ſeroit plus utile encore, ſi en le dégageant de queſtions futiles qui y ſont trop longuement diſcutées, de

définitions fauſſes & ſouvent inintelligibles ; de diviſions, de diſtinctions, de termes ſcolaſtiques, on le réduiſoit à un petit volume. Ce ſeroit un manuel excellent pour l'art de raiſonner.

Je ne parle point d'une foule (1) d'autres ouvrages de ce genre, publiés depuis. Ils ont diſparu, parce qu'ils n'étoient pas marqués du ſceau du génie.

Diſtinguons cependant encore deux écrivains François, dont les travaux heureux ont beaucoup perfectionné la méthode du raiſonnement. Je parle d'Helvetius & de l'abbé de Condillac. Dans les différens ouvrages du premier, vous trouverez des morceaux ſublimes, ſur les moyens de découvrir la vérité, ſur la cauſe de nos erreurs. Le ſeul chapitre qui traite de l'abus des mots, vaut un livre.

L'abbé de Condillac n'a pas le charme d'Helvetius ; mais il a plus d'exactitude, il approche plus de la vérité. Sa diction eſt ſeche, mais ſon analyſe eſt ſûre.

(1) Voyez l'*Art de ſe connoître ſoi-même, ou la recherche de la ſource de la vérité*, par Abbadie. *Recherches philoſophiques ſur la néceſſité de s'aſſurer par ſoi-même de la vérité, ſur la certitude des connoiſſances humaines & ſur la nature des êtres*, par M. de Saint-Hyacinte. *Eſſai ſur la certitude morale*, du miniſtre Bouillé, &c.

L'analyſe avoit été négligée depuis Deſcartes juſqu'à lui ; on lui préféroit la ſynthèſe, ou l'art de bâtir les ſyſtêmes à l'aide des principes généraux. Condillac s'éleva contre cette pernicieuſe méthode, principalement dans ſon *Traité des ſyſtêmes* ; pour la renverſer avec plus de ſuccès, il l'examina dans les chefs-d'œuvres qu'elle ſe vantoit d'avoir produits. Deſcartes parut avec ſes idées innées, Mallebranche avec ſes viſions éternelles, Leibnitz avec ſes monades, Spinoſa avec ſa ſubſtance unique. Le métaphyſicien ne les combat point par de longs raiſonnemens. Pour les détruire, il leur donne de la clarté ; & toutes ces rêveries, tant préconiſées par le ſiecle qui les vit naître, diſparoiſſent dès qu'on fait entrer le jour dans cette nuit d'axiomes, de définitions, de ſcholies, dont leurs auteurs les avoient enveloppés. En faiſant expliquer ces philoſophes ſur ce qu'ils veulent dire, on voit qu'ils ont été les jouets d'un mot abſtrait dont ils ne déterminoient pas le ſens, ou d'un mot figuré qu'ils prenoient au ſens propre. L'abbé de Condillac fit plus encore ; perſuadé que les fauſſes idées ont dans tous les genres la même origine, il rapprocha les erreurs du peuple des ſyſtêmes des philoſophes. Il plaça l'aſtrologie judiciaire à côté des idées innées, la magie à côté des viſions de Mallebranche.

Il

il vit par-tout la même marche, par-tout le même abus de mots abſtraits ou figurés. Parallele vrai, mais déshonorant pour les faiſeurs de ſyſtêmes. Prenez la méthode de l'abbé de Condillac, examinez avec le même flambeau tous les ſyſtêmes aujourd'hui fort prônés en phyſique, en chymie, en politique, dans toutes les ſciences; vous trouverez par-tout les mêmes rêveries, vous détruirez par-tout avec le même ſuccès. Cette méthode eſt celle de Deſcartes, de Bacon, de Mallebranche, d'Helvetius. C'eſt la ſeule bonne, la ſeule qui conduiſe à la vérité.

Chacun de ces philoſophes n'en a touché qu'une partie. Deſcartes nous a donné l'hiſtoire de ſa vie philoſophique, de ſes erreurs, de ſa régénération; Mallebranche a attaqué les ſens; Bacon a donné des principes généraux; Helvetius s'eſt élevé contre quelques abus dans le raiſonnement; Condillac a effleuré la méthode, & l'a appliquée avec profondeur. Mais en parcourant tous ces philoſophes, je n'en ai vu aucun qui ſe ſoit attaché à bien définir la vérité, à nous marquer les routes qu'on devoit ſuivre pour y arriver, toutes les qualités que devoit avoir le philoſophe qui ſe livre à ſa recherche, tous les obſtacles qu'il devoit éviter. Parmi les obſtacles qui ſe préſentent aujourd'hui, il en eſt beaucoup qui n'exiſtoient pas

même de leur tems. Voilà ce qui m'a conduit à publier mon traité de la vérité.

Les philoſophes que j'ai nommés ont amaſſé des matériaux, ont commencé l'édifice ; j'emploie les matériaux, j'oſe continuer l'édifice. L'ai-je achevé ? ai-je réuſſi ? Le public jugera.

Les hommes qui par goût aiment à empoiſonner le bien qu'on fait, qui décrient ſans avoir rien examiné, diront ſur mon titre ſeul, que je n'ai fait que copier Deſcartes, Bacon, Helvetius. Liſez ces philoſophes, vous qui cherchez la vérité ; liſez encore ce traité, & vous verrez ſi je ſuis un copiſte : ma méthode m'a été utile, elle pourra l'être à d'autres.

MÉDITATION II.

SECTION PREMIERE.

De la vérité, de ſon eſſence & de ſes ſources.

DEMANDEZ à tel homme que vous voudrez parmi les êtres qui ſe croient raiſonnables, ce qu'eſt la vérité : preſqu'aucun d'eux ne ſera embarraſſé ; preſque tous vous paieront des mots dont on les a payés dans leur enfance, & tous croiront avoir merveilleuſement réſolu la queſtion. Les philoſophes qui ne ſuivent point le ſentier ordinaire, donneront auſſi-tôt une définition : nous prouverons ailleurs que la méthode des définitions eſt ſuſceptible d'erreur quand on la ſuit ſans précaution, ſans l'avoir fait précéder de l'analyſe.

Ce n'eſt point ainſi que nous voulons procéder à la recherche de la vérité. Les philoſophes vont de l'inconnu au connu, & nous allons du connu à l'inconnu. Ils partent de principes abſtraits pour expliquer des choſes réelles, & nous cherchons dans les choſes réelles la ſource des principes abſtraits.

Que connoiſſons-nous réellement ? Tout ce

qui frappe nos ſens, les objets qui nous environnent, leurs qualités : voilà les ſources de nos idées.

La vérité eſt une idée, je n'en puis douter, puiſqu'elle ſe trouve dans ma tête ; mais à quelle claſſe d'idées appartient-elle ?

Vérité ! Ce mot ne réveille aucune image d'objet dans mon cerveau. Elle n'eſt donc le ſigne d'aucun objet. Premiere découverte..

Elle n'eſt pas davantage le ſigne d'un attribut phyſique de ces objets ; car on ne peut pas dire *un ſoleil vrai*, *un arbre vrai*, *un animal vrai* ; ou l'on diroit une choſe inintelligible. Deuxieme découverte.

Mais nos connoiſſances ne ſont pas ſeulement compoſées des images d'objets & de leurs attributs. Le rapport des uns aux autres eſt une troiſieme eſpece d'idées à part.

EXEMPLE. *Le ſoleil eſt brillant, l'or eſt jaune :* n'eſt-il pas vrai qu'outre les idées de ſoleil & d'or, de brillant & de jaune, il y a une troiſieme idée qui les lie, c'eſt la convenance qui eſt entre ces deux ? *Soleil-brillant, or-jaune.*

Cette troiſieme idée, cette idée de convenance ou de diſconvenance qui lie dans notre eſprit un objet à un attribut, eſt ce qu'on appelle *rapport*. Un rapport eſt donc ce en quoi deux

choſes conviennent ou diſconviennent entr'elles.

La vérité & la fauſſeté ſont préciſément les attributs métaphyſiques de ces rapports ; la vérité peint la convenance, la fauſſeté la diſconvenance.

On peut donc compoſer ainſi l'échelle des idées élémentaires :

1°. Idée ou image de l'objet. } Phyſique.
2°. Attribut ou qualité de l'objet. }
3°. Rapport de l'idée à ſon attribut. } Métaphyſique.
4°. Qualités du rapport. }

Toutes les connoiſſances ſe réduiſent à ces quatre élémens.

Nous voyons à préſent à quelle claſſe d'idées appartient l'idée de vérité ; c'eſt une idée métaphyſique. Voilà ſon genre, ſon caractere général ; mais quelle eſt ſon eſpece, quels ſont ſes caracteres particuliers ? qu'eſt la vérité, en un mot ?

Sans nous livrer à des diſcuſſions d'une ſubtile métaphyſique, ſans répéter ici les diſtinctions trop ſcientifiques & ſouvent erronées de Locke ſur cet article, nous dirons que *la vérité exiſte toutes les fois que ce qu'on dit eſt conforme à ce qui eſt ou à ce qui paroît.* Ainſi, quand je dis que le ſoleil éclaire, je dis une vérité ; car mes yeux m'atteſtent la préſence de la lumiere, quand le

soleil est sur l'horizon. J'affirme donc du soleil une qualité qui lui convient, j'affirme donc une vérité.

Cette analyse nous mene à la définition de la vérité. *La vérité est la conformité des rapports métaphysiques affirmés des objets, avec leur rapport physique tel qu'il se présente à nos sens.*

Je dis tel qu'il se présente à nos sens, & non pas tel qu'il est réellement; car on verra par la suite que l'on ne peut juger des objets que dans leur rapport à l'homme, & nullement de leurs qualités intrinseques.

Nous connoissons à présent la vérité; mais quel est le principe qui la produit? Quel principe produit ces idées physiques & métaphysiques? Dois-je me fier à ses opérations, croire à ses jugemens? voilà ce qu'il faut examiner, en se servant toujours du flambeau de l'analyse.

Dans la définition de la vérité, je trouve 1°. des objets, 2°. des rapports ou des idées; il faut donc savoir ce que sont les objets, connoître la source des idées. Elle est dans le concours des sens & du principe pensant. Une connoissance rapide des objets, des sens & de l'ame est donc nécessaire à la connoissance de la vérité en général. Quand on fait une expérience, il faut au moins connoître les instrumens dont on se sert.

SECTION II.

Objets extérieurs.

UN évêque de Cloyne, qu'on a traité de matérialiſte & qui n'étoit que fou, diſoit : ſoit que monté ſur la cime d'une montagne, je parcoure un vaſte horizon, ou que je deſcende dans une vallée, c'eſt toujours moi que je vois, que je ſens. Il nioit l'exiſtence des autres corps, & appuyoit ce paradoxe d'une foule de ſophiſmes. Ce n'eſt point ici le lieu d'en diſcuter la valeur. Il eſt très-probable au moins, s'il n'eſt pas démontré, qu'il exiſte quelque choſe hors de moi, & que tout n'eſt pas dans moi; que l'univers n'eſt pas concentré dans mon individu. On ne conçoit pas comment l'eſprit humain eſt parvenu à mettre ce fait en doute, que ce qui exiſte hors de moi, ſoit une réalité ou une apparence, comme Mallebranche imaginoit que cela pouvoit être. Ce fait eſt encore indifférent ici. Entre ces apparences que j'appelle corps & mon *moi* individuel, il y a des rapports. Ces corps excitent en moi des impreſſions diverſes; voilà la baſe de mes ſenſations, de mes idées, de mes réflexions. Je ne puis douter de ces impreſſions, de leur diverſité; la variété de mes ſenſations eſt pour moi la meſure de leur différence; tout ce qui

me cauſe des impreſſions ſemblables eſt ſemblable pour moi, & *vice verſa*. Ce ſont les premiers raiſonnemens qu'a dû faire l'ame. Mais, qu'eſt cette ame ? Sa nature eſt-elle mieux connue que celle des êtres environnans ? Malheureuſement elle reſſemble à la lumiere. Elle éclaire les objets, les rend viſibles, & ne l'eſt pas elle-même.

SECTION III.

De l'ame.

IL me paroît clair que je jouis d'un mouvement ſpontané, que j'agis, que je penſe, que je veux, que je puis communiquer à des êtres qui me reſſemblent, toutes mes idées, mes ſenſations. Voilà des effets certains. Ils ont un principe qui eſt en moi. Mais je ne ſais quelle eſt la nature, quelle eſt l'eſſence de ce principe. Je me borne à connoître ſes opérations. Qu'il ſoit ſimple ou étendu, que la penſée ſoit le réſultat de mon organiſation intérieure, comme la fleur eſt le réſultat de la circulation de la ſeve dans une plante organiſée à ſa maniere, ou qu'elle ſoit le produit d'un être inétendu, indiviſible, je ne prononce point ſur ces queſtions, parce que je n'ai point de lumieres ſur elles, parce que je n'aurai jamais de moyen certain pour connoître l'eſſence de mon ame.

Je mets donc également à l'écart & l'*entelechie* d'Ariſtote, & l'*ame* de Deſcartes, & le *principe vital* de certains phyſiologiſtes, & les ſyſtêmes des médecins animiſtes, ſolidiſtes, ſtahliens, ſemi-ſtahliens, &c. &c. Syſtêmes qu'on examinera dans les recherches ſur la certitude en métaphyſique & dans la phyſique animale.

Dans le fait, ce principe exiſte, il opere : voilà ce qui m'intéreſſe, ce que je ſais.

Or, j'appelle ame ce principe qui dans l'homme ſent, compare, réfléchit, veut, aime, &c.

Quelques philoſophes ont doublé ce principe pour expliquer les diſparates énigmatiques de l'homme; d'autres ont triplé, quadruplé l'ame, ont diſtingué une ame ſenſitive, une ame végétative, une ame intellectuelle. Les modernes l'ont diviſée en pluſieurs parties ou facultés; ils ont reconnu la faculté de l'entendement, la faculté de la mémoire, la faculté de l'imagination, &c. Ces diviſions & diſtinctions ont jeté la métaphyſique de l'ame dans une obſcurité impénétrable; elles ont produit une foule d'erreurs, ſur-tout chez les eſprits peu accoutumés à réfléchir. Comment diviſer un principe qui échappe à nos ſens? Bornons-nous à croire que ſes fonctions ſont variées, mais qu'il eſt probable qu'elles appartiennent au même principe: ainſi

c'eſt toujours la même ame qui forme des idées; les compare, juge, choiſit, &c.

Ce ſont bien des actes différens; mais cette différence n'en met aucune dans le principe.

Ainſi, lorſqu'on ſe ſervira des mots, entendement, mémoire, imagination, il ne faut pas croire que ces mots peignent des êtres différens ou des branches différentes du même principe. Ces mots abſtraits ſervent uniquement à abréger le diſcours.

Juſqu'où les philoſophes n'ont-ils pas pouſſé leur delire en métaphyſique! Ils ont voulu marquer la place que l'ame occupe dans le corps. L'un l'a placée au cerveau, un autre dans le cœur, un troiſieme dans le plexus ſolaire. Qui le croiroit? l'auteur de la meilleure méthode pour découvrir la vérité, Deſcartes a eu comme les autres ſa viſion ſur ce point. Il logeoit l'ame dans la glande pinéale.

SECTION IV.

Des ſens.

J'AI un corps & des ſens, & mon ame communique évidemment avec eux; ces ſens ſont des parties de notre corps organiſées de façon à pouvoir tranſmettre à l'ame les impreſſions que font ſur eux les objets extérieurs : tels ſont

les yeux, les oreilles, &c. C'eſt par l'application d'un corps extérieur ou de ſon image ſur nous, que ſe fait cette ſenſation.

L'anatomie nous a bien appris quelle étoit la ſtructure de ces organes, quels élémens entroient dans leur compoſition ; ce ſont des muſcles dont les fonctions ſont variées, des vaiſſeaux de différente nature, où coulent des fluides particuliers, des nerfs ſur-tout. On a diſſéqué juſqu'aux fibres les plus délicates, on a ſuivi le cours des vaiſſeaux les plus déliés, les ramifications les plus fines des nerfs, au moins autant que la groſſiéreté des inſtrumens a pu le permettre; mais tout l'art des Winslow, des Haller n'a pu nous éclairer ſur le jeu ſinguliet de ces étonnantes machines, ni ſur le principe inconnu qui les met en mouvement.

On ne ſait pas davantage qu'elle eſt la nature des ſenſations qu'elles éprouvent, ni comment elles s'opérent : non pas qu'on manque de romans & de rêves, imaginés par ces phyſiologiſtes & ces métaphyſiciens qui vouloient expliquer même ce qu'ils ne concevoient pas ; mais quand un philoſophe voudra être de bonne-foi, & ne point chercher à s'en impoſer à lui-même ou aux autres, je le défierai toujours d'expliquer & même de concevoir comment,

par exemple, il voit, comment l'image d'un objet peut venir ſe graver ſur la rétine, & comment cette ſenſation ſe propage juſqu'au principe ſentant & penſant. Cela eſt, il ſeroit fou d'en douter ; mais il eſt très-ſage de ne pas admettre l'explication du comment.

Deſcartes & Mallebranche ont prétendu expliquer cette opération, en ſuppoſant d'abord que l'ame étoit placée dans le cerveau, au centre de communication ou de réunion de tous les nerfs ; que ſi-tôt qu'un nerf étoit ébranlé, cet ébranlement ſe communiquoit juſqu'au cerveau, ſoit par le mouvement des fibres même, ſoit par certain fluide nerveux qu'ils ſuppoſoient dans les tuyaux ſuppoſés de ces nerfs. Mais comme nous cherchons à être de bonne-foi, nous avouerons que, malgré toutes les recherches & toutes les expériences poſſibles, on ne ſait encore où réſide l'ame ; qu'on n'a jamais vu ce fluide nerveux, ni ces tuyaux de nerfs ; que quand ils exiſteroient, il ne ſeroit pas plus poſſible de concevoir comment ce fluide pourroit communiquer des ſenſations à un principe ſimple. Dans mes recherches ſur la phyſique animale, j'entrerai dans des détails ſur tous les ſyſtêmes offerts juſqu'à ce jour pour l'expliquer ; je donnerai les raiſons qu'on a pour

douter. Quant à préſent, bornons-nous à ces faits qui ſont prouvés :

1°. Nous avons un corps étendu.

2°. Il exiſte dans ou avec ce corps, un principe ſentant & penſant, dont on ignore la nature & la place qu'il occupe.

3°. Outre ce corps, il y en a d'autres dans la nature.

4°. Dans ce corps il y a des ſens.

5°. Ces ſens communiquent avec ce principe ſentant & penſant, & lui tranſmettent l'action des corps étrangers ſur eux.

6°. On ignore le moyen de communication & de tranſmiſſion ; mais il exiſte.

7°. Point de ſenſation ſans l'application d'un corps étranger ſur quelques-uns de nos organes.

8°. Point d'idées ſans ſenſation.

SECTION V.

Juſqu'à quel point il faut compter ſur le rapport des ſens.

LES ſens ſont donc le ſeul canal de nos idées. C'eſt un point démontré ; la vieille ſcolaſtique en doute encore, comme elle doute de beaucoup d'autres vérités.

Nos ſens ſont donc le ſeul canal de la vérité & de la certitude.

Puiſque la vérité n'eſt que la conformité entre ce qu'on ſent, ce qu'on penſe, & ce qui eſt ; pour être ſûr de poſſéder la vérité, il faut l'être de la bonté de l'inſtrument qui la donne.

Le rapport des ſens eſt-il fidele, infaillible ? Jamais aucune theſe n'a plus exercé que celle-ci la ſubtilité des ſophiſtes. Les dogmatiques qui voyoient le renverſement entier de la certitude, ſi l'on ébranloit celle du rapport des ſens, la défendirent avec une opiniâtreté ſinguliere ; leurs argumens étoient bien ridicules. Ils vouloient perſuader aux hommes que leurs ſens ne les trompoient pas, lorſqu'ils ſe prêtoient à des illuſions ; que l'œil ne les trompoit pas, lorſqu'il voyoit ſous une forme ronde une tour quarrée, ſous une courbe un bâton droit plongé dans l'eau, &c. C'étoit pourtant combattre l'évidence même.

Nos ſens nous trompent ſur les rapports des objets : c'eſt un fait hors de doute. Que d'erreurs enfante le ſeul organe de la vue, celui cependant qui paroît le plus ſûr, le plus étendu ! Un corps ne paroît plus le même à mes regards, étant poſé à une diſtance différente, différemment éclairé, dans le mouvement ou dans le repos, dans des milieux différens. La quantité, la qualité, la figure, la grandeur, & tous les

modes des objets font ſur l'œil des impreſſions diverſes, en raiſon de la diverſité des circonſtances où ſe trouvent les corps. Les erreurs dans leſquelles les autres ſens nous font tomber, ne ſont pas moins fréquentes. Les variations des ſons ſuivant l'éloignement, les différences, les contradictions des goûts & du ſentiment de l'odorat dans tous les hommes, les groſſieres mépriſes du tact ſur-tout quand il eſt iſolé : voilà des dépoſitions frappantes contre la bonté du rapport des ſens.

Ceux qui voudront approfondir ce ſujet pourront conſulter Mallebranche. Il a raſſemblé dans ſon Traité de la recherche de la vérité, tous les raiſonnemens qui détruiſent l'infaillibilité du témoignage des ſens, & c'eſt peut-être la ſeule partie de cet ouvrage où Mallebranche ait raiſon.

Son opinion eſt aujourd'hui généralement adoptée. De grands écrivains l'ont défendue, modifiée, étendue. Ainſi, lorſque les phénomenes de la viſion firent naître des queſtions très-agitées en France & en Angleterre, Molineux le premier & Locke enſuite prononcerent que le ſens de la vue ne pouvoit parvenir de lui-même à juger des formes, des grandeurs, des diſtances des objets. Pluſieurs philoſophes, à la tête deſquels ſe mit Voltaire, ſoutinrent en France cette

assertion. L'abbé de Condillac les combattit dans son premier ouvrage, puis revint ensuite à cette opinion.

Les disputes sur toute espece de matiere, prouvent qu'il y a obscurité. Ici tout est mystere, tout est donc sujet de combat. Le phénomene de la vision offre seul une foule de faits inconcevables, inexplicables. L'opération du tact, qui paroît si simple & si facile à concevoir, devient une enigme indéchiffrable, quand on veut l'approfondir.

Or, si l'on ne peut expliquer comment les sens éprouvent des impressions étrangeres, comment ils les rapportent à l'ame, peut-on se flatter de connoître avec certitude, qu'ils les rapportent bien ? C'est prononcer sur la bonté d'un instrument dont on ne connoît pas les parties essentielles & constitutives.

Je vais plus loin, & je soutiens que, faute d'un *medium* certain, l'on ne peut savoir avec certitude si les sens rapportent bien ou mal.

Connoître la vérité, c'est savoir si l'objet ressemble à son image. Pour le savoir, il faut comparer l'un à l'autre : or, quel intermede emploierez-vous pour faire cette comparaison ? Sera-ce l'ame ? Mais elle n'apperçoit rien par elle-même, elle dépend de l'action des sens. Sera-

ce

ce les ſens ? Mais ces ſens ſont eux-mêmes un des objets de comparaiſon, puiſque l'image eſt en partie leur ouvrage. Ce ſeroit donc employer pour terme moyen un des objets de comparaiſon : ce qui rend la comparaiſon défectueuſe, & le réſultat incertain. Ce ſeroit faire un cercle vicieux, puiſqu'on prouveroit par les ſens même la fidélité des ſens.

Pour ſuppléer au défaut d'un inſtrument qui compare l'objet à ſon image, pour éprouver la bonté du rapport d'un ſens, on a recours à un autre ſens ; mais ſi le rapport eſt le même, que prouve cette identité ? Puiſque tous deux ſont ſuſceptibles d'erreurs, il faut donc encore les éprouver par l'action d'un troiſieme, & ainſi ſucceſſivement. Si le rapport n'eſt pas le même, c'eſt bien pis. Auquel des deux croire en effet ?

Il faut donc en revenir à ce point : les erreurs nombreuſes dans leſquelles les ſens nous font tomber, le myſtere qui enveloppe entiérement leur action, les obſcurités qui ſe rencontrent dans l'explication de cette action, le défaut d'inſtrument qui ſerve à les vérifier, tout concourt à jeter des nuages ſur la certitude de leur rapport.

Nous ne ſaurons donc jamais avec certitude, ſi les corps exiſtent tels que nous les rapportent

nos ſens, & ſi nos ſens nous les repréſentent tels qu'ils exiſtent. Nous n'aurons jamais ſur cet article que des probabilités plus ou moins grandes. Plus nous les accumulerons, plus nous approcherons de la vérité. On les accumule par une obſervation conſtante & exacte. On doit preſſentir dès lors combien l'art d'obſerver joue un rôle important dans l'hiſtoire des connoiſſances humaines.

On croira peut-être qu'en affoibliſſant ici la certitude du rapport des ſens, je penche pour le ſyſtême du docteur Berkeley, dont j'ai déjà parlé; que je veux faire revivre le pyrrhoniſme univerſel. Loin de moi cette idée: elle eſt deſtructive de toute vertu, de toute connoiſſance. Prétendre que les corps exiſtent toujours tels qu'ils paroiſſent, & prétendre qu'ils n'exiſtent jamais tels qu'ils paroiſſent, me ſemble un double ſyſtême également abſurde. Mais douter de la véracité du rapport des ſens dans bien des cas, y croire dans quelques-uns, voilà, je crois, le parti du ſage.

SECTION VI.

Par quelles ſortes de raiſonnemens l'ame peut parvenir à la vérité.

L'ART de raiſonner dérive de l'art de penſer. Il a pour baſe deux principes:

1°. Avoir des idées nettes de l'objet dont on veut parler.

2°. Lier ces idées l'une à l'autre.

La raiſon part de ces idées claires & bien liées, pour former des ſyſtêmes & des théories.

Or, pour avoir des idées nettes d'un objet, il faut l'examiner ſous tous les rapports, voir ſi les jugemens qu'on en porte ſont vrais, c'eſt-à-dire, conformes à ce qui eſt ou au moins à ce qui paroît.

Et pour lier ces idées, il faut connoître l'art de monter du ſimple au compoſé, avoir un but, & l'atteindre par cette méthode.

D'où proviennent & le demi-ſavoir, & les erreurs, & les préjugés, & les faux raiſonnemens ? Du défaut, ou de netteté, ou de liaiſon dans les idées.

Le demi-ſavoir vient de ce qu'on a vérifié, comparé les rapports imparfaitement.

Les erreurs, de ce qu'on a mal vu, mal vérifié.

Les préjugés, de ce qu'on affirme ſur la parole d'autrui.

Les faux raiſonnemens, de ce qu'on ne ſait pas enchaîner ſes propoſitions.

Les gens ſuperficiels n'ont ordinairement que le demi-ſavoir pour partage.

Les gens à parti fourmillent d'erreurs, parce

que leur optique eſt viciée par de fauſſes couleurs.

Les femmes n'ont la tête meublée que de préjugés ou d'une ſcience de tradition.

Les faux raiſonnemens ſont l'écueil ordinaire des philoſophes qui procedent par la ſyntheſe; on l'évite, en ſuivant l'analyſe, ou en décompoſant les idées avec exactitude.

De l'analyſe.

L'ANALYSE, cette méthode ſi juſtement recommandée par Deſcartes, par Bacon, par Locke, par l'abbé de Condillac, eſt ſans contredit la voie la plus ſûre pour arriver à la vérité; c'eſt la pierre de touche de tous les ſyſtêmes, c'eſt le creuſet où ils s'épurent.

Qu'eſt-ce qu'examiner en effet la vérité d'un ſyſtême?

Servons-nous de l'analyſe pour réſoudre cette queſtion, pour éprouver l'analyſe même.

Examiner, c'eſt peſer (1) quelque choſe dans une balance.

La vérité eſt la conformité de l'idée à l'objet.

Un ſyſtême eſt la diſpoſition des différentes parties d'un art ou d'une ſcience, dans un ordre où elles ſe ſoutiennent toutes mutuellement pour parvenir à un terme qu'on cherche.

(1) *Examinare ab examen*, balance.

Examiner la vérité d'un ſyſtême, c'eſt donc le peſer dans une balance, c'eſt chercher ſi des idées diſpoſées dans un certain ordre pour atteindre à un terme inconnu, ſont conformes à l'état de l'objet cherché, & le font découvrir.

Mais pour peſer, il faut avoir une balance; pour chercher, il faut avoir une lumiere. Qui fournira pour cet examen & la balance & la lumiere ? L'analyſe.

L'analyſe n'eſt en effet qu'une ſolution, qu'une décompoſition de parties, qui mene à connoître le tout & ſon enſemble.

Ainſi, pour découvrir ſi le ſyſtême donné eſt vrai, il faut ſavoir :

1°. Si chacune de ſes idées compoſées eſt vraie & bien liée.

2°. Si chacune des idées ſimples qu'elles renferment eſt vraie.

3°. Si leur réunion donne l'explication cherchée.

Or, on ne peut acquérir ces connoiſſances qu'en décompoſant d'une part les idées compoſées, & en les réduiſant à des idées ſimples, qu'en comparant enſuite chaque idée ſimple à l'objet qu'elle peint; la méthode analytique conſiſte dans cetre double opération.

Cette méthode eſt ſans contredit la plus ſimple,

la plus courte & la plus ſûre. C'eſt la marche qu'indique la nature.

Quand vous voulez connoître une machine dans tous les détails, que faites-vous ? Vous en détachez l'une après l'autre les pieces qui la compoſent. Par-là vous connoiſſez leur place, l'ordre dans lequel elles s'engrenent les unes dans les autres. Par-là vous connoiſſez leur néceſſité, leur jeu.

Je ne m'arrêterai point à prouver l'utilité de cette méthode. C'eſt un point ſuffiſamment démontré pour quiconque a lu les métaphyſiciens que j'ai cités plus haut.

Elle peut s'appliquer à toutes les connoiſſances humaines, & ſe réduiſent aux ſuivantes.

Quand on veut connoître la vérité dans un ſyſtême, ou ſur quelque point compliqué, il faut :

1°. Connoître diſtinctement toutes ſes parties.

2°. Les dépouiller de tout ce qui ne leur eſt point eſſentiel dans le ſens ſous lequel on les conſidere.

3°. Les réduire, les diviſer, juſqu'à ce qu'on arrive aux idées élémentaires.

4°. Examiner avec attention chacune de ces parties, en commençant par les plus ſimples.

5°. Rapporter toutes ces parties en les comparant les unes aux autres.

Voilà les regles auxquelles on peut réduire tout ce qu'on a écrit sur l'analyse : en s'en servant, il est presqu'impossible de tomber dans l'erreur.

Des principes généraux & de la synthese.

AVANT qu'on eût bien connu les avantages de l'analyse, on avoit recours, dans les sciences, à des principes généraux, avec lesquels on prétendoit rendre raison de tout. On employoit fréquemment la synthese, & l'usage de ces principes & de la synthese est sans contredit un des obstacles qui ont le plus reculé la connoissance de la vérité.

L'abbé de Condillac (1) s'est élevé avec force contre cet abus ; il a prouvé dans plusieurs de ses ouvrages, que les principes généraux n'étoient que des propositions générales & abstraites ; que ces propositions n'étoient que le résultat de connoissances particulieres ; que, loin d'en être le principe, elles en étoient l'effet ; qu'elles ne pouvoient donc servir à démontrer ces connoissances particulieres ; que d'ailleurs il falloit toujours les vérifier, & conséquemment toujours avoir recours à l'analyse. Il en a conclu

(1) Voyez l'*Essai sur l'origine des connoissances humaines*, & sur-tout le *Traité des systêmes*.

que ces principes ſervoient tout au plus à démontrer d'une maniere abſtraite ce qu'on pourroit prouver d'une maniere plus ſimple ; il a été plus loin, il a fait voir que preſque toujours ces principes généraux avoient conduit dans l'erreur les plus grands hommes. Il en offre des exemples frappans dans ſon *Traité des ſyſtêmes ;* il les tire des ouvrages de Deſcartes, de Spinoſa, de Mallebranche, de Leibnitz, & il pulvériſe juſques dans leurs fondemens les théories orgueilleuſes où l'on avoit voulu deviner les loix de la nature ; théories qui par leur éclat impoſant avoient ſubjugué tous les eſprits.

Je ne prétends pas cependant proſcrire entiérement la ſyntheſe, ni l'uſage des principes généraux.

On peut avoir des principes ; mais il faut les vérifier ſoi-même, & ne pas s'en rapporter aux autres ; il faut avoir bien étudié les vérités particulieres, & s'être élevé d'abſtractions en abſtractions juſqu'aux propoſitions univerſelles.

On peut également employer la ſyntheſe ; mais il faut que, comme les principes généraux, elle ſoit précédée & appuyée de l'analyſe.

Compoſer par la ſyntheſe un ſyſtême, c'eſt aſſembler divers raiſonnemens dans un certain ordre, où ils ſe tiennent mutuellement, pour

expliquer quelque fait inconnu. Pour compoſer ce ſyſtême, il faut :

1°. Avoir des faits, des idées premieres, qui ſervent de matériaux.

2°. Les aſſembler dans l'ordre où ils peuvent ſe chaîner, où les premiers préparent les ſeconds, les ſeconds les troiſiemes.

Si l'enchaînement des faits & des conſéquences appartient à la ſyntheſe, la preuve de la vérité de ces faits dépend de l'analyſe. Il faut donc que l'analyſe précede la ſyntheſe, & l'appuie.

Il réſulte de là que le premier, le plus eſſentiel des raiſonnemens, eſt l'analyſe. Elle peut ſuppléer tous les autres, mais aucun ne peut la remplacer, & ces raiſonnemens n'ont plus de valeur quand elle leur manque.

Tout dans l'art du raiſonnement ſe réduit donc à ces deux points :

Avoir des idées vraies, & l'analyſe les donne.

Les bien lier, & la ſyntheſe les lie.

La ſyntheſe a ſes regles comme l'analyſe. La plus eſſentielle eſt celle-ci :

Monter du ſimple au compoſé. Elle eſt fondée ſur deux raiſons. D'abord l'eſprit humain a des limites, & il lui eſt bien plus aiſé de ſaiſir une idée ſimple qu'une idée compoſée. D'ailleurs

les idées ſimples étant les premieres, & les idées compoſées ſecondaires, il paroît plus naturel de commencer par les premieres.

On ſera ſans doute bien étonné de ne point voir reparoître ici ce fatras dégoûtant de termes baroques, dont l'ancienne ſcolaſtique avoit hériſſé la logique. Mais cet appareil ſcientifique n'eſt dans les auteurs qu'un charlataniſme ridicule, & pour les lecteurs qu'un obſtacle de plus au progrès de leur eſprit. Monteſquieu vouloit réduire en trente pages tout ce qu'on a écrit de vérités. La métaphyſique n'auroit pas occupé deux pages de ce livre précieux; il ſuffit de la débarraſſer de cet étalage puérile de mots groteſques, qui fatiguent le lecteur ſans l'inſtruire.

On ſe ſert, par exemple, aujourd'hui dans les écoles, du ſyllogiſme : cet argument dont on fait tant de bruit, n'eſt que la ſyntheſe fondée ſur un principe général; mais ce principe général doit avoir auparavant été vérifié par l'analyſe. Tous les raiſonnemens dont Ariſtote & tous les ſcolaſtiques ont rempli leur logique ſi longue, ſi faſtidieuſe, ſi inintelligible, retombent de même dans l'analyſe & dans la ſyntheſe; & tous les volumineux *in-folio* qu'on a produits ſur ce point, peuvent encore une fois ſe réduire à ces deux mots ſimples, clairs, intelligibles pour

tout être penſant : Avoir des idées ſimples, & les lier.

Qu'il me ſoit permis de dire encore quelque choſe de deux eſpeces de raiſonnemens qui ont prodigieuſement groſſi les erreurs, & dont on abuſe tous les jours dans les ſciences; je veux parler de l'hypotheſe & de l'analogie.

Hypotheſe.

L'HYPOTHESE eſt une propoſition dont on ſuppoſe la vérité pour s'élever à d'autres propoſitions, & en établir la vérité.

La définition même de l'hypotheſe prouve qu'elle n'eſt point un chemin qui mene à la vérité. Lorſqu'en parlant d'une ſuppoſition, on eſt parvenu à enchaîner une foule de faits l'un à l'autre, à les expliquer aiſément, on n'a pas pour cela prouvé la vérité de ce premier principe; on a prouvé ſeulement qu'à l'aide de ce principe, on rendoit raiſon de quelques faits. Or ce réſultat ne mene qu'à la vraiſemblance, & non à la vérité.

Tant qu'on ne peut établir directement la vérité d'un principe, il faut l'abandonner; & quand on ne l'établit que parce qu'il lie des faits, des obſervations, on prouve ſa patience, ſa faculté à lier ces rapports, mais non la vérité du premier principe.

Toutes les hypotheſes ſont ſi peu vraies qu'il n'eſt point de faits qu'on ne puiſſe expliquer à l'aide de trois ou quatre hypotheſes différentes. Prenons pour exemple le mouvement de l'univers. Je ne parle point des hypotheſes anciennes ; parmi les modernes, Deſcartes imagine une matiere univerſelle qu'il diviſe en trois eſpeces de matieres ; il imagine des tourbillons, & armé de ces deux hypotheſes, il explique tous les phénomenes céleſtes. Newton vient enſuite, ſubſtitue à ces tourbillons deux forces, l'une de projection, l'autre d'attraction, en fixe les loix, les calcule, & y rapporte très-bien les mouvemens céleſtes. Un autre remplace l'attraction par un mouvement d'impulſion qu'il ſuppoſe au milieu d'un éther qu'il ſuppoſe également, &c. On ſent dès lors combien il ſeroit ridicule de donner l'épithete de vraie à l'une ou l'autre de ces hypotheſes : elles peuvent être plus ou moins vraiſemblables, & leur vraiſemblance ſe meſure par le plus grand nombre de rapports qu'elles embraſſent, de faits qu'elles expliquent. Mais encore une fois, la vraiſemblance n'eſt point la vérité, c'eſt le crépuſcule en fait d'idées ; & le crépuſcule n'eſt ni le jour ni la nuit, mais une combinaiſon de l'un & de l'autre.

Les hypotheſes ne ſont utiles que quand elles

ſervent à claſſer les faits, à les ranger dans un certain ordre. Alors elles ſoulagent prodigieuſement la mémoire, & ſuppléent à la foibleſſe de l'eſprit humain. Sortez de cette ſphere, vous tombez dans l'erreur; cependant la plupart des ſyſtêmes adoptés aujourd'hui avec une eſpece de crédulité religieuſe, n'ont pour baſe que de ſimples hypotheſes, comme on le prouvera.

Analogie.

RIEN de plus fréquent encore que l'uſage de l'analogie. Il eſt intéreſſant d'examiner la certitude & les caracteres de cette forme de raiſonnement.

Après l'avoir bien analyſé, je le définirois, un raiſonnement dans lequel on cherche à établir la vérité d'une propoſition inconnue par la verité d'une connue avec laquelle la premiere a des rapports. (1)

Pour que l'analogie ſoit fondée, il faut donc réunir trois conditions.

1°. Il faut que la vérité de la propoſition connue ſoit démontrée.

---

(1) L'analogie eſt un moyen qui lie une connue de laquelle on part, à une inconnue à laquelle on tend, ou plutôt qui par un phénomene connu, cherche à expliquer la cauſe d'un phénomene inconnu.

2°. Que la propoſition inconnue ſoit égale ſous tous les rapports avec la propoſition connue.

3°. Que ni l'une ni l'autre n'aient des rapports qui ſoient étrangers l'un à l'autre ; la différence d'un ſeul qui ſe trouveroit dans l'une & non dans l'autre, rend alors le raiſonnement défectueux.

Or, comme on réunit rarement ces trois conditions, rien de plus difficile que d'établir une analogie vraie.

Et cependant, comme il n'eſt rien de plus aiſé, même aux eſprits les plus étroits, que de ſaiſir un ou deux rapports de deux propoſitions, rien de plus commun dans l'uſage de la vie, dans les livres, que le raiſonnement d'induction ou d'analogie.

Mais les bons eſprits doivent s'en défier.

Car s'il eſt difficile de vérifier les rapports d'une ſeule propoſition, combien l'opération ne devient-elle pas délicate & compliquée, lorſque vous êtes obligé de vérifier les rapports mutuels de trois propoſitions ?

Or, le moyen d'imaginer que le public qui ne fait preſque jamais la premiere opération, s'aſſujettira à l'autre ?

Les écrivains doivent encore s'abſtenir de ce raiſonnement par une autre conſidération.

C'eſt qu'il eſt bien plus ſimple & bien plus

ſûr d'établir un ſyſtême par des preuves directes, que par des preuves d'analogie.

La preuve directe eſt plus ſimple, puiſqu'elle n'exige qu'une vérification.

Elle eſt auſſi bien plus probante. Et quand on a une bonne preuve directe, il eſt inutile alors de recourir à l'analogie. Si, pour s'étayer, on en a beſoin, c'eſt que le ſyſtême ne vaut rien.

La difficulté de trouver de bonnes preuves directes, fait recourir les auteurs aux preuves d'analogie. Il eſt fort aiſé de ramaſſer des faits; mais en former un enſemble, un ſyſtême dont chaque anneau ſoit véritable & eſſentiel, mais ſavoir ſuppléer les lacunes, voilà le point important, difficile. Il faut obſerver, réfléchir, enviſager ſon ſujet cent fois & ſous cent rapports.

Il eſt alors bien plus aiſé, pour s'épargner ce travail, de ſaiſir quelques reſſemblances que l'inconnu paroît avoir avec un objet déjà connu, d'en inférer ce qui peut cadrer avec l'hypotheſe qu'on embraſſe. Puis cette analogie amene des deſcriptions, des paralleles, & l'on joue le lecteur avec des mots. Il ne voit pas qu'en peignant quelques rapports ſaillans, on en oublie d'autres dont la diſſimilitude eſt auſſi frappante. Voilà le charlataniſme ordinaire des auteurs. Il eſt ſur-tout commun en phyſique & en politique.

Il eſt tel livre ſur l'électricité, où l'on vous dit que le fluide électrique eſt du *feu combiné avec l'eau.*

Il étoit impoſſible d'établir par des preuves directes cette propoſition. Que fait-on ? on diſcourt ſur les caracteres du feu, on s'efforce de les ajuſter à l'autre fluide, on omet ceux qui pourroient nuire au ſyſtême, & l'on infere que le fluide électrique eſt du feu, parce qu'il offre quelques phénomenes ſemblables au fluide igné, lorſque ſous cent autres aſpects il en eſt éloigné.

Même paralogiſme en politique. On propoſe des réformes dans les finances, dans la législation d'un pays, on s'appuie ſur l'exemple de cent états, on ne veut pas voir qu'il y a cent différences entre l'état à réformer & ceux où l'on va puiſer des exemples.

Encore une fois, rien de plus difficile, de plus rare qu'un bon raiſonnement d'analogie. Il faut épuiſer toutes les données d'une part, & les appliquer à tous les rapports de l'inconnue. Et quand je vois tant d'individus s'en ſervir ſi légérement, il me ſemble voir des enfans chercher à ſoulever la maſſue d'Hercule. (1)

(1) Le mot grec d'où nous avons tiré le nôtre, porte en lui-même la définition de la choſe.

Ana-logos. Ana qui ſignifie *rurſum*, dorechef; &

Il

Il réſulte des diverſes ſections de cette méditation, que la vérité eſt la conformité entre les idées & les objets; que les idées ne ſe forment que par le concours des ſens & du principe penſant; qu'on ne peut aſſurer l'infaillibilité du rapport des ſens; que pour connoître la vérité, pour ſavoir ſi les idées ſont conformes aux objets, il ne faut employer qu'une ſorte de raiſonnement, l'analyſe; que les autres peuvent plus ou moins conduire dans l'erreur.

SECTION VII.

Regles données par quelques philoſophes pour arriver à la vérité par le raiſonnement.

JE citerai ſeulement ici celles de Deſcartes & de Mallebranche.

Le premier les réduiſoit à quatre.

1°. Ne rien recevoir pour vrai qu'on ne connoiſſe être évidemment tel.

2°. Diviſer les choſes le plus qu'il eſt poſſible, pour les mieux réſoudre.

3°. Conduire ſes penſées par ordre, en commençant par les objets les plus ſimples & les plus aiſés, pour monter peu à peu juſqu'à la connoiſſance des plus compoſés.

---

logos, raiſon, diſcours; c'eſt-à-dire, mot à mot, *raiſon appliquée deux fois.*

4°. Ne rien omettre dans le dénombrement des choſes dont on doit examiner les parties.

Regles tirées de Mallebranche pour découvrir la vérité dans un ſyſtême.

REGLE PREMIERE. Ne raiſonner que des choſes ſur leſquelles on a des idées claires.

Commencer en conſéquence par les choſes les plus ſimples & les plus faciles, s'y arrêter long-tems avant que d'entreprendre la recherche des plus compoſées & des plus difficiles.

Une conſéquence de cette regle, c'eſt que dans l'examen d'un ſyſtême, il faut concevoir très-diſtinctement l'état de la queſtion qu'on ſe propoſe de réſoudre.

REGLE II. Lorſqu'on ne peut reconnoître les rapports que les choſes ont entr'elles, en les comparant immédiatement, la deuxieme regle eſt, qu'il faut découvrir par quelqu'effort d'eſprit une ou pluſieurs idées moyennes qui puiſſent ſervir comme de meſure commune pour reconnoître par leur moyen les rapports qui ſont entr'elles.

REGLE III. Lorſque les queſtions ſont difficiles & de longue diſcuſſion, la troiſieme regle eſt, qu'il faut retrancher avec ſoin, du ſujet que l'on doit conſidérer, toutes les choſes qu'il n'eſt point néceſſaire d'examiner, pour découvrir la vérité que l'on cherche.

REGLE IV. Lorſque la queſtion eſt ainſi réduite aux moindres termes, la quatrieme regle eſt, qu'il faut diviſer le ſujet de ſa méditation par parties, & les conſidérer toutes les unes après les autres, ſelon l'ordre naturel, en commençant par les plus ſimples, c'eſt-à-dire par celles qui renferment moins de rapports, & ne paſſer jamais aux plus compoſées avant que d'avoir reconnu diſtinctement les plus ſimples, & ſe les être rendu familieres.

REGLE V. Lorſque les choſes ſont devenues familieres par la méditation, la cinquieme regle eſt, qu'on doit en abréger les idées, & les ranger enſuite dans ſon imagination, ou les écrire ſur le papier, afin qu'elles ne rempliſſent plus la capacité de l'eſprit.

REGLE VI. Les idées de toutes les choſes qu'il eſt abſolument néceſſaire de conſidérer, étant claires, familieres, abrégées & rangées par ordre dans l'imagination, ou exprimées ſur le papier, la ſixieme regle eſt, qu'il faut les comparer toutes ſelon les regles des combinaiſons, alternativement les unes avec les autres, ou par la ſeule vue de l'eſprit, ou par le mouvement de l'imagination accompagné de la vue de l'eſprit, ou par le calcul de la plume joint à l'attention de l'eſprit & de l'imagination.

Telles ſont les regles que préſente Mallebranche pour découvrir la vérité ; & il prouve que tant de philoſophes ne ſont tombés dans l'erreur que pour ne les avoir pas ſuivies exactement. Mais ce qu'il y a de bien étrange, ce qui feroit douter de la bonté de ces regles, ſi d'ailleurs elles n'étoient pas fondées, c'eſt de l'entendre dire que c'eſt par l'uſage que Deſcartes en a fait, qu'il a découvert toutes ces grandes & fécondes vérités dont on peut s'inſtruire dans ſes ouvrages.

MÉDITATION III.

De l'observation.

PUISQUE les faits sont les fondemens de toutes les connoissances humaines, l'art de les observer, de les recueillir, est donc une partie essentielle de la méthode à suivre pour arriver à la vérité. Pourquoi, malgré tous nos volumineux fatras, les sciences sont-elles peu avancées ? C'est que dans toutes on a peu observé jusqu'à présent. On croyoit encore, il y a un siecle, faire de la bonne physique en faisant des romans. On a observé depuis, & la découverte des plus grandes vérités date de ce moment. La politique est encore remplie de ténebres, de préjugés, de contradictions entre les principes & les faits : c'est que les premiers écrivains politiques érigeoient des principes sans avoir observé un assez grand nombre de faits.

Il faut, dit Bacon, consulter les choses en elles-mêmes, si l'on aime mieux faire des découvertes & s'instruire, que de faire naître des questions & donner des conjectures. Il faut examiner & disséquer la nature de l'univers, telle qu'elle est,

au lieu d'inventer des fables & des ſyſtêmes romaneſques. La force du génie, la méditation, la diſpute ne peuvent ſuppléer à la recherche & à l'examen des choſes. En vain on réuniroit l'eſprit de tous les hommes, il faut ſuivre cette route ou renoncer à l'entrepriſe.

Voilà pourquoi toutes les théories qui ne ſont point appuyées ſur l'expérience, tomberont toujours dans l'oubli, malgré les éloges dont les comblent des eſprits prévenus. Et ſans l'expérience où en ſeroit-on ? On ſeroit plongé dans un chaos de rêveries. L'imagination des auteurs eſt ſans bornes, la nature s'en eſt preſcrites ; leurs opinions ſe contrarient, la nature eſt une & toujours la même. Un phyſicien nous a peint récemment dans un ſtyle poétique les merveilles de l'électricité. Sans s'appuyer ſur aucune expérience directe, il découvre tout, il décompoſe les élémens les plus indécompoſables pour nous. Il imagine, il eſt perſuadé, il écrit que le fluide électrique eſt le feu combiné avec l'eau. Qui le lui a dit ? Son imagination.

Une imagination trop ardente eſt un préſent dangereux pour un obſervateur. Elle l'écarte ſans ceſſe des limites du vrai pour le jeter dans la région des chimeres. Ceux qui obſervent la nature, doivent ſur-tout s'en défier. Qu'ils ſoient

convaincus que, pour découvrir les ſecrets ou les meilleurs procédés d'un art, il faut faire une étude conſtante des phénomenes qui s'operent ou dans le ſein de la terre ou dans les laboratoires & les atteliers. Les théoriciens obſervent peu, concluent vîte; les véritables obſervateurs concluent peu, obſervent beaucoup. Les uns ne donnent ſouvent que des rêves pour des réalités; les autres découvrent, mais lentement, la vérité. Les uns ſont plus brillans, les autres plus utiles. La gloire des premiers eſt plus étendue, mais elle eſt éphémere. L'utilité générale conſacre l'immortalité des autres.

Qui a placé Newton au-deſſus de Deſcartes, Montagne & Rouſſeau au-deſſus de Platon, Monteſquieu au-deſſus de tous les politiques? L'obſervation ſeule. Deſcartes, Platon, Hobbes ont rêvé en phyſique, en morale, en politique. Les autres ont obſervé la nature & l'homme. Ils les ont peints tels qu'ils étoient, & leurs tableaux reſteront à jamais. Les tableaux d'imagination n'ont qu'un tems.

L'obſervation eſt donc la vraie route pour arriver à la vérité, comme à l'immortalité, dans tous les genres de connoiſſances.

Vous voulez connoître l'homme, ſon phyſique, ſon moral: obſervez-le dans la ſociété,

dans ſon intérieur, dans le calme, dans les orages, à ſa naiſſance, à ſa mort. Obſervez l'homme bon, l'homme méchant; ſuivez tous leurs mouvemens, étudiez leurs penſées, leurs actions. Cet étude vous conduira à des idées générales & vraies ſur l'homme.

Par quelle autre voie pouvez-vous eſpérer de vous connoître vous-même? Si vous ne deſcendez chaque jour dans votre ame, ſi vous ne l'interrogez ſur ſes penſées, ſes deſirs, ſes paſſions, ſi vous ne les ſuivez dans leur filiation juſqu'à l'origine, en un mot, ſi vous ne vous obſervez de tous les côtés, vous ſerez toujours inconnu à vous-même, étranger dans votre propre maiſon, comme dit M. Servan.

Faute d'obſerver, on ſe connoît peu, on connoît peu les hommes, on connoît encore moins les reſſorts des gouvernemens. Ceux qui les dirigent, les conduiſent aveuglément & les cachent avec ſoin. Voilà pourquoi la politique ne ſera jamais parfaite. Il faudroit placer pluſieurs Monteſquieux au centre de tous les mouvemens politiques; mais une crainte mal fondée en écarte toujours les hommes de ſa trempe.

Le vrai moyen de perfectionner les connoiſſances humaines, ſeroit peut-être d'avoir dans les principales contrées de l'univers, des obſer-

vateurs éclairés, de leur fixer un centre de correſpondance, où aboutiroient toutes leurs obſervations, où on les publieroit. C'étoit l'idée de Bacon, elle eſt encore bonne à ſuivre. Mais il ne faudroit pas, comme il le conſeilloit, réunir ces obſervateurs en corps, en académie : un brevet académique eſt un appas pour l'intrigant, qui parvient toujours à écarter le vrai mérite, pour le charlatan qui dupe l'univers, au lieu de l'éclairer.

Les nations où l'on obſerve, où l'on médite davantage, ſont celles qui ont le plus contribué à avancer les connoiſſances humaines. On obſerve en France, on ne médite pas aſſez : on multiplie donc les ouvrages, ſans perfectionner les ſciences. En Angleterre, on médite trop & trop long-tems ſur des détails indifférens : les pas vers la perfection ne ſont donc point rapides. Les Eſpagnols n'en font aucun ; ils citent : ils ſont donc encore à deux ſiecles de diſtance de la méthode qui conduit à la vérité.

Je ne détaillerai point ici tous les avantages de l'obſervation : ſon utilité, ſa néceſſité, ſont prouvées pour la recherche de la vérité.

L'art d'obſerver a ſes principes, ſes regles. Deſcartes, Bacon, Mallebranche les ont répandus dans leurs différens ouvrages : on peut les y recueillir. Un ſavant eſtimable de Geneve,

M. Sennebier, a fait d'ailleurs un ouvrage ſur ce ſujet, qui mérite d'être conſulté. Il étoit peut-être à deſirer qu'il y eût jeté plus d'intérêt en l'animant davantage. Tous les lecteurs ne ſont pas des Epictetes : au langage de la raiſon il faut joindre le ſentiment, ſi l'on veut émouvoir les eſprits & les conduire au but.

Chaque ſcience a ſes regles particulieres pour l'obſervation. Il nous manque en phyſique, un bon ouvrage ſur ce ſujet ; & pour être bon, il ne peut être fait que de main de maître, par un phyſicien qui aura long-tems obſervé, long-tems médité. L'hiſtoire de ſes découvertes, de ſes erreurs, de ſes faux réſultats, de ſa longue pratique, après l'avoir éclairé ſur lui-même, éclairera l'univers ſur la ſcience en général.

Défions-nous des expériences en phyſique. Que de conditions il faut raſſembler pour en faire une bonne ! Il faut, pour être certain du réſultat d'une expérience, tenir un compte exact de toutes les circonſtances ; & quel phyſicien peut ſe flatter de cette exactitude ? Il en eſt qui négligent plus de la moitié de ces circonſtances, & les plus ſcrupuleux en oublient toujours quelqu'une. L'abbé Spallanzani, par exemple, veut connoître la nature des ſucs gaſtriques de l'homme. Il ſe fait vomir deux fois à jeûn, pour en obtenir une

certaine quantité. Il en obtient, il opere ; il prononce d'après les phénomenes que lui préſente la liqueur qu'il a ainſi obtenue. Mais étoit-il ſûr qu'au ſuc gaſtrique de l'eſtomac il n'y avoit de joint aucun ſuc hétérogene ? Etoit-il ſûr qu'il n'y avoit ni ſuc pancréatique, ni fiel ? Etoit-il ſûr que l'effet produit par le vomiſſement n'avoit pas pu en un clin-d'œil influer ſur le ſyſtême vaſculaire, altérer la nature du ſuc gauſtrique ? Connoiſſoit-il aſſez quel étoit l'état de ſes organes, de ſes nerfs, de ſes vaiſſeaux, pour pouvoir affirmer que le ſuc gaſtrique obtenu alors, reſſembloit à celui de la veille, devoit reſſembler à celui du lendemain ? Pourroit-il affirmer que ce ſuc obtenu reſſembloit à celui de tous les hommes ? Pourroit-il affirmer que ce ſuc étoit toujours ſemblable à lui-même dans tous les inſtans, ſoit avant, ſoit après la digeſtion ? Ce ſuc eſt ſujet à mille changemens, à mille altérations que l'œil ne peut ſuivre. Il eſt d'ailleurs dans un organe qu'il eſt difficile d'examiner ; il lui étoit impoſſible de tenir compte de toutes les circonſtances. Par conſéquent ſon expérience devoit être incomplete, & l'on n'en pourroit rien conclure pour le général.

Ce que je dis ſur cette ſinguliere expérience on peut l'appliquer à preſque toutes les expériences de phyſique ou de chymie. Tous les phyſiciens

ne ſont pas des Spallanzani. Combien plus d'erreurs doivent-ils donc commettre !

Dans la morale, dans la politique, l'art des expériences eſt encore plus difficile, parce qu'il eſt preſqu'impoſſible de pouvoir connoître toutes les circonſtances du ſujet qu'on examine. Otez-en une ſeule, l'expérience eſt incomplete. Le cœur de l'homme eſt un dédale où ſe perd l'eſprit le plus attentif. La morale des états eſt remplie de tant d'inconſéquences, de contradictions, de bizarreries, que vouloir les épuiſer pour poſer des principes généraux, pour juger des faits par ces principes, c'eſt vouloir quarrer le cercle ou opérer la tranſmutation des métaux.

Aux obſtacles que préſente la matiere qu'on obſerve, ſe joignent les difficultés de l'art même d'obſerver, & l'impoſſibilité de réunir toutes les qualités de l'obſervateur.

Pour les difficultés de l'art, ſuivez toutes les opérations à faire, & jugez-en. Il faut examiner le fait principal, toutes ſes circonſtances, n'en omettre aucune, avoir la certitude qu'on n'en omet aucune, les analyſer ſéparément, apprécier la valeur de chacune, les réunir, apprécier leur valeur réunie & leur influence réciproque, remonter enſuite à la cauſe après avoir établi rigoureuſement tous les points de fait. Voilà la tâche

immenſe qu'on s'impoſe en obſervant : qui peut ſe flatter de l'avoir remplie ? Et cependant on conclut, on conclut beaucoup. Les chûtes des grands hommes ne corrigent point. Newton examine la lumiere au priſme ; il croit que la décompoſition n'eſt que l'effet du priſme même. Il ne tient point compte de la décompoſition premiere qui ſe fait ſur les bords du volet ou du microſcope. Il manque le grand principe de la décompoſition de la lumiere à la circonférence de tous les corps, & il fait une foule de fauſſes expériences pour prouver un faux principe. Combien de phyſiciens ſont tombés comme lui, pour n'avoir pas aſſez étudié les circonſtances de leur ſujet !

Tous les eſprits ne ſont pas également propres à l'obſervation : ce qui offre une nouvelle raiſon de douter des expériences. Il faut plus de ſang-froid que de chaleur, plus de patience que de vivacité, plus d'eſprit que de génie, plus de ſens droit que d'eſprit. L'obſervateur froid analyſe bien un homme, une idée, une action. L'imagination vive, l'enthouſiaſme de l'homme, embellit l'idée, prône ou blâme avec vivacité l'action. Le génie dédaigne l'homme, l'idée, l'action. Il ſe fait à lui-même un autre univers phyſique ou moral. Il crée tout.

Auſſi eſt-il preſqu'impoſſible d'être tout-à-la-fois obſervateur exact, penſeur profond, & génie brillant; & l'impoſſibilité de réunir ces qualités n'eſt pas un des moindres obſtacles au progrès des connoiſſances humaines.

L'attention eſt la baſe de toutes les obſervations; elle doit être la qualité par excellence de l'obſervateur. Il faut qu'il ait ſans ceſſe les yeux & tous ſes ſens ouverts, acceſſibles à tout ce qui l'environne, qu'il épie ſes moindres ſenſations, qu'il cherche à ſe rendre compte de tout. Parmi les objets il en eſt qui le frappent, qui l'intéreſſent davantage; il faut qu'il les examine de tous les côtés, & ſur-tout ſous l'aſpect le plus favorable à ſes vues.

Chaque homme n'a qu'une certaine doſe d'attention; il doit donc en être ſobre.

L'attention dans chaque être eſt proportionnelle au degré d'intérêt qu'il met à la choſe, & au degré de ſes facultés intellectuelles & conſéquentes, à la force de ſon organiſation. La nature ne nous a doués que d'une portion limitée de forces, & leurs bornes ſont les mêmes pour l'attention. Combien doit-on donc l'économiſer, & ne pas la prodiguer indiſtinctement à toutes ſortes d'objets! On ne doit la donner qu'à ceux qui conduiſent directement au but où l'on tend.

Quand on s'eſt choiſi un but, alors l'ame entiere doit peu à peu ſe fixer ſur lui; rien ne doit l'en diſtraire. Mille objets peuvent la frapper en chemin; mais elle ne les verra que dans le rapport qu'ils peuvent avoir à ſon but.

On rencontre cependant dans le monde une foule de gens de lettres qui ſuivent un ſyſtême tout-à-fait contraire. Vous les verrez, volant ſans ceſſe d'une extrêmité à l'autre, parcourant les objets les plus diſparates, effleurant les matieres profondes, approfondiſſant des contes & des calembours. Vous verrez, par exemple, les géometres les plus tranſcendans deſcendre à l'art de narrer des riens. Cette bigarrure eſt même devenue à la mode : les géometres ont cru ſe laver par-là du reproche qu'on leur faiſoit d'inſpirer l'ennui; mais on ne peut ſe familiariſer avec ces diſparates. Un génie faiſant des contes, c'eſt Arlequin prêchant en chaire.

J'aime fort ceux qui content, ils m'amuſent, & je les félicite de ce talent; mais je félicite encore plus ceux qui s'amuſent de ces riens, & ne les retiennent point. Dans ce cas il y a une ſorte d'eſprit à n'en point avoir, une ſorte de richeſſe à être pauvre.

Je pardonne aux Italiens ces ſingeries de l'eſprit; il en coûte tant chez eux d'avoir du génie

& même de paroître avoir du ſens ! Mais en France, n'adopter que ce genre de turlupinade dans les converſations, c'eſt ſe revêtir de haillons brillans par un grand froid, lorſqu'on pourroit avoir de bons vêtemens.

L'homme qui penſe, ſe gardera bien de prétendre à un pareil mérite, & de porter ſon attention ſur des objets futiles. L'ame ſe dégrade en s'arrêtant à des minuties; elle uſe ſes reſſorts inutilement; & en s'occupant de riens, elle finit par ne rien créer.

Peu d'hommes ont le courage & la force de fixer conſtamment leur attention ſur des choſes graves, utiles. Les trois quarts du genre humain ſont des machines montées par les circonſtances; êtres purement paſſifs, pour qui l'action eſt un tourment, l'obſervation & la réflexion ſont des peines. Toujours ſpectacle, & rarement ſpectateurs, ils ſont loin de connoître l'utilité de cet exercice moral. Ils n'ont jamais connu ſes plaiſirs. L'obſervateur multiplie ſes jouiſſances à chaque pas, en multipliant ſes connoiſſances. L'univers eſt un livre pour lui; il y lit ſans ceſſe dans toutes les langues. Erre-t-il dans les campagnes ? la nature lui offre mille phénomenes curieux, mille objets inconnus. Eſt-il dans les ſociétés ? l'étude des caracteres différens, l'analyſe des converſa-

tio

tions ſont pour lui une ſource de plaiſirs. Il ſonde, il tâte imperceptiblement tous les êtres qui l'environnent; il meſure leur force, l'étendue de leurs idées. Il voit ce qu'ils valent, ce qu'ils vaudront. Jamais une parole d'un obſervateur n'eſt ſtérile; c'eſt une ſonde qu'il jette à la mer. On croit que de pareils obſervateurs ſont dangereux. Oui, les ſots, les méchans doivent les craindre, ils démaſquent leur turpitude; mais les bons, les hommes inſtruits gagnent à être étudiés.

Suivez l'obſervateur dans le monde. Pour lui c'eſt un théatre perpétuel, où les acteurs ſont toujours en ſcene. S'il s'ennuie, il ſe renferme dans lui-même, il jouit de lui-même; le public le traite de ſauvage, il rit du jugement du public. S'il veut s'amuſer de ce public, il ſe mêle dans une converſation, il a l'air d'y prendre part, on le croit fort occupé des objets que l'on traite: au moment où il paroît plus attentif, il obſerve, il examine ceux qui parlent; il remonte à la ſource de leurs opinions. Femmes, il lit votre ame dans vos yeux, il vous pénetre, il voit pourquoi vous voulez le ſéduire, l'enchaîner; il voit le fil qui donne l'impulſion, & ſait s'en garantir. Geſtes, coups-d'œil, raiſonnemens, babil, il met tout à profit.

L'art de faire des queſtions eſt une branche

importante de l'art d'obſerver. Il le poſſede & l'emploie. Les gens du monde queſtionnent, ou pour paroître inſtruits, ou pour ſatisfaire une vaine curioſité. C'étoit par des queſtions que Socrate renverſoit toutes les ſubtilités ſophiſtiques. Le but de l'obſervateur n'eſt ni celui des gens du monde, ni celui de Socrate. Il queſtionne pour découvrir la vérité qu'il cherche. Chaque homme a dans ſon genre une ſomme d'idées particulieres aux choſes dont il s'eſt principalement occupé. En outre, il a la maſſe des idées ordinaires, modifiées par les circonſtances où il s'eſt trouvé. Ces dernieres n'arrêtent jamais le philoſophe obſervateur. Il ne cherche point l'homme ſinge, mais l'homme original, & chacun l'eſt plus ou moins. Ainſi, jetez ce philoſophe dans telle compagnie que vous voudrez, avec des courtiſans, des ruſtres, des marins, des femmes; il ſera bien par-tout, parce que par-tout il ſaura obſerver; il aura l'adreſſe, en queſtionnant, de s'éclairer. La maſſe des vérités à découvrir eſt immenſe, chaque inſtant en ajoute dans ſon eſprit, enrichit ſon dépôt. Il apprendra donc du courtiſan à connoître la cour, du ruſtre à quel degré en eſt encore la ſimplicité des mœurs de la campagne. Il voyagera, commercera avec le marin. Avec les bonnes meres, il s'inſtruira des ſoins du ménage. Avec les petites-

maîtreſſes, il obſervera par quels degrès elles ſont parvenues à changer les charmes ſéduiſans dont les orna la nature, contre des charmes factices, du jargon, des prétentions qui finiſſent par les rendre ridicules & malheureuſes. Nul moment n'eſt donc perdu pour l'obſervateur, nulle compagnie ne lui eſt étrangere, ennuyeuſe. Il tire parti de tout. Les ſots même ſont pour lui une mine inépuiſable de découvertes ſur les bigarrures de l'homme moral. *Aurum ex luto.* C'eſt un travail continuel; mais on ne s'inſtruit, on ne parvient à pouvoir inſtruire les autres que par cette voie.

Nulla dies abeat quin linea ducta ſuperſit.

Cette regle eſt excellente & doit être ſuivie par tous les écrivains, mais principalement par les obſervateurs. Ils reſſemblent aux abeilles; ils vont dans les ſociétés, recueillant ce qui ſe dit, ce qui ſe fait; ils reviennent enrichis d'obſervations. Elles ſeroient affoiblies, oubliées peut-être, ſi la mémoire en étoit ſeule dépoſitaire. Il faut donc les confier chaque jour au papier. Les matériaux s'amaſſent, enſuite on ſonge à l'enſemble, & l'édifice s'acheve. Rouſſeau ſuivit cette méthode. Etoit-il inſpiré par quelque ſpectacle nouveau? il écrivoit. Il écrivoit, encore, quand une nouvelle obſervation ou une idée ſaillante le frappoit,

Ecrivons donc toujours ſur les autres, ſur nous-mêmes. Je dis ſur nous, parce que, ſeuls, nous devons nous obſerver, parler avec nous, examiner ſi nous avançons, ſi nous rétrogradons. Non pas que je conſeille à tous les hommes d'écrire comme Rouſſeau leurs confeſſions pour la poſtérité. Il n'eſt permis qu'au génie de ſe livrer tout à nu aux yeux malins du public toujours porté à la ſatire. L'homme ordinaire doit faire ſes confeſſions pour lui, & non pour le public. Il doit beaucoup obſerver, beaucoup écrire, & peu imprimer. Quant au ſage, il doit ſuivre l'exemple de Séneque.

" Je ne paſſe pas, nous dit-il, une ſeule „ journée oiſive. Je donne à l'étude une partie „ de la nuit; je ne me livre pas au ſommeil, „ j'y ſuccombe. Je ſens mes yeux appeſantis, „ comme prêts à tomber de leurs orbites, ſans „ ceſſer de les tenir attachés ſur l'ouvrage. Je me „ ſuis ſéparé de la ſociété, & j'ai renoncé à toutes „ les diſtractions de la vie. Je m'occupe de „ mes neveux, je médite quelque choſe qui me „ ſurvive & qui leur ſoit ſalutaire. Ce ſont des „ eſpeces de recettes contre leurs infirmités. »

MÉDITATION IV.

SECTION PREMIERE.

De la méditation, de ſa néceſſité, de ſes avantages, de ſes regles, des circonſtances les plus favorables pour la méditation, de la ſolitude, &c.

LECTEUR, avez-vous quelquefois ſuivi le mélancolique Young au travers des tombeaux éclairés par les foibles rayons de la lune ? Aimez-vous à errer dans les forêts ſolitaires, Epictete ou Rouſſeau à la main ? Aimez-vous à vous élever avec eux au-deſſus des miſeres humaines, à rire de notre ignorance que nous maſquons par des mots, de nos folies que nous célébrons par des vers ? Aimez-vous, en un mot, à méditer ? ... Vous me lirez, vous m'entendrez, vous me croirez, quand je vous dirai que la méditation ſeule eſt la ſource du génie, qu'elle ſeule développe les tréſors de l'imagination, qu'elle ſeule dévoile aux yeux des ſages les nombreuſes vérités dont s'enorgueillit la métaphyſique. Vous me croirez, quand je vous dirai que dans la méditation ſeule fermente le noble orgueil d'être original, la noble audace de frayer dans les ſciences des

ſentiers impraticables, en détruiſant les préjugés reçus. Vous me croirez, quand je vous dirai que les Deſcartes, les Monteſquieu, les Bacon, lui doivent leur génie, leurs découvertes; les Michel-Ange, les Raphaël, leurs chefs-d'œuvres; que le philoſophe lui doit ſon bonheur, ſon courage, ſa conſtance, toutes ſes vertus: oui, ſes vertus; car la méditation eſt à l'ame ce qu'eſt l'exercice au corps: elle la fortifie contre les revers de la fortune, elle l'endurcit contre les maux, elle le met à l'épreuve de tous les événemens, de la proſpérité même... Je m'arête, je veux prouver ici ſeulement que la méditation eſt la principale ſource des vérités.

La méditation eſt cet état de l'ame, dans lequel elle porte & fixe toute ſon attention ſur un ſeul objet; c'eſt donc le ſeul état dans lequel elle puiſſe appercevoir la vérité.

Alors ſe concentrant dans elle-même, s'iſolant de tous les objets extérieurs, l'ame ne voit, ne contemple, ne ſaiſit que ſon objet; elle y dirige tous les rayons lumineux, elle leur préſente toutes les faces de l'objet; elle obſerve tous ſes rapports, les compare, choiſit les plus frappans, additionne ceux qui ſont ſemblables, ſouſtrait ceux qui ne le ſont pas, & parvient enfin à obtenir un réſultat véritable. Si elle l'analyſe, aucune

de ſes parties ne lui échappe ; ſi par la ſynthèſe elle veut d'une vérité monter à d'autres vérités ; avec quelle facilité, quelle rapidité elle en découvre, elle en ſaiſit, elle en retient la chaîne !

Les vérités qu'on acquiert par la lecture ou par la converſation, ne ſont que des vérités d'emprunt ; elles brillent & s'évanouiſſent comme un éclair. Car la durée du ſouvenir eſt en raiſon de l'attention donnée aux objets ; or comme l'attention eſt bien plus forte dans la méditation que dans la lecture ou la converſation, comme dans le premier cas la vérité coûte plus d'efforts, exige plus de pas, importe plus, frappe plus, que dans l'autre, (car l'intérêt augmente en raiſon des peines, & l'on eſt plus ou moins frappé en raiſon de l'intérêt) il en réſulte que la mémoire doit garder, repréſenter fidélement les vérités que donne la méditation, & laiſſer échapper très-facilement celles qu'une lecture ſuperficielle ou le haſard d'une converſation ont pu procurer.

Vous donc qui conſacrez vos *veilles* à la recherche de la verité, plongez-vous dans une méditation continuelle. C'eſt par elle que dégagés des préjugés, qui forment comme un nuage entre l'homme & la vérité, que planant au-deſſus du vulgaire, vous pourrez vous élever à des vérités d'un ordre ſupérieur. La lumiere frappera votre

œil, & ne ſera point auparavant décompoſée par le faux priſme de l'opinion reçue. Vous verrez quelquefois la vérité dans tout ſon éclat ; plus ſouvent peut-être elle vous paroîtra cachée ſous un voile impénétrable ; vous verrez votre impuiſſance, vous aurez la force de vous l'avouer ; & dédaignant le charlataniſme de ces orgueilleux ſavans qui prétendent tout expliquer, lorſque vous deſcendrez vers les hommes, vous aurez la modeſtie de reconnoître les bornes des connoiſſances humaines, ſans avoir l'orgueil de vouloir les franchir.

Pourquoi ces limites ſont-elles toujours ſi étroites, ſi difficiles à reculer, quoique tant d'écrivains y dirigent leurs travaux ? Pourquoi voit-on parmi eux ſi peu de vrais ſages & tant de ſophiſtes, ſi peu d'eſprits originaux & tant de phyſionomies ſemblables, ſi peu d'écrits originaux & tant d'ouvrages qui ne ſont au fond que le même ? C'eſt qu'il eſt bien peu d'êtres qui ſe livrent à la méditation ; c'eſt qu'il en eſt bien peu qui aient ſondé la profondeur de leur ame, meſuré ſon étendue, déployé la force de ſes facultés ; c'eſt qu'il en eſt bien peu qui ne ſoient pas aſſervis à des régles bizarres, à des préjugés ridicules, bien peu qui n'aient pas étouffé leurs lumieres naturelles ſous un amas de penſées empruntées.

Tout auteur qui veut travailler utilement pour lui, pour le public, pour la gloire, ne doit penſer, ne doit compoſer que d'après lui-même; & conſéquemment il doit peu lire & beaucoup obſerver, beaucoup méditer. Or, preſque tous les auteurs, embarraſſés d'une ſcience étrangere, accablés ſous les idées d'autrui, conſument leur vie à lire ce que les autres ont écrit, à copier ce qu'ils ont penſé. Sans caractere qui leur ſoit propre, ils adoptent ſervilement celui de leurs prédéceſſeurs; ils ſe traînent en rampant ſur leurs pas, ils ſe proſternent avec un reſpect aveugle devant la ſtatue d'un grand homme, baiſent ſon piédeſtal, & inſultent au penſeur qui rit à l'écart de leur baſſeſſe & de leur médiocrité. Cette médiocrité perce bientôt, malgré le ſoin avec lequel ils enveloppent de grandes autorités; la poſtérité, leur ſiecle même leur marque leur vraie place; il enſevelit dans un éternel oubli les volumineux ouvrages de ces vils imitateurs, tandis que les brillantes découvertes de l'écrivain original ſurvivent à la deſtruction du tems. L'empreinte du génie les diſtingue dans ſes révolutions, & cette empreinte eſt reſpectée de tous les ſiecles; vrais dans tous les tems, ils ſont utiles pour tous les hommes, pour tous les pays. Mais ces découvertes à qui les doivent-ils? A la méditation.

C'eſt dans la méditation qu'une heureuſe circonſtance à éveillé leur génie caché; c'eſt alors qu'entraînés par l'impulſion d'un phénomene nouveau, frappés de ſon éclat ſubit, ils l'ont ſuivi dans tous ſes développemens, ils ont découvert ſa cauſe, l'ont liée à d'autres effets, enfin ont étonné l'univers par des théories ſublimes, & mérité ſon adoration. Voilà le ſort des écrivains qui, forts de leur propre énergie, puiſent leurs lumieres dans la méditation. Leur gloire eſt immortelle, leur utilité eſt réelle; & aux plaiſirs de la gloire, aux plaiſirs d'être utiles, ils joignent ceux de la méditation même : plaiſirs de tous les inſtans, de tous les lieux; plaiſirs que nulle puiſſance ne peut enlever au ſage. Le monde n'en offre point de pareils; la ſolitude ſeule les procure.

De la ſolitude.

Avez-vous quelquefois porté vos pas dans les ſentiers ignorés d'un bois ſolitaire? Avez-vous contemplé le beau ſpectacle du jour, dont le vif éclat ſe dégrade inſenſiblement, pour faire place à la nuit qui s'avance lentement? Voilà le lieu, le moment propres à la méditation, à faire éclorre de grandes vérités dans l'eſprit. Le coloris mourant qui laiſſe encore diſtinguer les objets, le frémiſſement des feuilles, le ſilence qui regne par-tout, le doux parfum qui s'exhale de toutes

parts, tout plaît, tout attire ; la nature ſemble vous pénétrer intimement par tous les ſens ; elle répand dans l'ame une douce émotion, un treſſaillement général. L'exiſtence devient alors un plaiſir ; l'ame veut jouir, épanouit ſes facultés, comme la roſe s'épanouit au lever du ſoleil ; elle s'étend pour recevoir, pour pomper plus de jouiſſances ; la ſphere d'activité s'élargit, elle s'élance au-delà de l'horizon de ſes ſens ; & parcourant la vaſte carriere des ſentimens moraux, des vérités métaphyſiques, elle revient chargée de riches dépouilles.

La ſolitude eſt ſans contredit le lieu le plus propre à une méditation profonde. On peut obſerver dans le monde, mais on ne médite bien que dans la retraite. Dans le monde, on vit dans un tourbillon perpétuel ; l'agitation de ceux qui vous entourent ſe communique à vous, empêche votre attention de ſe fixer ſur l'objet que vous contemplez. Sans ceſſe interrompu, il faut reprendre ſans ceſſe la chaîne de vos idées ; vous perdez des anneaux, la liaiſon manque, & le ſyſtême n'eſt plus parfait. Dans le monde, on eſt encore, malgré ſoi, eſclave de mille circonſtances qui interceptent l'éclat de la vérité ; on eſt eſclave des coutumes, des préjugés, des ridicules ; on ne peut analyſer auſſi fidélement les

objets, mettre entr'eux l'ordre que la raiſon preſcrit; on ne peut ſe livrer à toute ſon énergie, à cette chaleur qu'inſpire la vérité. Preſque tous les hommes ſont des *albinos* pour elle, ſon éclat les éblouit. Ils la calomnient, parce qu'ils ſont trop foibles pour la ſoutenir; ils perſécutent ſon apôtre, parce que la hauteur à laquelle il s'eſt élevé les humilie.

Ces obſtacles diſparoiſſent dans la ſolitude. Là, le génie n'étant retenu par aucune entrave, peut développer toute ſa force; là, le repos dont il jouit, favoriſe la conſtance de ſes obſervations & l'attention qu'il y prête; là, le génie peut planer ſans irriter l'envie; il ſe repoſe, il ſe plait alors dans lui-même. Heureux de ſon iſolement, fier de ſon indépendance, de ſa liberté, tous les pas qu'il fait ſont des pas de géant. L'écrivain de la ſociété n'eſt qu'un enfant dont l'organiſation débile, affoiblie par les langes dont on l'entoure, décele impuiſſance, imbécillité. L'écrivain nourri dans la ſolitude, reſſemble à cet athlete vigoureux, dont les muſcles fortement prononcés, dont la nervure robuſte & la démarche fiere ſont preſque toujours le préſage d'une victoire aſſurée.

D'après ce portrait de l'écrivain que la méditation a créé, on doit voir que tous les hommes

ne ſont pas faits pour elle. Combien peu d'entr'eux ont en effet les qualités néceſſaires ! Amour pour la vérité, ardeur dans ſa recherche, averſion pour les ſyſtêmes, éloignement des préjugés vulgaires, renoncement entier à ſoi-même, paſſion pour être utile à ſes ſemblables, voilà ce qu'il faut avoir pour ſe livrer continuellement à la méditation ; car ſi l'on n'aime que foiblement la vérité, ſi l'on prête aiſément l'oreille aux ſyſtêmes, ſi l'on craint de bleſſer les opinions reçues, ſi l'on n'eſt pas pénétré du deſir d'éclairer les hommes, jamais on n'aura le courage de s'enſevelir dans la ſolitude. Pour faire un pareil ſacrifice, il faut connoître tout le vuide des plaiſirs & des occupations bruyantes du monde, & bien peu d'êtres privilégiés ont cet avantage. Tout le reſte, entraîné par le tourbillon, ſent, penſe, vit par imitation, ne diviniſe que ce qu'il diviniſe, décrie ce qu'il décrie. L'habitude vient enſuite affermir ſes idées, ce goût pour le vain fracas, ce beſoin de s'étourdir ſans ceſſe, ce beſoin perpétuel de la ſociété ; alors on ne voit la ſolitude qu'avec une eſpece d'horreur : & qu'y feroit-on ? Rentrer dans ſoi-même. Il y a vuide parfait d'idées d'un côté ; & de l'autre quel chaos, quel aſſemblage honteux de vices, de crimes, de paſſions ſecretes, d'infamies ! L'ame ſe voit avec

INST. TAYLOR OXFORD

horreur, elle cherche à ſe fuir, ſa conſcience devient ſon ennemi; on ſe jette dans le monde pour l'éviter, pour la perdre dans la foule... Voilà le ſort de la plupart des hommes. Ils ſe fuient, parce qu'ils ſont mal avec eux-mêmes.

Que l'homme ſage & penſeur eſt bien plus heureux! Il aime la ſolitude, parce qu'il peut y jouir de lui-même, parce qu'il ſe contemple avec plaiſir. Il voit tous les efforts qu'il fait pour déraciner en lui les préjugés, corriger ſes paſſions, pour purifier, agrandir, ennoblir ſon être. Il s'y voit tendant avec ardeur vers ſon bien, vers celui de ſes ſemblables, cherchant à s'éclairer du flambeau de la vérité, pour les éclairer enſuite; il jouit de ſes découvertes, du plaiſir de les communiquer; il jouit du bien qu'il a fait, de celui qu'il a voulu faire; & au milieu de ſes travaux, il a la douce conſolation de pouvoir contempler le grand Être, de pouvoir lui dire: Être des êtres, ta grandeur ſe dérobe à mes foibles yeux; mais je t'apperçois dans tes ouvrages, dans moi-même; tu m'as donné quelques qualités, & j'ai tâché de les faire valoir pour le bonheur de mes ſemblables: quelques vices, quelques foibleſſes ont terni peut-être ma vie; mais il n'appartient qu'à toi d'être entiérement pur. J'ai payé mon tribut à la fragilité humaine; mais j'ai vécu avec plaiſir, & je meurs ſans regret.

Comment, d'après les avantages qu'offre la ſolitude pour la culture des connoiſſances, a-t-on oſé avancer que le philoſophe qui vivoit ſeul, finiſſoit par vivre en mauvaiſe compagnie ? Plaiſanterie échappée ſans doute à quelques-uns de ces Ariſtipes modernes, qui vont ramper dans les antichambres des grands.

Le ſolitaire en mauvaiſe compagnie ! Lui qui ne fuit l'air infecté des villes que pour ne pas être empoiſonné par ſa contagion ! lui qui n'a d'autre compagnie que ſes vertus, ſes idées, & la nature ! comment pourroit-il ſe corrompre ? Il ne voit que lui, que la Divinité par-tout. Il ne tend qu'à s'améliorer, qu'à ennoblir ſon être, agrandir la ſphere de ſes opinions, par la recherche de la vérité ! Être en mauvaiſe compagnie, c'eſt être témoin des horreurs qui défigurent la ſcene du monde, c'eſt en être le complice, c'eſt être l'adulateur de ces grands qui n'emploient leur puiſſance que dans le faſte & l'oppreſſion ; c'eſt careſſer le vice, pour embraſſer la fortune ! Et voilà ce que voient, ce que font ces prétendus philoſophes qui s'affichent avec impudence dans le monde, qui perſifflent l'homme ſimple, ſans intrigue, ſans parti, dévoué dans la ſotliude à la recherche de la vérité. Oui, quoi qu'ils en diſent, la ſolitude eſt la ſource des con-

poiſſances réelles ; elle l'eſt des bonnes mœurs ; elle l'eſt des vrais plaiſirs.

Il faut donc que le philoſophe s'enſeveliſſe de ſon vivant même, qu'il ſoit mort à ſon ſiecle. Loin de la ſociété, il ne recevra point ſa fatale empreinte. Loin d'elle, il ſera mieux jugé par elle. Son ſiecle eſt alors la poſtérité pour lui ; c'eſt un juge incorruptible, parce qu'il n'a pas d'intérêt à ſe laiſſer corrompre. Il n'exiſte plus de lien, d'union entre lui & le grand homme qu'il juge.

SECTION II.

De l'état du corps le plus favorable à la méditation.

L'HOMME devroit être tout ſens pour bien obſerver ; il devroit n'en avoir aucun pour bien méditer. Il ſeroit donc preſqu'à deſirer qu'un philoſophe, après avoir, avec de bons organes, recueilli & vérifié la ſomme d'obſervations que ſes facultés comportent, pût perdre tout-à-coup ſes ſens, & concentrer ſon exiſtence dans ſon ame. Dans le ſilence abſolu qui ſuccéderoit au tourbillon où il vivoit, comme il va découvrir des vérités ! de quels plaiſirs il va jouir !

Tout ſe tait autour de lui, ou plutôt il n'exiſte plus rien pour lui, puiſqu'il a rompu les liens qui l'attachoient à ce qui exiſte. Tout eſt concentré dans ſon *moi*. Ses idées ſont ſes réalités ; mais comme

comme ces réalités s'accroiſſent & s'étendent ſous le pouvoir magique de ſes ſens ſpirituels! L'eſpace s'agrandit de l'immenſité de ſon imagination; il le parcourt avec une aiſance, une légéreté que les mots ne peuvent rendre; rien n'arrête ſon eſſor. Vous avez lu la deſcription que M. Duluc fait dans ſes lettres, de l'état ſurnaturel des voyageurs qui reſpirent l'air pur des hautes montagnes. Ce n'eſt qu'une foible image de l'exiſtence brillante d'un ſage privé de ſes miſérables organes; il eſt près de la Divinité, l'autre tient encore à l'homme.

Quand il voyoit, quand il entendoit, la petiteſſe des objets qui l'environnoient rétréciſſoit ſon imagination; leur diverſité, leur ſucceſſion rompoient la chaîne de ſes idées; privé de ſens, le ſage n'a de bornes que celles de la nature & de ſon génie. Son ame eſt pour elle-même un miroir pur & ſans tache; elle ſe contemple, elle y voit ſes idées, ſe produiſant l'une de l'autre, dans un ordre merveilleux. Elles paroiſſent, elles ſe ſuccedent ſans confuſion; plus d'objets étrangers qui en dérangent l'harmonie, plus de beſoins qui rappellent la foibleſſe humaine, plus de ſpectacles déchirans qui font regretter à l'homme d'appartenir à ſon eſpece barbare.

O toi qui ſais penſer, & que le ſort a privé

de quelques ſens, de la vue, (1) de l'ouie, ne te crois donc pas malheureux. Loue le ciel, il t'a béni. Bien ſupérieur à ceux qui voient ou qui entendent, tu peux maîtriſer tes idées, les voir dans l'ordre convenable pour remplir ton cadre ſyſtématique. Mille objets étrangers ne viennent point troubler leur cours; plongé dans la méditation, tu n'exiſtes que pour la vérité; &, ce qui vaut mieux encore, tu ne peux exiſter que pour la vertu. Le reſte des humains eſt la proie de mille ennemis ſecrets qui les entourent, qui ſéduiſent leur ame par le canal des ſens: ces ennemis n'exiſtent point pour toi, tu n'as point à les combattre. Les paſſions ne t'emporteront donc pas loin de la vertu, tu ſauras leur commander; tu as moins à la vérité la jouiſſance des objets extérieurs, mais tu as plus celle de toi-même; & ton malheur imaginaire te porte ſans effort au point de perfection où le philoſophe, quoique jeté dans la plus profonde ſolitude, & quoiqu'avec la plus grande attention ſur lui-même, ne peut jamais eſpérer de parvenir.

Le corps eſt un cachot pour l'homme, l'univers en eſt un autre. Tu es, comme nous,

(1) *Oculos perdidi, & nox habet ſuas voluptates. Non intelligis partem innocentiæ eſſe cæcitatem.* Séneque.

enfermé dans ce double cachot; mais tu n'es pas témoin comme nous, du ſpectacle affreux que nous offrent les vices, les crimes, qui ſouillent la face du globe. Bon, parce que tu es foible, meilleur que nous parce que tu as moins d'organes que nous, je reconnois dans ta conduite le modele de la vertu, dans tes penſées l'empreinte de la vérité. Je ſuis tenté d'envier ton ſort.. A quel degré de perverſité eſt donc tombée la nature humaine, ſi, pour être plus parfait, il faut ſouhaiter d'être *déſorganiſé?* (1)

SECTION III.

Du tems le plus propre à l'obſervation & à la méditation.

OBSERVER c'eſt recueillir tous les rapports que les objets peuvent préſenter Méditer c'eſt réfléchir ſur ces rapports.

L'une & l'autre opération exigent une grande attention. Pourquoi tant d'obſervations ſont-elles inexactes? Pourquoi tant de réſultats ſont-ils

(1) Un écrivain célebre a deſiré que l'homme eût plus de ſens. Je ne ſais pas s'il eût mieux obſervé: mais je crois qu'il eût été plus méchant; car il auroit eu plus de moyens de l'être, & il n'a déjà que trop abuſé pour ſa deſtruction, & celle de tous les êtres, des cinq miſérables ſens que la nature lui a donnés.

faux ? C'eſt que l'attention n'a été que ſuperficielle, c'eſt que cette attention a été troublée, interrompue par des objets étrangers.

Quand on ſe livre à la recherche de la vérité, il faut donc écarter avec ſoin ces ſujets de diſtraction, choiſir le tems le plus propre au recueillement, au ſilence des ſens, des paſſions de toute la nature.

Deſcartes, ſuivant les hiſtoriens de ſa vie, paſſoit preſque toutes les matinées à méditer dans ſon lit. Ce n'étoit au contraire qu'au milieu du jour & après un violent exercice, qu'après s'être rempli de nourriture, que le fameux Hobbes, inondé de fumée de tabac, ſe livroit à la méditation. (1)

(1) Je ne veux pas paſſer ſous ſilence les uſages adoptés par quelques grands hommes, pour méditer plus aiſément. Socrate, ſuivant Aulu-Gelle, paſſoit des journées entieres dans le même endroit, appuyé près d'un arbre. Malebranche s'enfermoit dans une chambre entiérement obſcure. Duclos avoit une maniere tout-à-fait oppoſée; il n'écrivoit jamais ſans s'être auparavant entretenu pluſieurs fois avec ſes amis ſur la matiere qu'il avoit deſſein de traiter; & cela, non pas pour mendier des idées, mais pour en faire naître chez lui par la chaleur d'imagination qu'il ſe procuroit en parlant. *Avec ce ſecours, je trouve en un moment*, remarquoit-il, *ce qui m'auroit coûté des journées entieres dans mon cabinet, ce que peut-être même je n'aurois pu trouver. Je parlerois à mon laquais, faute d'un auditeur plus compétent. Cela anime toujours plus que de penſer tout ſeul.*

Ce dernier exemple prouve que le philoſophe peut maîtriſer la nature, & la plier à ſes habitudes; cependant il me ſemble que le calme du matin eſt plus favorable à la méditation, tandis que l'agitation des ſens, ordinairement très-grande après l'exercice de la journée, contribue ſingulièrement à répandre de la chaleur ſur les écrits: on doit donc écrire la nuit; car pendant la nuit, le ſilence de la nature ſe joint à la circulation rapide des eſprits, à la grande tenſion des fibres, pour donner plus de grandeur, plus d'enſemble au raiſonnement, plus de nerf au génie, plus d'impétuoſité à l'imagination.

L'obſervation ne demande pas un ſilence auſſi abſolu que la méditation; mais elle exige beaucoup de ſens froid: car, ſi les ſens ſont agités, ſi l'imagination eſt émue, alors l'illuſion couvre de ſon voile les objets, & la prévention vient ſourdement corrompre les réſultats.

Les écrivains les plus célebres ont reſſenti, ont avoué le pouvoir des tems, des ſaiſons, ſur leur eſprit.

Monteſquieu laiſſoit repoſer ſa plume pendant les chaleurs de l'été; le feu poétique du célebre Milton étoit preſqu'éteint dans la même ſaiſon. Ce phénomene a ſa cauſe dans l'organiſation de l'homme, & dans ſes divers états qui ſont tous

ſubordonnés aux changemens de l'athmoſphere. Les efforts & les ſuccès du génie ſuivent donc les loix du thermometre. Je parle ſur-tout du génie qui crée, de l'imagination qui enfante, de la méditation qui découvre & forme de nouveaux rapports; l'un ne peut être étendu, l'autre brillante, celle-ci profonde, que la fibre ne ſoit bien tendue, que tous les organes ne ſoient bien ſouples, que tout l'individu jouiſſant de ſon exiſtence, avide de l'étendre & de le multiplier, ne ſoit diſpoſé à l'exercice, au mouvement. Or, la chaleur occaſionne un relâchement marqué dans les fibres, épuiſe les eſprits, diminue l'activité, jette le corps dans un état de langueur, d'apathie. Ce tems d'inertie, d'inexiſtence, eſt dans l'ordre de la nature : il a ſans doute un but, peut-être de laiſſer aux reſſorts de notre machine le tems de réparer les fatigues qu'ils ont eſſuyées, d'acquérir des forces pour en ſoutenir de nouvelles. Il ne faut donc pas que le philoſophe contrarie ce vœu de la nature par un travail forcé. Il ſeroit foible & conſéquemment inutile; car tout ce qu'il penſe doit, pour être utile, porter l'empreinte de l'Être ſupérieur à la nature humaine, & cet état d'inertie le met preſqu'au niveau des autres êtres. Il doit donc alors renoncer à créer, à inſtruire le public par des découvertes brillantes. Il

doit se borner à des observations répétées dans le silence, à des méditations légeres, & sur-tout à la jouissance de soi-même, ce plaisir pur, que nul moment, nulle saison, nul événement ne peuvent lui ravir, parce que dans aucun il ne cesse d'être l'ami de la vertu, de la vérité.

SECTION IV.

Nécessité de faire chaque jour l'inventaire de ses connoissances.

TITUS se croyoit malheureux, pour avoir passé un seul jour sans avoir obligé quelqu'un; aussi malheureux est le philosophe qui perd un jour sans acquérir quelques vérités, sans se dépouiller de quelques erreurs. Ce n'est point d'un seul jet qu'on peut former la masse de ses connoissances réelles, ce n'est point d'un seul coup qu'on peut détruire ses préjugés. Une entreprise aussi vaste dans un court intervalle, est au-dessus de nos forces.

L'éducation, les circonstances nous donnent nos idées; elles se gravent par la succession des tems; & ce n'est que dans la même succession qu'elles peuvent s'effacer, & que la raison peut les remplacer par celles qu'elle a marquées de son sceau: nul jour ne s'écoulera donc inutilement pour l'homme persuadé de cette vérité. I

n'en eſt aucun qu'il ne conſacre à s'inſtruire par l'obſervation, à s'éclairer par la méditation; il n'en eſt aucun où, rentrant dans lui-même, il ne s'interroge à la fin de la journée, où il ne ſe diſe: qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? qu'ai-je entendu, lu, médité? En rappellant ſes lectures, il verra ſi les faits qu'elles lui ont préſentés ont tous les caracteres de la certitude, ſi les opinions ont ceux de l'évidence; & ſuivant ſon jugement, il les claſſera, les fixera dans ſa tête, ou les bannira & réformera ſes idées premieres.

Paſſant en revue toute ſa conduite, il peſera les converſations dont il a été le témoin, appréciera les perſonnages qu'il a vus; il verra s'il a été modeſte ou tranchant dans ſes déciſions, vrai dans ſes aſſertions, impartial dans ſes jugemens; il verra s'il a ſuivi les regles philoſophiques qu'il s'eſt preſcrites; il comptera tous ſes écarts, en comparera le tableau avec ceux des jours précédens; & cette comparaiſon l'éclairera ſur ſes progrès ou ſon retard dans ſes études. Il généraliſera les nouvelles vérités qu'il a acquiſes, les ajoutera à la maſſe de ſes connoiſſances, diminuera le nombre de ſes préjugés.

Ce n'eſt qu'en faiſant ainſi chaque jour l'analyſe de ſa conduite & de ſes opinions anciennes & nouvelles, qu'il parviendra à ſe dépouiller

entiérement de tous ſes préjugés, à ne conſerver qu'une maſſe d'idées vraies, enchaînées dans un ordre ſimple clair & évident. Juſqu'à cette heureuſe époque, il ne doit pas admettre ou rejeter ſans diſtinction, comme Deſcartes, toutes les idées qu'il poſſede; mais il doit les diſtribuer en deux claſſes. La premiere ſera compoſée des idées qu'il a vérifiées, la ſeconde des idées qui ſont à vérifier. Il croira les unes, doutera des autres, juſqu'à ce qu'un examen approfondi lui ait dévoilé leur nature.

A cette analyſe journaliere, ne peut-on pas joindre de tems en tems un inventaire général de ſes connoiſſances? Un négociant qui veut connoître ſa poſition, en fait un chaque année. La connoiſſance de ſoi-même eſt bien plus précieuſe pour le philoſophe; & ce coup-d'œil général ſur l'état de ſes facultés, ſur leur emploi, ſur ſes idées, eſt tout-à-la-fois avantageux, conſolant, propre à l'affermir dans l'étude de la ſageſſe. On manque le but en parcourant rapidement cette carriere pénible; on ne l'atteint qu'en multipliant les pas rétrogades, qu'en les faiſant tous avec réflexion, qu'en les étendant ſur tous les points.

Ecoutez Séneque ſur cet uſage important. C'eſt, je crois, dans le traité de la colere qu'il parle du

ſoliloque, la pratique habituelle de Sextius.

" A la fin de la journée, dit-il, retiré dans ſa
„ chambre à coucher, Sextius s'aſſéyoit ſur la
„ ſellette. Là, juge & criminel en même tems,
„ il s'interrogeoit & ſe répondoit : de quel défaut
„ t'es-tu corrigé aujourd'hui ? quel penchant
„ vicieux as-tu combattu ? en quoi vaux-tu
„ mieux ? Le vice s'intimidera, quand il ſaura
„ que tous les ſoirs il ſera mis à la queſtion.
„ Eſt-il rien de plus louable, de plus utile, que
„ cette eſpece d'inquiſition ? Quel ſommeil que
„ celui qui ſuccede à cette enquête ! Qu'il eſt
„ doux, tranquille, profond, lorſque l'ame a
„ reçu des éloges, des réprimandes & des con-
„ ſeils, lorſque cenſeur de ſa propre conduite,
„ on a informé ſans partialité contre ſoi ! Voilà,
„ dit Séneque, une fonction de la magiſtrature
„ que je me ſuis réſervée : tous les jours je com-
„ paroîs à mon propre tribunal, & j'y plaide
„ pour & contre Séneque ; je fais de propos
„ délibéré & de gré, ce que des circonſtances
„ fâcheuſes font faire aux méchans & aux fous...
„ Ah, ſi j'y avois penſé ! Je n'ai ſu ce que je
„ diſois... Il ne falloit pas en agir ainſi.... La
„ belle occaſion qui m'a échappé !.... C'eſt à
„ l'aide d'une longue expérience & de ces repro-
„ ches réitérés, qu'on devient peu à peu meil-

„ leur ; & l'on peut ajouter que ce n'eſt qu'à
„ l'aide d'un examen perpétuel de ſes idées qu'on
„ peut ſe flatter de n'en avoir que de vraies. „

Dans un autre de ſes ouvrages, ce même philoſophe revient encore ſur cet examen journalier de ſoi-même. Il en ſentoit toute l'importance : « Le ſoir, dit-il, lorſque ma lampe eſt éteinte » & que l'heure m'a ſéparé de ce cenſeur de mes » penſées, de ce témoin de mes actions, de cet » appui de ma conduite, (il parle de ſa femme) » j'y ſupplée par un examen ſcrupuleux. Je me » rappelle ce que j'ai dit, ce que j'ai fait, je ne » me diſſimule rien, je ne me paſſe rien ; & » pourquoi craindrois-je de me voir tel que je » ſuis, lorſque je puis m'adreſſer à moi-même » ce que j'aurois entendu de ſa bouche ? Séneque, » tu as mal dit, Séneque, tu as mal fait ; n'y » retourne plus, & je te pardonne. „ (1)

SECTION V.

De quelques grands hommes qui ont ſuivi la méthode ci-devant expoſée.

CE que Séneque recommandoit au philoſophe qui vouloit avancer dans l'étude de la vertu

(1) On trouvera que je cite ſouvent Séneque ; c'eſt que Séneque a dit ce que je penſe, & l'a bien dit.

& de la vérité, Rouſſeau l'a fait, & Rouſſeau a mérité de devenir le modele de tous les ſiecles. Ses confeſſions qu'on a publiées après ſa mort, offrent en même tems l'hiſtoire fidelle & de ſes actions & de ſes penſées. On le prend au berceau, tel que la nature le créa, on le ſuit dans les mains de ſes parens, dans les ſociétés, dans ſes voyages, dans ſes amours, dans ſes écrits, dans ſes combats littéraires, dans ſa retraite. On le voit par-tout, ſe repliant ſans ceſſe ſur lui-même, obſervant ſon ame, analyſant juſqu'aux ſenſations les plus déliées, remontant à la ſource des ſentimens les plus minutieux. On le voit marquant la route qu'il ſuivit pour acquérir des connoiſſances, pour arriver au degré de gloire où il parvint. On le voit indiquant avec une exactitude rare ſes erreurs, ſes fautes, & ſes chûtes. Il vouloit qu'elles fuſſent utiles à ſes ſemblables: ſon eſpoir ne ſera pas trompé.

Les philoſophes, dit Condillac, auroient ſuppléé à l'impuiſſance où nous ſommes pour la plupart, de nous étudier nous-mêmes, s'ils nous avoient laiſſé l'hiſtoire des progrès de leur eſprit; Deſcartes l'a fait, & c'eſt une des grandes obligations que nous lui ayons. Rouſſeau ſuivit la même route que Deſcartes; & tout homme qui voudra marcher vers la perfection, ſoit dans

les ſciences, ſoit dans la vertu, doit lire, relire ſans ceſſe la méthode & les méditations de l'un & les confeſſions de l'autre. Il doit comme eux deſcendre chaque jour dans ſon ame, examiner toutes ſes idées, ſe dépouiller peu à peu de ſes préjugés, réduire le nombre de ſes idées aux idées vraies, s'interroger ſur ſes actions, ſes deſirs, ſur tout ſon être : par cette voie il arrivera, comme ſes maîtres, à la vraie ſageſſe, qui n'eſt que l'art d'être heureux, à la vraie ſcience, qui conſiſte à n'avoir que des idées à ſoi, des idées nettes & claires des objets. Je n'ignore pas les jugemens divers qu'on a portés ſur les confeſſions de Jean-Jacques. Je ſais qu'on l'a peint comme un fourbe, comme un calomniateur, comme un hypocrite, comme un ſcélérat. Les plus modérés l'ont traité de fou. J'ai le malheur d'aimer, d'adorer ce fou, & je partage ce malheur avec une foule d'ames ſenſibles & vertueuſes. Ce n'eſt point pour ſon ſtyle, c'eſt pour ſa vertu. Il me la fait aimer, & ce ſeroit un grand prodige qu'un ſcélérat fît aimer la vertu. Ce trait rendroit peut-être ſa ſcélérateſſe excuſable. Mais dût-on joindre aux horreurs qu'on m'a débitées ſur Rouſſeau, mille autres traits plus atroces, plus infames, je ne changerai point mon opinion, je croirai mon ſentiment intérieur ; je croirois plutôt

l'univers dépoſant contre lui, peuplé de faux témoins, que de croire Jean-Jacques criminel. Je plains ceux que ſon *Emile*, que *Julie*, que *S. Preux* n'ont point embraſés, enchantés. Je plains encore plus ceux qui ne voient que des horreurs, des petiteſſes, des ridicules dans les *Confeſſions*. Les premiers manquent de ſenſibilité, les autres de vertu. Je ne dirai qu'un mot à ces calomniateurs qui vont dans les cercles diſtillant un poiſon infernal ſur ſa vie ſecrete, qui rient méchamment de ſes foibleſſes, de ſes travers, qui le dénoncent comme un monſtre, comme le déshonneur de la philoſophie; je ne leur dirai qu'un mot, mais ce mot les écraſera. Qu'ils oſent ſe juger comme Rouſſeau, & expoſer fidélement aux yeux du public l'hiſtoire de leur vie : alors on verra où ſont les monſtres... Il n'appartient qu'à l'homme pur & vertueux de jeter la pierre au coupable : mais le vertueux eſt bon ; il plaint, & ne déchire pas.

Qui pourra jamais te juger, ô grand homme ! Il faudroit auparavant pour voir, ſentir toutes les beautés de tes ouvrages, avoir tes yeux & ton ame. *Pauci quos æquus amavit Jupiter*, &c. On ne ſait, quand on lit Rouſſeau, qui vous ſéduit davantage, ou du ſtyle, ou des idées. Sa morale eſt ſi pure, elle eſt ſi conſolante pour ceux

qui n'ont pas encore entiérement étouffé la voix de la conſcience, pour ceux qui ne ſont pas blaſés ſur le beau de la nature! On n'eſt point étonné qu'il ait eſſuyé de ſi vives critiques, ſoit dans un monde corrompu, ſoit de la part de quelques ſavans. Il démaſqua ceux-ci, & la peinture de la vertu eſt un ſpectacle déchirant pour les vicieux. Mais que le vrai philoſophe ſut bien ſe reconnoître dans ſon portrait! J'entends le ſage qui, retiré du monde, ne s'eſt jamais laiſſé corrompre par ſes maximes pernicieuſes, qui n'a jamais careſſé le vice heureux, qui ſimple dans ſes mœurs & dans ſes goûts, eſt l'appui de l'humanité quand il le peut, & toujours ſon ami, ſon conſolateur; ce ſage qui, ne ſe laiſſant point entraîner par les ſéductions d'aucun parti, cherche de bonne foi la vérité, la défend quand il la ſent; avoue ſon ignorance quand malgré ſes études il ne voit que ténebres; le ſage, en un mot, dont la vie n'offre que ces taches dont eſt ſuſceptible la fragilité humaine, mais dont le cœur pur & integre ne redoute point l'examen de l'œil ſuprême. Or le petit nombre de ces ſages ont entendu Rouſſeau, ils l'ont reconnu pour leur pere. Leur voix s'élevera tôt ou tard au-deſſus des clameurs des gens à partis; car malgré la pente naturelle des hommes, des nations & des ſiecles à ſe corrompre, on ne ſait

comment il arrive qu'il ſe tranſmet toujours d'âge en âge des veſtiges de raiſon & d'humanité. Ces reſtes précieux ſont enſuite ramaſſés dans des tems plus heureux ; on les étudie, & ils deviennent la ſource de nouvelles lumieres... Que toutes les bibliotheques ſoient enſevelies dans un incendie ou dans le dépériſſement des ſiecles ; nos deſcendans ne ſeront point à plaindre ſi le bon Rouſſeau leur reſte ; avec lui ils releveront l'humanité dégradée ; ils feront des hommes, & l'on ne trouvera que trop tôt & toujours aſſez de poëtes & de mathématiciens.

SECTION VI.

Préparations avant de lire, méditer, obſerver, &c.

AVANT de lire, méditer, ou obſerver, il eſt néceſſaire d'interroger l'état du corps, de l'ame, & les circonſtances qui vous environnent. Eſt-on triſte ou gai, malade ou en ſanté ? les idées prennent une teinte différente, ſuivant la différence de ces circonſtances. Paſcal eſt ſombre, mélancolique dans ſes derniers écrits : c'eſt que Paſcal étoit, lorſqu'il les compoſa, tourmenté par des maladies.

L'influence des objets extérieurs eſt auſſi prodigieuſe pour varier les affections de l'ame. L'air eſt-il nébuleux ou ſerein, eſt-il pur ou chargé de

principes

principes méphitiques ? Avez-vous devant les yeux l'horreur & l'infection de ces grands cloaques qu'on appelle villes, ou la beauté riante de la simple nature, le tourbillon du monde, ou le charme de la solitude ? Les sensations, les idées, l'expression, tout se sent de la diversité de ces circonstances ; vos tableaux sont ou sombres ou agréables, vos raisonnemens sont ou clairs ou embarrassés. L'être moral est, en un mot, à chaque instant pêtri & repêtri de cent façons différentes par les objets qui pressent sur lui : il doit donc choisir les circonstances où il peut observer plus exactement, ou méditer avec plus de profondeur.

Ce n'est pas tout : avant de lire un ouvrage ou de méditer sur un objet, il faut s'examiner scrupuleusement dans son rapport avec eux. N'a-t-on pas de prévention pour ou contre l'un, de préjugés sur l'autre ? Si l'on a déjà quelque connoissance, où l'a-t-on puisée ? a-t-elle été assez vérifiée, pour être admise & suivie ? Si on la tient d'une main étrangere, cette main étoit-elle pure ?

Il n'est point du tout indifférent de s'examiner ainsi avant de se livrer à l'étude de la vérité. L'ame est son creuset ; quel chymiste employa jamais un creuset sans savoir ce qu'il contient, sans le purger de toutes matieres hétérogenes ? Pourroit-

il être sûr de ses résultats, s'il ne s'astreignoit pas rigoureusement à ce préliminaire indispensable ? Et cependant combien peu de philosophes ressemblent de ce côté aux chymistes ! Combien peu conséquemment on doit se fier à leurs observations, ou à ces grands principes, imaginés souvent avec tant de légéreté & si peu de précautions !

On croit peut-être que cet examen préliminaire emporteroit beaucoup de tems ; quand cela seroit, quel dommage ? Mais d'ailleurs on se trompe. Le premier qu'on tentera sera peut-être long, parce que l'esprit ne sera pas encore accoutumé à mettre en ordre toutes ses idées sur le même objet, à remonter à l'origine de chacune. Mais insensiblement l'habitude familiarise avec cette opération, & bientôt elle n'est plus qu'un jeu.

SECTION VII.

De l'habitude philosophique.

L'HABITUDE est le grand mobile de l'homme. Un juge devient cruel parce qu'il voit souvent des criminels. Un géometre perd son imagination, sa chaleur, sa sensibilité, parce qu'il épuise tous ses esprits à l'étude d'une science aride, parce qu'entouré de figures & de calculs, il s'occupe

peu des hommes. L'obſervateur de la ſociété, qui en voit les vices, qui voit ſouvent les malheureux, qui les plaint, conſerve au contraire ſa ſenſibilité, ſa chaleur.

Nous ſommes ce que nous ſommes, par notre organiſation, par notre éducation, par les circonſtances où nous nous trouvons habituellement; voilà les trois grandes cauſes qui façonnent & modifient notre ame.

Le ſage ne ſe donne point ſon organiſation; mais il peut en corriger les vices, ſi la nature ne l'a pas favoriſé. Il ne ſe donne pas ſa premiere éducation; mais il peut par une ſeconde réformer les vices de celle-ci. Il n'eſt parfaitement maître que de rechercher les circonſtances qui conduiſent plus promptement à la vérité.

Un philoſophe n'eſt point l'ouvrage d'un jour, c'eſt l'ouvrage de toute la vie. C'eſt donc en s'habituant à obſerver, à méditer chaque jour, chaque heure, chaque minute, qu'on peut parvenir à bannir ſes préjugés, & à déraciner ſes vices. La vie ne doit être qu'un combat perpétuel contre les uns & les autres, & la victoire ne s'obtient que par une attention continuelle, que par une perſévérance opiniâtre.

Combien eſt donc ridicule la prétention de ces individus que s'imaginent être philoſophes,

pour lire de tems en tems quelques pages de Sénèque ou d'Epitecte, ou pour réfléchir par accès! Le philoſophe doit l'être à tous les inſtans de ſa vie. Son grand art eſt d'être toujours maître de lui-même, s'il ne l'eſt pas toujours des circonſtances. Il va où les autres ſont entraînés, il voit où les autres ſe précipitent en fermant les yeux.

MÉDITATION V.

Des autres ſources de la vérité.

SECTION PREMIERE.

Dans quel eſprit il faut lire, converſer, diſputer.

QU'EST-ce que lire ? C'eſt apprendre les idées d'autrui.

Pourquoi lit-on ? Pour s'inſtruire ; & s'inſtruire c'eſt chercher à acquérir des vérités utiles.

Pour acquérir ces vérités, il faut être en état de les connoître, de les diſtinguer, de les choiſir.

Pour les connoître, il faut avoir un inſtrument ſûr, avec lequel on puiſſe diſtinguer les idées fauſſes des idées vraies.

Cet inſtrument eſt l'obſervation perſonnelle.

D'une multitude d'obſervations qui s'accordent on tire des réſultats généraux.

Ces réſultats forment ce qu'on appelle principes mal nommés en ce ſens, au moins relativement à nous, puiſque, loin d'être principes, ils ſont réſultats.

Ces principes peuvent être appuyés, ou ſur

notre obſervation perſonnelle, ou ſur celle de gens éclairés ſur la matiere & déſintéreſſés.

On ne doit donc pas lire, ſi l'on veut s'inſtruire, ſans avoir des principes ſur la matiere que traite l'ouvrage dont on s'occupe.

Sans eux l'on riſque, ou de s'égarer, ou de n'être pas ſûr de ce que dit l'auteur; on riſque de croire, de penſer, de parler ſur parole.

Il réſulte de là, qu'avant de lire, quel que ſoit le ſujet ou ſa forme, livre ou chapitre, il faut réſumer en ſoi-même les idées qu'on a ſur la matiere, voir ſi l'on a des principes ſûrs, ſi on les a vérifiés ſoi-même, s'ils ont été vérifiés par autrui.

Les idées qu'on aura ſerviront de comparaiſon avec celles de l'auteur.

Sont-elles contraires? il faudra les examiner les unes & les autres ſans prévention, & rejeter celles qui paroîtront fauſſes.

Ne préſentent-elles rien de nouveau? il faut les mettre à l'écart; rien d'utile? ne pas s'en charger.

Il réſulte encore de là, qu'on doit peu lire: qui a lu beaucoup ne ſait guere ou ſait mal; car en liſant beaucoup, on n'a pas le tems de comparer, il faut croire ſur parole.

Or, il vaut infiniment mieux poſſéder quelques

idées qu'on ait vérifiées ſoi-même, dont on a une certitude perſonnelle, que de poſſéder une foule d'idées appartenantes à autrui, qu'on a adoptées ſans examen. La ſcience qui n'a qu'une pareille baſe eſt purement méchanique; c'eſt un jeu de la mémoire: on peut connoître tous les ſyſtêmes, les objections, les réponſes; on peut diſſerter, réfuter, parler admirablement, & avec tout cet étalage ne ſavoir rien; car ſavoir c'eſt poſſéder des idées dont le jugement a reconnu & la vérité & l'utilité.

Il eſt des perſonnes, dit Deſcartes dans ſa méthode, qui s'imaginent qu'ils ſavent en un jour tout ce qu'un autre a penſé en vingt années, ſi-tôt qu'il leur en a dit ſeulement deux ou trois mots. Ils ſont d'autant plus ſujets à ſe tromper, qu'ils ſont plus pénétrans & plus vifs.

Pour bien ſavoir ce qu'un autre a penſé, pour être pénétré de ſes idées, il faut non-ſeulement connoître ſes idées générales, mais connoître par l'analyſe la ſérie des idées particulieres qui l'ont conduit à ces réſultats généraux; & ce n'eſt pas d'un coup-d'œil qu'on peut faire cette analyſe.

Que ceux qui me liſent, continue Deſcartes, croient fermement qu'il n'eſt pas une ſeule idée dans mon ouvrage que je n'aie vérifiée ſéparément, puis dans ſes rapports aux idées avec leſ-

quelles je l'enchaîne. Qu'ils croient encore qu'ils ne me comprendront, qu'ils ne me retiendront qu'en suivant la même marche.

Combien donc est pernicieuse la méthode qu'on suit dans les éducations publiques & particulieres, relativement aux lectures ! On en accable la jeunesse ; & pour la forcer à lire, on la force de retenir ce qu'elle a lu, de le répéter : méthode absurde qui ne tend qu'à détruire les facultés spirituelles, qu'à transformer en perroquets, en machines, des êtres raisonnables. Ce sont des estomacs débiles qu'on surcharge de nourriture ; peut-elle fortifier le corps, lorsqu'elle ne peut pas être digérée ?

Des instituteurs ont calculé ce qu'on pouvoit lire par jour, & sur ce calcul ont fixé la quantité de livres à lire par année... J'aimerois autant qu'on calculât, pour régler ses boissons & ses alimens, combien on peut boire & manger par heure. Il n'est pas question de savoir combien de livres (1) on peut lire, mais combien de livres on peut lire utilement, combien de vérités on

(1) L'abus des livres, dit Rousseau, tue la science ; on se croit dispensé d'apprendre... Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins savant.

peut apprendre, retenir, s'approprier; & le nombre de ces livres, de ces vérités, dépend de la force ſpécifique des facultés de chaque individu, de la nature des matieres qu'on examine. Il eſt telle vérité qui demande pluſieurs jours d'examen; il eſt tel éleve dont la marche eſt lente, l'eſprit pareſſeux; il eſt tel autre dont l'eſprit vif & pénétrant ſaiſit, combine avec rapidité: doit-on leur preſcrire le même examen dans le même eſpace de tems? Non; toute méthode, pour être utile, doit être proportionnée à l'être qui s'en ſert.

Voulez-vous ſavoir? Liſez, car la lecture eſt une ſource de vérités. Voulez-vous profiter de vos lectures? Liſez peu, réfléchiſſez beaucoup ſur ce que vous aurez lu; ne liſez pas tout ce que vous pouvez lire, mais tout ce que vous pouvez vous approprier par la méditation; liſez de bons livres, & n'en liſez aucun ſans vous rendre compte à vous-même de l'impreſſion qu'il vous a faite, ſans l'examiner, non pas légérement & d'après l'opinion publique, mais ſolidement & par les regles d'une ſaine critique; & des vérités particulieres que vous aurez acquiſes, montez toujours à quelques vérités générales; car généraliſer c'eſt ſimplifier ſa marche, c'eſt doubler ſes forces pour la continuer. (1)

(1) Pluſieurs écrivains ont beaucoup recommandé

Les seuls livres que je conseille de lire, de relire constamment, les seuls qui puissent être véritablement utiles, soit pour l'esprit, soit pour le cœur, sont ceux que la saine philosophie marque de son coin. Ecoutez avec quel enthousiasme l'un des hommes dont s'honore le plus ce siecle, recommande cette lecture. « Ah ! si j'avois, dit-» il, lu plus tôt les ouvrages de Séneque, si j'a-» vois été imbu de ses principes à l'âge de trente » ans, combien j'aurois dû de plaisirs à ce philo-» sophe, ou plutôt combien il m'auroit épargné » de peines ! O Séneque ! c'est toi dont le souffle » dissipe les vains fantômes de la vie ; c'est toi » qui sais inspirer à l'homme de la dignité, de » la fermeté, de l'indulgence pour son ami, pour » son ennemi, le mépris de la fortune, de la mé-» disance, de la calomnie, des dignités, de la

---

dans l'instruction la coutume d'habituer les éleves à faire des extraits des livres qu'ils lisent. Quand on a le coup-d'œil bon, quand on est muni des principes d'une saine critique, cette habitude est sans doute utile. On extrait ce qu'il faut, & comme il faut ; on trie les vérités, on écarte les erreurs, & l'on s'instruit réellement. Mais sans cet esprit de sagacité, les extraits ne sont que des magasins où l'erreur & la vérité se trouvent pêle-mêle un peu plus en abrégé que dans l'original. Et combien cependant est rare un pareil esprit de critique ! Combien il suppose de connoissances ! Avant de prescrire ce devoir, de faire naître cette habitude, soyez donc sûr de l'esprit de votre éleve.

» gloire, de la vie, de la mort; c'eſt toi qui fais
» parler de la vertu, & en allumer l'enthouſiaſme.
» Tu aurois plus fait pour moi que mon pere,
» ma mere & mes inſtituteurs; ils vouloient tous
» me rendre bon, mais ils en ignoroient les
» moyens. Que je hais à préſent les détracteurs
» de Séneque ! Leur goût puſillanime me tenoit
» les yeux attachés ſur Ciceron, qui pouvoit
» m'apprendre à bien dire, & me déroboit la
» lecture de celui qui m'auroit appris à bien faire.
» Cependant quelle comparaiſon entre la pureté
» de ſtyle, que je n'ai point acquiſe avec le pre-
» mier, & la pureté de l'ame, qui ſe ſeroit certai-
» nement accrue, fortifiée en moi, en étudiant,
» en méditant, en me nourriſſant du ſecond ! A
» l'âge que j'ai, à l'âge où l'on ne ſe corrige plus,
» je n'ai pas lu Séneque ſans utilité pour moi-
» même, pour tout ce qui m'environne : il me
» ſemble que je crains moins le jugement des
» hommes, & que je crains davantage le mien;
» il me ſemble que j'ai moins de regret aux an-
» nées écoulées, & que je priſe moins celles
» qui ſuivront; il me ſemble que j'en vois mieux
» l'exiſtence comme un point aſſez inſignifiant
» entre le néant qui a précédé, & le terme qui
» m'attend. » *Eſſai ſur la vie & les écrits de Sé-
neque.*

Quiconque voudra lire avec le même eſprit que le célebre Diderot, les anciens philoſophes & les modernes, en retirera les mêmes fruits, c'eſt-à-dire, l'eſprit philoſophique, cet eſprit qui ſupplée toutes les connoiſſances, & ſans leſquelles elles ne ſont toutes que vanité, qu'incertitude.

Converſations.

On doit porter dans les converſations l'eſprit que je recommande pour la lecture; ſon but eſt le même.

Voilà pourquoi il ne faut point parler ſans être verſé dans les matieres qu'on y diſcute, ſans connoître les perſonnes qui les traitent.

La connoiſſance de l'objet fera diſtinguer les vérités des erreurs qu'on avance.

La connoiſſance des perſonnes apprendra ſi elles ſont éclairées, ou ſi elles méritent de l'être.

Cependant, il faut l'avouer, les converſations ne ſont pas auſſi avantageuſes qu'on le penſe ordinairement, pour former le jugement à la découverte de la vérité. Il eſt très-rare de rencontrer dans un cercle des hommes entiérement dépouillés de préjugés. Les idées que chacun ſe communique, prennent néceſſairement la teinte de chaque eſprit; & au lieu pour l'obſervateur d'avoir une image nette des objets, il n'a que des images colorées de cent façons différentes, &

qui obſcurciſſent la vérité. L'obſervateur philoſophe, placé dans un cercle, n'examinera donc pas une ſérie d'idées pour y trouver la vérité, mais pour y découvrir la maniere de voir de chaque particulier. Ce n'eſt donc pas l'étude de la vérité qu'on peut faire dans le monde; mais ſeulement l'étude de l'individu, ce qui eſt bien différent.

Comme ſpectacle, les converſations peuvent être agréables; comme inſtruction, elles ne ſont preſque jamais utiles : voilà vraiſemblablement pourquoi Locke préféroit ſouvent dans les ſociétés les converſations triviales ou minutieuſes à des entretiens ſérieux. On n'examine jamais aſſez dans ces derniers pour obtenir la vérité, on examine trop encore pour n'être pas fatigué, & les converſations ordinaires n'exigent aucun examen & délaſſent par leur ridicule.

Diſputes.

Quand les converſations dégénerent en diſputes, elles ſont peu amuſantes & encore moins inſtructives. Il eſt preſqu'impoſſible d'obtenir la vérité par la voie des diſcuſſions, ſoit de celles que le pédantiſme fait à grands frais dans les colleges, ſoit de celles que la vanité éleve dans les ſociétés ordinaires. On s'y occupe bien moins de la recherche de la vérité, que des moyens de

faire valoir le syſtême que l'on a adopté. Auſſi le profit des diſputes n'eſt jamais pour les combattans, où chacun preſque toujours s'attribue la victoire; mais bien pour l'obſervateur éclairé, qui juge en ſilence du ſort du combat. (1)

Il eſt ſur-tout une eſpece de raiſonneurs, avec leſquels il eſt de la plus grande inutilité de diſputer. Je parle de ceux qui opiniâtrément attachés à leurs idées, ne s'occupent qu'à les développer, qui ne ſortant jamais du cercle de ces idées, n'écoutent point, ne réfutent point les objections qu'on leur fait; mais pour unique réponſe, ſe bornent à expliquer une autre conſéquence de leurs premiers principes. Ils ne voient jamais les choſes que ſous une face, & conſéquemment ils doivent mal juger.

Le penſeur ſe gardera d'entrer en lice avec de pareils adverſaires; il s'éloignera des diſputes, & ſe renfermera preſque toujours dans un ſilence inviolable. S'il ſe trouve avec des gens inſtruits,

(1) J'ai remarqué dans nos ſociétés, que lorſqu'on ſe trouve avec un homme célebre dans quelque genre, on tranſporte la converſation ſur une matiere de ſon reſſort. Alors vous voyez les êtres les plus ignorans faire aſſaut d'eſprit & de ſavoir devant lui: en diſputant ils interrogent ſes yeux, & ſemblent ſolliciter ſon ſuffrage. C'eſt le rhéteur qui diſſertoit ſur l'art militaire devant Annibal. Le grand homme ſourit & ſe tait.

il profite en ſilence de leurs diſcours ; il jouit en décompoſant leurs idées, en analyſant la marche qu'ils ont ſuivie, en voyant juſqu'où ils pourroient aller. Si le haſard le jette avec des ignorans, des ſots, des femmes à prétention, il ſe tait. Vouloir éclairer un ignorant dans une converſation, c'eſt tenter un prodige. Le ſot refuſera toujours par obſtination d'ouvrir ſes yeux à la lumiere, & les femmes les ont trop foibles pour en ſoutenir long-tems l'éclat. Il les entendra donc patiemment... C'eſt être avancé dans le chemin de la ſageſſe que d'écouter avec un mépris ſilencieux les ſots raiſonnemens & le bavardage de certaines femmes. Ce ſilence prouve l'empire de l'ame ſur elle-même, & celui de la raiſon ſur l'amour-propre.

Mais ſi le ſage ouvre la bouche, s'il fait parler la vérité, il le fera ſimplement, ſans arrogance ; il évitera le ton déciſif & tranchant, parce que l'eſprit humain eſt ſûr de bien peu de choſes, parce que c'eſt nuire à la vérité, c'eſt en éloigner les hommes, que de la leur propoſer d'une maniere qui révolte leur amour-propre.

Epictete recommande ſouvent à ſes diſciples de ne point afficher la philoſophie, de ſe garder ſur-tout de diſputer ſur ſes préceptes devant les ignorans. Epictete avoit raiſon, & ſon précepte

peut être encore recommandé de nos jours ; car ou ces ignorans ſont indifférens pour cette ſcience divine, & c'eſt la profaner que d'en révéler alors les dogmes ; ou ils ſentent la diſtance qu'il y a d'eux-mêmes à l'homme qui cultive la philoſophie, rougiſſent intérieurement, & au-dehors témoignent le plus grand mépris pour une ſcience dont ils ne ſont pas dignes, la dénigrent avec le vulgaire, & perſécutent ſes partiſans. L'expérience ne démontre que trop la vérité de ce que nous avançons. Jamais le nom de philoſophe n'a été proſtitué avec plus d'impudence que de nos jours ; les ſots s'en parent pour s'attirer du reſpect, les gens du monde l'accordent aux ſots à prétention pour ridiculiſer & la ſcience & le vrai ſage.

Auſſi eſt-ce une regle ſûre, que le vrai ſage eſt celui qui ne ſe fait point proclamer tel par des prôneurs ou des cabales ; il pratique l'humanité, mais ne l'affiche pas avec orgueil ; il eſt vertueux ſans prétention ; il ne prend point dans les ſociétés un ton ſcandaleuſement deſpotique, ne s'irrite point dans les diſputes des contradictions qu'il éprouve ; il n'eſt point humilié par le ridicule que l'ignorant jette ſur la ſcience.

Mais pour éviter de faire naître ce ridicule, il faut, dit Epictete, ſe taire devant les ignorans. Si

quelqu'un

quelqu'un dit que vous ne ſavez rien, & que vous ne ſoyez point touché de ce reproche, ſoyez ſûr que vous êtes avancé... Soyez donc moins empreſſé à parler ſur la philoſophie, qu'à montrer par vos œuvres que vous la pratiquez.

SECTION II.

Eſt-il néceſſaire, pour connoître la vérité ſur une matiere que l'on traite, de lire & d'épuiſer tous les auteurs qui en ont parlé ?

CETTE queſtion eſt importante; il paroît au premier coup-d'œil que le pour & le contre peuvent y être balancés par des raiſons égales. Mais en approfondiſſant ce problême, il n'eſt pas difficile de ſe déterminer.

On peut poſer pour principe, qu'il eſt d'autant plus difficile de connoître la vérité dans une ſcience, qu'il y a plus de livres publiés ſur ſes différentes branches. Il n'eſt point de ſiecle, par exemple, où l'on ait plus écrit ſur l'hiſtoire; il n'eſt point de ſiecle dont l'hiſtoire ſoit plus incertaine, plus mal connue. C'eſt par-tout une mer d'incertitude, dont nos deſcendans qui voudront l'examiner, ſe ſauveront difficilement.

N'a-t-on pas multiplié par centaines les volumes, depuis que le fluide électrique eſt découvert ? En eſt-il mieux connu ? Non : je crois au

contraire qu'on s'eſt éloigné du but à proportion qu'on a écrit. Chacun a obſervé ce fluide, l'a décrit, l'a appellé à ſa maniere. Les obſervations, les déductions, la nomenclature même ont produit dans tous les coins du monde penſant, des diſcuſſions interminables; enſorte qu'il ſeroit plus aiſé, plus ſimple, plus méthodique, de recommencer tous les pas faits dans cette partie de la phyſique, que de concilier tous les électriciens, de refaire des expériences nouvelles, mais déciſives, que de conſtater les anciennes dont les trois quarts ſont inutiles, d'élever une théorie ſatisfaiſante, que d'examiner celles que l'eſprit de ſyſtême, égaré par de légers apperçus, a bâties ſans aucune méthode. C'eſt l'hiſtoire de preſque toutes les ſciences: par-tout les livres ont nui à leurs progrès; car par-tout leur nombre eſt immenſe. Liſez le ſeul article de l'hiſtoire de l'anatomie dans l'*Encyclopédie*; il y a dix ou douze pages *in-folio* de noms d'anatomiſtes écrivains. Comment parvenir à les connoître tous, à les épuiſer tous?

Cette opération, fût-elle poſſible, ne ſeroit-il pas dangereux de la tenter? C'eſt trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité.

Il vaut mieux ſe borner à connoître d'abord la ſcience par elle-même; il vaut mieux obſerver

soi-même, vérifier les principaux faits connus, se faire d'après leur enchaînement un système d'idées. Cette marche est plus longue, mais elle est sûre.

L'esprit armé de principes certains, de principes puisés dans l'observation, dans la méditation, l'esprit peut alors se jeter impunément dans la lecture. Alors les préjugés qu'il trouvera sur sa route, ne l'ébranleront point, ne le séduiront point; alors la méthode, lui servant de guide fidele, lui fera distinguer aisément les livres qui méritent d'être lus, de ceux qu'on doit mettre à l'écart.

Dans ce siecle, où les livres sont si multipliés, où les auteurs médiocres sont si nombreux, où malgré la foule de ceux qui cultivent les lettres, on trouve si peu de génies, si peu d'écrivains utiles, heureux l'homme qui peut posséder cette méthode, qui par son exercice acquiert un tact assez fin pour deviner à l'inspection de quelques pages le mérite de l'auteur qu'il a sous ses yeux! Que d'ennui, que de peines il s'épargne! Il continue, s'il est bon; mais pour un que l'on continue, combien sont rejetés!

SECTION III.

Que la multiplicité des livres eſt nuiſible aux progrès de la vérité.

ON a mis en problême ſi la découverte de l'imprimerie avoit été utile ou funeſte au genre humain. Rouſſeau a prononcé contr'elle, & les ſages croiront qu'il a raiſon. « Les livres, diſoit-il, » ne ſont bons à rien. J'en dis autant des acadé- » mies & des ſociétés littéraires. » *Lettre à la ſociété économique de Berne.*

En comparant le ſiecle où nous vivons, avec les ſiecles d'ignorance & de barbarie, on ne peut conteſter que l'invention de l'imprimerie ait étendu la culture des lettres, & que cette culture ait prodigieuſement adouci les mœurs.

Elle n'a pas diſſipé l'eſclavage des peuples gémiſſans ſous le deſpotiſme; mais elle l'a rendu plus ſupportable; le deſpote l'a été avec plus d'art, & même avec une eſpece d'humanité: moins de ſang a coulé, mais on a verſé plus de larmes; l'eſpece humaine a paru moins ſacrifiée, mais l'individu a été peut-être auſſi malheureux dans le détail.

Le bien que l'invention de l'imprimerie a par contre-coup occaſionné dans le moral & dans la politique, l'a-t-elle opéré dans les ſciences? Je ne le crois pas.

L'imprimerie a multiplié les livres, & conſéquemment les erreurs; & les erreurs multiplient néceſſairement les obſtacles qui s'oppoſent à la découverte de la vérité.

L'imprimerie, en offrant la facilité d'apprendre, a multiplié les ſavans; c'étoit diminuer le nombre des vrais; c'étoit, en les confondant, les rendre méconnoiſſables. Bientôt on a fait de la littérature un métier, & des milliers d'écrivains médiocres s'en ſont mêlés.

Les uns ont écrit par beſoin, d'autres par une fureur mal-entendue pour la gloire; peu ont eu la vérité pour but.

Juſqu'à Deſcartes, on n'avoit pas encore recherché quelle étoit la méthode propre à découvrir la vérité; on ne l'avoit pas trouvée : il faut donc rayer les tems qui l'ont précédé, des faſtes de la vérité.

Les typographes avides ſont accourus à la ſuite des écrivains, & leur brigandage a complété le bouleverſement des lettres & agrandi l'abyme des erreurs. Sous les funeſtes ſpéculations de leur eſprit mercenaire, on a vu éclorre compilations ſur compilations, ſyſtêmes ſur ſyſtêmes, méthodes ſur méthodes, abrégés ſur abrégés, &c.

S'il étoit poſſible de faire la liſte de tous les ouvrages qui ont paru depuis l'invention de

l'imprimerie, elle contiendroit des centaines de volumes in-folio. S'il étoit poſſible de les raſſembler tous, il faudroit un eſpace immenſe pour les contenir.

Avez-vous pénétré dans ces enceintes ſolitaires, où ſont enſevelis dans la pouſſiere & le ſilence ces dépôts de l'eſprit de nos peres ? N'avez-vous pas été découragé, effrayé, glacé, à l'aſpect de cet amas énorme de livres ? Que ſeroit-ce donc ſi une bibliotheque raſſembloit tous ceux que la preſſe a mis au jour ? Qui pourroit ſe flatter de pouvoir parcourir ceux qu'on a publiés ſur la plus petite branche des connoiſſances humaines ? Cependant, ſi on en laiſſe échapper un ſeul, peut-on aſſurer qu'il ne contient pas des vérités utiles ? Que faire au milieu de cet embarras ? Les épuiſer eſt une folie; il ne reſteroit plus aucun moment pour l'obſervation, pour la méditation : il faut donc renoncer à les lire.

Cependant vous trouverez des bibliomanes qui, ſéduits par un eſpoir chimérique, ont entrepris ce travail dégoûtant. Mais qu'eſt-ce qu'un bibliomane apprécié dans la balance philoſophique ? Il ſait le titre des livres, la date & le lieu des meilleures éditions, leur prix, quelquefois ce qu'ils contiennent, & rien de plus; cet homme

n'a pas fait un ſeul pas vers la vérité. Il en eſt très-loin au contraire ; & l'on peut donc aſſurer qu'un bibliomane ne peut jamais être un vrai philoſophe : celui-ci lit peu, obſerve ſouvent, médite preſque toujours. Le bibliomane ne pourroit être, ſi l'on peut parler ainſi, que le garçon de boutique du philoſophe ; il n'eſt propre qu'à lire les étiquettes, qu'à indiquer les ſources, mais jamais à juger.

Parmi les livres dont la multiplicité a nui ſi prodigieuſement au progrès de la vérité, l'on doit ſur-tout ranger les dictionnaires & les journaux, les deux plus funeſtes fléaux qui aient jamais déſolé l'empire des lettres. Le nombre de ces compilations pernicieuſes, nées dans le ſiecle dernier, s'eſt accrû dans celui-ci à un point exceſſif, parce que les écrivains les plus médiocres peuvent compiler aiſément, parce qu'avec un dictionnaire l'homme le plus ignorant s'eſt trouvé tout-à-coup ſavant, parce qu'enfin les bibliopoles ſpéculent avantageuſement ſur cette branche de rapſodies. Graces aux plumes mercenaires, & à l'avidité des typographes, nulle ſcience n'a donc été ſans dictionnaire, ſans journal ; dans preſque toutes, on en a pluſieurs, & de différentes mains.

Dictionnaires.

Il ne faut que jeter un coup-d'œil ſur les limites

de l'eſprit humain & ſur l'état où ſont les ſciences, pour ſentir l'impoſſibilité de faire jamais un bon dictionnaire; il ne faut que ſavoir apprécier les ſavans actuels, que calculer le nombre des demi-ſavans, des jugeurs ignorans, le nombre des erreurs répandues par-tout depuis la fatale circulation de ces poiſons littéraires, pour voir l'étendue prodigieuſe du mal incurable qu'ont produit les dictionnaires. Il ne faut enfin qu'être l'ami de la vérité, pour gémir de ces abus, pour ſouhaiter qu'un heureux incendie enſeveliſſe à jamais dans l'oubli ces honteux monumens de la cupidité & de l'ignorance orgueilleuſe.

La foibleſſe de l'eſprit humain, l'imperfection de nos organes, l'impoſſibilité où nous ſommes d'avoir toutes les obſervations propres à fonder une bonne théorie, la verſatilité de la raiſon, l'expérience de tous les ſiecles, tout nous prouve que la certitude ne peut pas ou peut rarement exiſter pour nous. Comment avons-nous donc la folie d'imaginer la voir par-tout, & l'audace de la citer par-tout? Comment pouvons-nous concevoir un recueil de faits & d'opinions vraies & certaines, lorſque nous avons peu de faits certains, & preſque pas une opinion vraie?

Un dictionnaire, pour être utile, devroit être un recueil de vérités connues dans chaque ſcience;

mais quelle ſcience peut ſe vanter d'avoir une chaîne exacte de vérités inconteſtables ? Quelle eſt la ſcience dont chaque partie ait été traitée à fond & épuiſée par un homme inſtruit & méthodique ? Dans les ſciences les plus cultivées, il y a beaucoup plus d'endroits incultes qu'il n'y en a de défrichés. Dans toutes, il y a beaucoup plus de ténebres que de lumieres, & cependant dans toutes il y a des dictionnaires ; les langues mortes ſont peut-être la ſeule ſcience où l'on ait pu faire des dictionnaires utiles pour les langues modernes : ils ſont encore utiles ; mais ſi l'on veut qu'ils ſoient exacts, il faut les varier avec le tems.

On ſe plaint par-tout qu'il n'y a pas de bons livres élémentaires, & par-tout on multiplie les dictionnaires. C'eſt élever un édifice avant d'avoir amaſſé tous les matériaux utiles & néceſſaires.

Les connoiſſances humaines étant ſi peu avancées, les livres élémentaires étant ſi rares, que peuvent donc contenir les dictionnaires ? Ou les idées les plus généralement adoptées, ou les opinions du rédacteur, ou l'hiſtoire des contradictions ſur chaque article : mais tout cela n'eſt point la vérité ; & le nouveau fatras, ajouté à l'ancien, n'eſt qu'un obſtacle de plus à ſa découverte.

Sans doute, ſi chaque définition portoit l'empreinte de la vérité, ſi chacune, purifiée au creuſet, avoit été miſe hors de doute, un dictionnaire de ces définitions ſeroit un livre précieux; il rendroit tous les autres inutiles, il abrégeroit l'étude, ſimplifieroit la marche dans les ſciences, les étendroit en mettant l'eſprit humain à portée de pénétrer plus loin; mais un pareil ouvrage eſt une chimere. Quelqu'effort que faſſe l'homme, le voile du myſtere enveloppera toujours les cauſes de tout ce qui l'environne. Il ſera toujours réduit à tâtonner, à deviner, à haſarder des conjectures qui quelquefois ſe trouveront mêlées à des vérités : un dictionnaire alors ne peut donc être qu'une compilation de rêveries plus ou moins ingénieuſes, des ſyſtêmes à la mode plus ou moins alliés de vérités.

Voilà pourquoi chaque ſiecle, ou plutôt chaque génération en a vu, en verra créer de nouveaux, & détruire les anciens. Les opinions changent avec les tems, & les recueils des opinions doivent pareillement ſe ſuccéder.

Ils étoient pénétrés de ces vérités, les philoſophes les plus célebres qui ont travaillé à perfectionner les ſciences. Aucun d'eux a-t-il entrepris un dictionnaire? Non; c'eſt que tous ſentoient l'état d'imperfection où étoient nos con-

noiſſances. A la vérité, Bayle a fait un dictionnaire ; c'étoit le ſeul qui pût être fait, & il falloit avoir l'eſprit qu'il y porta. C'étoit un relevé des erreurs de tous les ſiecles, de tous les écrivains ; c'étoit un monument qu'il conſacroit au doute : & les dictionnaires d'aujourd'hui ſont des compilations qu'on dédie hardiment à la vérité, quand elle n'eſt pas encore trouvée.

L'utilité générale eſt le grand terme où tendent tous les écrivains philoſophes, & cette vue leur fournit une nouvelle raiſon pour ne jamais faire de dictionnaire ; car à qui peut être utile cette compilation ? Eſt-ce au ſavant ? Ne doit-il pas plutôt conſulter les livres élémentaires, recourir aux ſources, à l'obſervation ? Eſt-ce à l'ignorant ? Mais un dictionnaire ne lui donnera que des idées incompletes ; mais il lui apprendra ce qu'on penſe, & non ce qui eſt vrai ; mais il ne lui apprendra que des mots ; mais cet ignorant, n'ayant aucune idée ſur l'article qu'il conſulte, l'entendra mal, le retiendra mal, le rendra mal.

Vous voulez ſavoir ce qu'eſt l'acide vitriolique : vous prenez un dictionnaire pour abréger votre travail, & vous l'augmentez ; car il faudra que vous appreniez ce qu'eſt un acide en général, quels ſont ſes caracteres, ce que ſont les ſubſtances ſalines, en quoi l'acide differe des alkalis,

des ſels neutres, &c. &c. Il faudra vous plonger dans une étude immenſe, parcourir trente articles de votre dictionnaire; & vous ſortirez fatigué de cette étude, ſans en être plus inſtruit. Si vous ne ſuivez pas cette voie, que ſaurez-vous? Des mots: voilà toute la ſcience des lecteurs de dictionnaires. Un dictionnaire eſt donc le livre des ignorans, & ne conduit qu'à l'ignorance.

Dictionnaire encyclopédique.

Quand il eſt démontré qu'un bon dictionnaire dans une ſeule ſcience eſt une chimere, qu'un mauvais eſt un obſtacle ſi dangereux pour la vérité, de quel œil doit-on regarder un dictionnaire qui embraſſe toutes les ſciences? Sans doute le projet d'une encyclopédie honore l'eſprit humain; mais il falloit bien peu connoître ſes limites, pour haſarder ſon exécution. Cependant notre ſiecle a vu finir cette vaſte entrepriſe: quel eſt ſon ſort? Son exiſtence date à peine de vingt ans, que de nouveaux ſavans détruiſent ce coloſſe, & de ſes débris joints à de nouveaux matériaux, en élevent un autre. Laiſſez écouler le même tems, & la nouvelle encyclopédie aura le même deſtin. Si le goût des dictionnaires univerſels continue, je ne doute pas que chaque génération n'ait ſon encyclopédie, qui, ſuivant l'uſage, ſera toujours meilleure que les précédentes; enſorte qu'au bout

de deux ſiecles nos deſcendans auront dix encyclopédies & mille volumes in-4° de plus que nous à parcourir pour devenir ſavans & éclairés : c'eſt-à-dire, que les ténebres ſeront alors completes ; car on peut aſſurer qu'elles augmentent en raiſon du nombre des livres.

Je reſpecte les ſavans dont le zèle concourt à cette nouvelle entrepriſe, (1) je rends hommage à leurs lumieres ; mais la vérité l'emporte, & c'eſt elle qui me dicte le langage que je vais tenir. L'univers a juſqu'à préſent admiré les travaux & les découvertes de la plupart d'entr'eux : falloit-il donc les ternir par une entrepriſe auſſi dangereuſe ? Falloit-il transformer l'inventeur en compilateur ? Falloit-il, au lieu de découvrir des vérités nouvelles, s'amuſer à recueillir les erreurs anciennes ? Falloit-il ne briſer les hochets des ſiecles paſſés, que pour leur en ſubſtituer d'autres ? L'édifice qu'ils renverſent étoit ſans ordre, ſans ſymmétrie ; il offroit ici des colonnes ſuperbes, là des ornemens d'un goût gothique ; léſardé, délabré preſque par-tout, il tomboit en ruines : mais on rebâtit ſur le même plan quarante autres édi-

(1) On voit qu'il eſt ici queſtion de l'*Encyclopédie* par ordre de matieres, nouvellement annoncée au public. Voyez le faſtueux *Proſpectus* qui en a été publié.

fices qui, pour être plus petits, n'en seront pas plus réguliers, & on croit les rendre immortels. Que ces savans abjurent ce vain espoir. Toute encyclopédie trop vaste dans son plan, portant sur des sciences dont toutes les parties ne sont pas connues, élevée par cent individus dont les talens sont inégaux, sans harmonie dans son tout & dans ses parties, ne peut que multiplier les erreurs, les faux savans, les livres, les obstacles qui sont semés dans l'empire des sciences, & ne peut par cette raison même qu'avoir une existence éphémere jusqu'à ce qu'une main plus hardie la renverse pour en élever une autre.

En vain les auteurs annoncent-ils que ce dictionnaire comprendra ce qu'il y a de vrai, d'utile, de réel dans chaque science; & qui jugera ce qui est vrai, réel, utile dans chaque science? C'est le faiseur de dictionnaires; mais quel titre a-t-il pour juger l'inventeur, pour être écouté, pour être cru? L'homme de génie qui a parcouru tous les rapports, épuisé toutes les combinaisons, peut seul apprécier ce qui est vrai, ce qui est utile. L'œil de tout autre écrivain est foible & n'embrasse qu'un horizon étroit. Comment oseroit-il juger, lui qui n'a jamais que compilé? Et a-t-il une mesure convenable pour le grand homme? Non: Newton, Montesquieu pouvoient seuls juger

leurs découvertes, marquer la limite du vrai & du faux dans les ſciences qu'ils avoient parcourues; & ſous ce point de vue, ils pouvoient ſeuls faire le dictionnaire de la phyſique, de la géométrie & des loix. Ils l'auroient peut-être rendu utile : dans toute autre main, il ſera imparfait & pernicieux.

En un mot, il y a de bons livres dans chaque ſcience, & il faut ſe borner à les lire, ſans les mettre en dictionnaires : les déchiqueter par forme alphabétique, c'eſt détruire leur effet & leur utilité : ou il y a peu de bons livres; & dans ce cas, au lieu de s'amuſer à compiler les rêveries de tout le genre humain, chaque ſavant doit ſe livrer avec ardeur à la recherche de la vérité ſur une ſeule ſcience. Alors par le concours de tous ces travaux, peut-être un jour on réunira une ſomme de vérités, on en formera une chaîne; mais juſqu'à cette époque, on doit regarder une encyclopédie comme un voile jeté ſur les ſciences, comme un vrai délit littéraire, puiſqu'il tend à épaiſſir les ténebres.

Journaux.

Tel eſt encore le titre que mérite la fatale invention des livres périodiques, dont l'Europe eſt inondée.

Il faut l'avouer, les premiers littérateurs qui,

voyant les avantages de la publicité des ouvrages pour perfectionner les ſciences, imaginerent de préſenter au public une fois par mois l'état de la littérature, étoient bien plus propres que leurs ſucceſſeurs à remplir cette carriere honorable. Conſultez les Nouvelles de la république des lettres, ce modele unique de tous les journaux, ſoit pour la profondeur des connoiſſances, ſoit pour le goût, ſoit pour l'impartialité, l'Hiſtoire critique de la république des lettres, les Nouvelles littéraires, la Bibliotheque ancienne & moderne de Leclerc; comparez-les avec nos journaux modernes; & vous verrez la dégradation qu'a réellement eſſuyée le talent du journaliſte. Cependant la partialité dictoit quelquefois des articles ſatyriques; mais ces taches ſont rares, tandis qu'il n'eſt pas un ſeul article de tel journal aujourd'hui, qui ne laiſſe percer l'eſprit de parti, & qui ne doive donner de la défiance aux lecteurs.

D'ailleurs, on ne voyoit pas les journaliſtes d'alors trancher ſur le mérite d'un ouvrage avec un ton ſcandaleuſement déciſif; ils en rendoient compte, ils propoſoient modeſtement leurs doutes, ils encourageoient le vrai talent, ils blâmoient avec une ſorte de retenue. Je n'ai pas le triſte projet de faire une ſatire éternelle de mes contemporains; mais conſultons les faits, & nous

nous verrons combien les tems, les mœurs, le ton, combien tout eſt changé. N'a-t-on pas vu des jeunes gens à peine ſortis des bancs de l'école, s'ériger avec audace en régens du Parnaſſe, & donner des leçons aux poëtes dont les drames arrachoient ſur la ſcène des applaudiſſemens univerſels? N'en a-t-on pas vu d'autres, qui ne ſe doutoient ni de chymie, ni de langues, faire le procès à Maquer, & perſifflet Court de Gebelin? Au moins, quand Bayle pulvériſoit un ouvrage rempli de ſophiſmes, quand il prouvoit à Maimbourg ſes inepties, ſes menſonges; quand Spanheim appréciοit une diſſertation ſur les antiquités, les longues études de l'un & de l'autre, leurs ouvrages leur donnoient le droit de prononcer, & la foule des ſavans applaudiſſoit à leur critique raiſonnée.

Mais quand l'ignorance caractériſe un journaliſte obſcur, quand l'impudence ſeule maſque ſon ignorance, quand, ſans talens, il a des prôneurs & des protecteurs avec des baſſeſſes, ne doit-on pas gémir & regretter que la balance de la juſtice littéraire ſoit confiée à des mains auſſi impures? Ne doit-on pas dédaigner ſon ſtilet, repouſſer ſon encenſoir, & ne payer que d'un mépris égal & ſa ſatire & ſes louanges?

Qu'on ne m'accuſe point ici de faire des por-

traits : je peins les maux dont j'ai été, dont je ſuis le témoin, ſans penſer aux individus qui les perpétuent. Obſervateur des ſources de la vérité, je dois marquer les obſtacles qui gênent, arrêtent ſa libre circulation. Je dirai donc que les journaux en offrent une foule; je dirai qu'ils ont entiérement perdu leur caractere primitif, leur but ſacré, celui d'inſtruire les hommes, de répandre les lumieres, de ſervir de dépôt à la vérité. Comment la trouver, cette vérité, dans cette foule énorme de journaux, de gazettes, d'annales, &c. multipliés dans tous les pays au point que la vie de l'homme le plus laborieux ne pourroit ſuffire à les parcourir tous ? Comment la trouver au milieu de ces débats ſcandaleux que les ſavans élevent dans ces arenes pour ſatisfaire leur amour-propre, que les journaliſtes entretiennent pour amuſer le public ? Comment la trouver dans ces arrêts auſſi-tôt caſſés que rendus, dictés des deux côtés par l'ignorance ou la partialité, ſouvent achetés par l'impudence, prononcés plus ſouvent par la partie même ? Comment enfin la trouver, lorſqu'on ſait qu'un journaliſte, forcé au ſilence ſur les matieres les plus importantes, eſt plus ſouvent encore forcé par l'autorité à mentir à lui-même, à ſa propre conſcience ?

Ces abus ſont effrayans, & malheureuſement ils ſont incurables, parce qu'ils ſont le réſultat néceſſaire des entraves multipliées, auxquelles les journaux ſont aſſujettis. On donne à un homme le privilege de juger Newton ou Voltaire; l'avide ſpéculateur achete le privilege, & le fait exploiter par quelques ſoudoyés obſcurs; l'homme de génie qui devroit monter ſur le tribunal, ſourit de pitié & ſe retire.

Qui le croiroit? ces faits ſont connus du public; & malgré le mépris où devroient tomber les journaux, ils ſont courus, lus avec avidité, cités même avec confiance. Leur ton déciſif favoriſe la pareſſe de ceux qui n'ont pas aſſez d'idées pour ſe décider eux-mêmes. Leurs ſatires amuſent la malignité des hommes médiocres, qui ont beſoin de ſe conſoler de leur nullité, & que la vue du génie couvert de gloire afflige & tourmente. Leurs extraits ſuperficiels rabaiſſent les meilleurs livres à la portée des cerveaux les plus étroits; l'ignorant, métamorphoſé tout-à-coup en ſavant, n'ayant vu que par la lunette du journaliſte, monte avec lui ſur ſon tribunal, cite devant lui les plus grands hommes, & dans ſon délire ſe croit quelquefois leur ſupérieur.

Ainſi les journaux n'ont pas contribué ſeulement à rendre tout problématique, à déshonorer

les lettres, à obſcurcir l'empire de la vérité ; ils ont encore abâtardi les eſprits ; ils les ont habitués à croire ſur parole, à juger ſans examen ; ils les ont rendu incapables de ſe livrer jamais à la recherche de la vérité, en éteignant en eux le goût de l'obſervation & de la méditation, pour y ſubſtituer le bavardage & l'impudence. Encore une fois, lecteurs, voyez ce qui ſe paſſe ſous vos yeux, & jugez-moi. J'oſe atteſter ici les journaliſtes eux-mêmes ; les véritables hommes de lettres, que des circonſtances malheureuſes forcent de deſcendre à ce métier, m'entendront & ſe diront : ces tableaux ne ſont que trop vrais. Quant à la tourbe, elle fermera les yeux & frappera : c'eſt ſon rôle ordinaire.

Puis-je, en finiſſant cet article, m'appuyer de l'autorité de Jean-Jaques ? « Qu'eſt-ce qu'un livre périodique, dit-il ? Un ouvrage éphémere, ſans mérite & ſans utilité, dont la lecture négligée & mépriſée par les gens de lettres, ne ſert qu'à donner aux femmes & aux ſots de la vanité ſans inſtruction, & dont le ſort, après avoir brillé le matin ſur la toilette, eſt de mourir le ſoir dans la garde-robe. » *Lettre de Rouſſeau à M. Vernes.* Voyez *le tome XXIII de ſes œuvres*, édit. Geneve.

SECTION IV.

Comment on pourroit tirer quelqu'avantage dans la recherche de la vérité, des livres produits jusqu'à ce jour.

Idée d'une bibliotheque raisonnée de toutes les vérités & de tous les livres utiles.

TOUT ce qu'on a écrit peut se réduire ou à l'observation des faits, ou à une théorie imaginée d'après ces faits.

Quand on lit, c'est pour trouver dans les livres, ou des faits, ou des principes.

Il faut donc distinguer en deux grandes classes les livres produits dans chaque science.

Livres de faits ou d'observations.

Livres de principes.

Pour tirer quelque fruit des premiers, il faut absolument vérifier les observations. Pour être sûr des autres, il faut leur appliquer l'analyse, & voir par son moyen si les principes généraux sont exactement déduits d'un enchaînement de faits conséquens l'un à l'autre.

Sans cette double opération dans chaque branche de nos connoissances, la science des siecles passés est nulle pour nous; car si l'on admettoit sans examen, il faudroit tout admettre.

J'imagine un ouvrage qui pourroit être infiniment utile.

C'eſt une *Bibliotheque raiſonnée de toutes les vérités enſeignées par les ſiecles paſſés.*

Cette bibliotheque indiqueroit les ſources où il faut puiſer, pour chaque ſcience, les vérités qu'on peut trouver dans chacune, les erreurs dont il faut ſe défier. Ainſi cette bibliotheque ne ſeroit pas vaſte, car le nombre des vérités eſt petit.

Pour la compoſer, je n'admettrois pas indiſtinctement tous les livres. Il n'eſt pas queſtion de faire ici l'hiſtoire de toutes les ſottiſes humaines. Notre but eſt bien plus grand, notre tems plus précieux.

Je raſſemblerois tous les auteurs qui ont écrit ſur une matiere.

Je diſtinguerois ceux qui ont écrit des choſes neuves, des compilateurs ou des plagiaires. Je mets à l'écart ces derniers. Pour les autres, je les examine ſuivant mes deux principes; je réduis tout à *faits* & *principes*.

Je marque tout fait vérifié & conſtant, tout principe bien démontré.

Je mets à l'écart ce qui eſt douteux ou faux.

Par-là je réduis à peu de pages l'ouvrage le plus volumineux.

Après avoir ſoumis à cet examen tous les auteurs ſur une matiere, je forme mon tableau des *vérités découvertes*, je marque les lacunes, j'indique les découvertes à faire.

Il eſt poſſible de réduire ce qu'on ſait & ce qu'on peut ſavoir, à bien peu de choſe; c'eſt en généraliſant toujours.

Pour un être qui auroit plus de ſens, plus de moyens de réfléchir & d'appercevoir que nous, nos généralités ne ſeroient que des faits particuliers.

Mais par la méthode, il eſt poſſible de ſuppléer aux ſens qui nous manquent.

Vous avez un grand nombre de faits, vous les avez examinés, vous avez rapproché ceux qui étoient ſemblables, ſéparé ceux qui ne l'étoient pas.

Le faiſceau des ſemblables vous mene à une propoſition générale.

Pluſieurs propoſitions générales vous conduiſent à un principe plus général encore.

Voilà la méthode à ſuivre pour ſavoir avec clarté.

Je reviens à ma Bibliotheque: il faudroit, parmi les faits & les principes qui ne ſont pas vérifiés, retenir ceux qui paroiſſent eſſentiels, & les mettre dans la claſſe des incertains, de ceux qui ſont à vérifier.

On devine bien qu'un ſeul homme ne pourroit pas exécuter une bibliotheque auſſi étendue.

Pour chaque partie, il faudroit un ſavant conſommé, & ſur-tout ſans préjugés.

Le ſiecle a été inondé de bibliotheques : mais en eſt-il une ſeule utile ? Que nous importe d'avoir le titre & l'extrait des plus miſérables bouquins, qu'on eſtime parce qu'ils ſont ou rares ou antiques ? N'a-t-on pas déraiſonné dans les ſiecles précédens, comme dans celui-ci ? Et faut-il rechercher, eſtimer un déraiſonneur, parce qu'il date de loin ? Non, il ne faut eſtimer que ce qui eſt utile ; une futilité rare ou antique n'eſt toujours qu'une futilité. Elle ne doit pas fixer nos regards.

SECTION V.

Idée d'un journal conſacré aux ſeules vérités qui ſe découvriroient.

L'IDÉE de cette bibliotheque m'a conduit naturellement à celle d'un journal où l'on rendroit compte des vérités qu'on peut découvrir tous les jours.

Libraires avides, auteurs mercenaires, ce n'eſt point ici une ſpéculation lucrative. On ne veut point y faire la ſatire de tous les ouvrages, ni platement encenſer toutes les ſottiſes que fait naître la fureur de la preſſe.

On ſe borneroit dans ce journal à rendre compte des ouvrages utiles, à marquer les vérités nouvellement découvertes, à indiquer les erreurs dangereuſes.

Ce journal ne ſeroit donc pas conſidérable; car on fait peu de livres utiles, on découvre peu de vérités.

Mais que de qualités devroit avoir l'auteur d'un pareil journal! Il faudroit qu'il joignît à l'impartialité la plus grande, les connoiſſances les plus étendues & la méthode la plus rigoureuſe.

Il faudroit que pluſieurs ouvrages diſtingués, déjà ſortis de ſa plume, puſſent inſpirer de la confiance au public ſur l'emploi de ſes talens & ſur la ſévérité de ſa cenſure.

Il faudroit qu'il ne fût point effrayé par le crédit d'un auteur, que ſon cœur armé contre la ſéduction ne pût être entraîné par de brillantes eſpérances; il faudroit qu'il ne tînt à aucun corps, à aucun état, à aucun gouvernement, à aucun parti; il faudroit qu'il fût libre & dépouillé de toute eſpece d'intérêt.

Il faudroit ſur-tout que ce journal fût publié dans un pays libre; car les privileges, les cenſures tuent l'eſprit de vérité, dégradent le talent, & le forcent à ramper.

Il faudroit enfin qu'auparavant de ſe charger de

cet emploi délicat, l'homme de lettres dont je parle, eût examiné ſcrupuleuſement l'état de ſon ame & de ſes connoiſſances, les circonſtances où il ſe trouve; car pour dire la vérité ſur tout, par-tout, & avec fruit, il faut un grand courage, de grands moyens, des circonſtances heureuſes.

Il eſt ſi peu poſſible de trouver un pareil être, & des circonſtances favorables, que je regarde le projet d'un pareil journal preſque comme une chimere.

Il a paru des journaux que caractériſoient l'eſprit d'innovation, la hardieſſe dans les idées, & l'énergie dans le ſtyle: mais la partialité, mais les perſonnalités les déshonoroient; & mon journaliſte ne doit jamais appercevoir l'auteur, ni prendre aucun pavillon; il ſe défiera même de l'eſprit de neutralité, parce qu'il peut quelquefois conduire à l'erreur.

Le ſavant le plus heureux dans ſes ſyſtêmes ne pourroit pas tenir la plume ici. Son œil trop accoutumé à voir les objets d'une certaine maniere, pourroit les altérer; il feroit des ſyſtêmes par-tout, & nous ne demandons que l'analyſe de ceux qui ſont faits.

Le ſeul homme digne de compoſer un pareil journal, eſt le philoſophe que je dépeindrai dans un moment.

J'intitulerois ce journal, non pas *Annales de la vérité*, ce titre trop faſtueux pourroit être, malgré toutes les précautions, plus d'une fois démenti; celui d'*Annales du ſcepticiſme*, plus modeſte, ſeroit plus ſûrement rempli. Il faut en convenir; un journal fait de cette maniere, joint à la bibliotheque raiſonnée dont j'ai parlé, ſeroit le plus précieux dépôt des idées anciennes & nouvelles; & ce qui ſeroit ſur-tout agréable, c'eſt que l'un & l'autre contiendroient peu de volumes.

SECTION VI.

Que les cours publics ne ſont point un moyen propre à la recherche de la vérité.

LES cours publics de ſciences nuiſent à leur progrès & à l'avancement des individus. C'eſt une double vérité que je veux démontrer ici: elle ſurprendra ſans doute aujourd'hui, qu'on n'apprend plus rien que dans des cours, que tout le monde croit devenir docte en ſuivant des cours. J'aurai contre moi tous ces prétendus ſavans, qui ſont intéreſſés à vanter cet abus, puiſqu'il fonde leur réputation; mais ſi dans leur nombre il s'en trouve un de bonne-foi, qu'il me liſe ſans prétention, ou plutôt qu'il rentre en lui-même, & qu'il examine ſincérement les connoiſſances qu'il a acquiſes par cette méthode, & il ſe rangera

de mon parti. Il eſt triſte, à la vérité, de confeſſer qu'on ne ſait rien, quand on a paſſé tant de tems pour ſavoir : mais qu'il ſe conſole ; c'eſt avoir fait le pas le plus difficile vers la vérité, que de convenir alors de ſon ignorance ; la cataracte eſt levée, il ne s'agit plus que de familiariſer l'œil avec le ſpectacle de la lumiere.

L'éducation des colleges devroit préparer l'éleve au double art d'obſerver & de méditer : loin de ſuivre cette méthode qu'indique le bon ſens, on le traite en homme fait, on le ſuppoſe obſervateur & penſeur, on le charge en conſéquence d'une foule de connoiſſances qui ne lui reſtent point, parce qu'il n'a ni la force ni le tems de les digérer. Les cours offrent le même abus, ſous une forme peut-être différente. Les individus qui les ſuivent ſont de grands enfans, & leur ſeconde éducation ſe trouve par-là manquée comme la premiere.

Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que dans ces cours on mépriſe l'éducation des colleges, c'eſt qu'on ſe hâte d'y abjurer les principes qu'on y a puiſés, c'eſt qu'on a cru avoir fait une grande découverte en ſubſtituant les cours à la méthode des colleges ; & moi je ne vois par-tout, au college comme dans les cours, que des perroquets ou des aveugles conduits par un autre aveugle.

qui, parce que ſa cécité date de plus loin, croit avoir le pouvoir de les éclairer.

Non pas cependant que je prétende faire ici la critique de tous les démonſtrateurs, il en eſt de très-inſtruits; mais comment le ſont-ils devenus? Qu'ils nous diſent ici leur ſecret : c'eſt uniquement par une obſervation ſucceſſive, par une méditation continuelle.

Or, croient-ils pouvoir ſuppléer à ces deux opérations dans les auditeurs qu'ils raſſemblent à leurs leçons? J'aimerois autant qu'un médecin, pour engraiſſer & fortifier ſon malade, eût la folie de vouloir manger & digérer pour lui.

Un bon obſervateur eſt le fruit de vingt années de travaux. Il ne parvient à l'être qu'en accumulant chaque jour faits nouveaux & principes certains, qu'en les claſſant méthodiquement & ſucceſſivement dans ſa tête.

Et dans un cours de deux heures, il enſeigne à ſes éleves qui ſont bien éloignés d'être, comme lui, familiariſés avec les matieres qu'il traite, il leur enſeigne les réſultats de travaux continués pendant des ſiecles, les découvertes & les diſcuſſions de vingt obſervateurs différens. L'eſprit n'eſt-il pas néceſſairement accablé ſous le poids de ces matieres? Leur amas n'eſt-il pas un chaos pour l'éleve, lors même qu'il forme le ſyſtême le plus clair pour le démonſtrateur?

Il faut, ou que l'éleve adopte aveuglément tous les principes de ſon maître, & alors ce n'eſt plus qu'un automate; ou s'il veut les examiner l'un après l'autre, les analyſer, les diſcuter, il n'en vient jamais à bout. Le cours ſeroit fini qu'il n'auroit pas encore éclairci la premiere leçon.

Au milieu de cet embarras, que font les amateurs des cours ? Ils ſuivent le parti que dicte l'uſage général, que la pareſſe accrédite; ils copient fidélement les principes du maître; ils les croient, & ne ſe permettent pas la moindre objection: ce ſeroit un blaſphême. Or, l'examen étant la baſe des connoiſſances réelles, il en réſulte que ces ſavans de cours n'ont que des mots & un jargon inintelligible dans la tête; & ce jargon eſt encore très-circonſcrit: n'entendant que le langage de leur école, ils ſont étrangers dans toute autre. Eſt-ce donc là le caractere de la vérité ? N'eſt-elle pas une & évidente par-tout ?

Chaque école a ſa doctrine particuliere; ſes articles de foi ſont héréſies à deux pas de ſon enceinte; & comme il n'y a dans toutes que des croyans & point d'examinateurs, comme il n'eſt point de juge pour décider, la vérité eſt invoquée par-tout, & n'eſt en aucun endroit. La multiplicité des ſyſtêmes enſeignés dans les cours ne fait donc qu'augmenter la confuſion dans les ſciences.

Auſſi ſeroit-ce une plaiſante collection que celle de toutes les erreurs qui ſe débitent publiquement & ſe tranſmettent tous les jours dans vingt endroits de la capitale. L'un crie que le phlogiſtique exiſte, & cent plumes écrivent, le phlogiſtique exiſte; un autre crie, le phlogiſtique eſt une chimere, & deux cents plumes écrivent, le phlogiſtique eſt une chimere. Il s'échappe tous les ans de ces cours trois ou quatre cents individus inſtruits de cette maniere, qui répandent intrépidement dans les ſociétés le fatras ſcientifique qu'ils ne conçoivent pas. L'erreur circule ainſi perpétuellement dans la capitale, & de la capitale aux provinces; & comme la méthode procure au maître de l'argent, à l'éleve un air de ſavoir, comme elle profite à tous, elle ſubſiſte & ſubſiſtera long-tems, & chaque année ne fera qu'agrandir le canal de l'erreur.

Conſidérez les cours, ſoit du côté des maîtres, ſoit du côté des éleves, ſoit relativement à la méthode qu'on y met, aux matieres qu'ils enſeignent; vous trouverez par-tout des obſtacles à l'avancement réel des hommes, à la propagation de la vérité.

Depuis qu'on a fait un métier de l'art d'apprendre les ſciences, depuis qu'il eſt devenu un moyen de ſubſiſter & de mener à la fortune,

la foule des mauvais démonſtrateurs a dû néceſſairement augmenter. L'argent eſt pour les hommes ce qu'eſt la fleur pour l'abeille ; il les attire ; & quand on voit que le talent ſeul peut l'obtenir, quand on ſe voit privé de talent, on en prend le maſque, on devient charlatan, & on en impoſe au public. Les ſophiſtes donnerent autrefois ce ſpectacle au milieu d'Athenes, & livrerent plus d'une fois aux huées de la populace le ſage qui eut le courage de les démaſquer. Cette ſcene ſe renouvellera de nos jours. Les ſophiſtes ou démonſtrateurs crieront contre le philoſophe trop véridique ; & le vulgaire doit être de l'avis des ſophiſtes, car c'eſt lui qui les paie : or voudroit-il paſſer pour ſot, & blaſphémer ſon idole ?

Si les maîtres ſont charlatans, c'eſt que leurs auditeurs ſont preſque tous ignorans. C'eſt une conſéquence néceſſaire : pour un petit nombre qui profite, tout le reſte n'acquiert que des idées fauſſes ; ce qui eſt pire que l'ignorance. Doués d'ailleurs de diſpoſitions inégales, ils ne peuvent fournir la même carriere : tel n'entend point là où l'autre n'entend qu'à demi. Auſſi, vue ſous cet aſpect, une méthode bonne pour tous les eſprits, eſt une chimere. Les démonſtrateurs l'ont bien ſenti. Soit pour ne pas découvrir les lacunes de la ſcience qu'ils profeſſent, ſoit pour ménager la foibleſſe

foibleſſe de leurs auditeurs, ils ne ſuivent aucune méthode, ils ſe bornent à faſtueuſement annoncer beaucoup de choſes tandis qu'ils en examinent bien peu, à rapidement effleurer les expériences les plus agréables, parce que les expériences compliquées n'amuſent pas, & qu'il eſt moins queſtion, dans un cours, d'inſtruire que de bannir l'ennui.

Quiconque aura, par exemple, fait un cours d'électricité des plus fameux maîtres, ſera convaincu de ce que j'avance. Les anciens s'amuſent de la ſurpriſe des nouveaux initiés, & le charlatan rit de la bonhommie de tous ſes auditeurs crédules, qui paient ſi cher & traitent ſi gravément de frivoles hochets.

Un autre inconvénient des cours, c'eſt qu'on ne peut y faire d'objection pour s'éclairer; & cependant, ſi vous laiſſez paſſer un point ſans l'éclaircir, comme il s'enchaîne à d'autres, le nuage de doutes s'étend, la chaîne des idées eſt rompue, & vous perdez tout le fruit du cours.

Ne ſoyez donc point étonné de trouver tant de gens qui toute leur vie ont ſuivi des cours, & qui toute leur vie ont été des ignorans. Peut-il en être autrement? Les hommes avancés dans la ſcience n'apprendroient rien aux cours; qu'y

peuvent donc apprendre ceux qui n'en ſavent pas les élémens ?

Eſt-ce l'art de faire des expériences ? Vous en êtes ſeulement ſpectateur. Et c'eſt en répétant ſouvent vous-même les manipulations, que vous devenez praticien. Mais vous n'avez pas aſſez de fortune pour les répéter. Eh ! qui vous dit d'étudier une ſcience qui exige de la fortune ?

Y apprendra-t-on la théorie ? Mais le maître ne donne que ſa doctrine ; mais il défigure celle de ſes rivaux ; mais l'éleve n'a jamais ſur l'une & ſur l'autre, parce qu'il n'obſerve pas lui-même, que des idées incompletes, fauſſes, obſcures.

Ne peut-on pas, dira-t-on, comparer enſuite, quand on eſt dans la ſolitude ? Comparer ? En a-t-on le talent, la force, le tems, les moyens ? Il ne faut cultiver qu'une ſeule ſcience, & la cultiver toute ſa vie, quand on veut faire toutes les comparaiſons qui peuvent conduire à des réſultats vrais.

Et d'ailleurs, quand vous comparez, êtes-vous bien ſûr de n'être pas prévenu ? Car on eſt toujours diſpoſé à ſuivre l'avis de celui qu'on entend journellement, qu'on paie, qui vous fait amitié. Et c'eſt encore ici un tour adroit de l'amour-propre. Le ſuffrage donné à la doctrine confirme

le choix du maître qu'on a fait, & l'on écoute ſon amour-propre, quand on croit n'écouter que la vérité.

Qu'eſt donc un cours public ? Un ſpectacle où le démonſtrateur cherche à gagner de l'argent, de la réputation, un fauteuil académique ; où les hommes cherchent à attraper de la ſcience en courant, & les femmes à ſe donner un air de ſavantes.

Lecteurs, ne proſcrivez pas cependant entiérement les cours ; les poiſons même peuvent être utiles, un cours peut donc le devenir.

SECTION VII.

Que l'inſtitution & la multiplicité des académies nuiſent à la recherche de la vérité.

J'ATTESTE le ciel qu'en écrivant ce chapitre, c'eſt avec l'eſprit le plus déſintéreſſé, avec la plus grande impartialité. Je connois des académiciens célebres, je les reſpecte ; ils ont éclairé les ſciences, & leurs ſuccès m'ont fait ſouvent regretter qu'ils fuſſent académiciens. Sans doute, ſi la fortune perfide ne les eût pas couronnés ſi-tôt, l'amour de la gloire les eût portés plus loin.

Ce n'eſt point par des plaiſanteries que je prétends prouver ici les inconvéniens des académies. Je laiſſe cette miſérable reſſource à ces

eſprits médiocres qui croient ſe venger des cruautés de leur belle, en publiant ſa chronique ſcandaleuſe. Je laiſſe auſſi de côté l'arme puérile des perſonnalités; je ne vois que les ſiecles, que l'eſpece humaine en maſſe; les années & l'individu échappent dans le lointain du tableau.

Le premier qui, pour perfectionner les ſciences, imagina de raſſembler ceux qui les cultivoient, connoiſſoit peu la nature humaine & l'eſprit ſcientifique. Il ne ſavoit pas que le premier degré de la corruption a été, non pas tout-à-fait l'établiſſement des ſociétés, mais le rapprochement des hommes dans les villes. Il ne ſavoit pas que, plus les hommes ſont réunis en grandes maſſes, plus ils ſe corrompent, & que ce vice inhérent aux grandes ſociétés, ſe retrouve auſſi dans les particulieres. S'il avoit jeté le plus léger coup-d'œil ſur cette foule de corps ſéparés que chaque état renferme dans ſon ſein, il les auroit vus tous agités par le même eſprit d'intrigue, de baſſeſſe, de cabale; il auroit vu par-tout l'homme utile, l'homme ſupérieur, écraſé par la foule des êtres inutiles & médiocres. Il en eût conclu que réunir des ſavans entr'eux, c'étoit nuire à la ſcience, c'étoit vouloir diminuer la force du rayon principal, pour augmenter un peu celle d'une foule de petits rayons ſtériles, éparpillés; c'étoit

vouloir obtenir plus de rayons ; ſans obtenir plus de lumieres, plus de chaleur.

Les anciens n'imaginerent jamais de corps auſſi bizarres que nos académies. On ne vit point dans Athenes ou dans Rome des philoſophes par brevet. Pour entrer dans l'école de Chriſippe ou dans celle d'Epicure, il ne falloit point être ballotté, il ne falloit point mendier des ſuffrages. Avoit-on du mérite ? on devenoit l'ami du grand homme. L'obſcurité cachoit les talens médiocres. En un mot, un philoſophe avoit une école & des partiſans, parce qu'il eſt dans la nature du génie d'avoir des admirateurs & pas d'égaux. Les modernes ont introduit dans l'empire des ſciences une eſpece d'ariſtocratie élective, qui ſuppoſe que chaque ſiecle produit une certaine quantité d'eſprits parfaitement égaux, qui ſuppoſe encore que ces électeurs ſont conſtamment guidés par l'eſprit de juſtice & de vérité : double abſurdité que l'hiſtoire littéraire a démontrée.

L'empire des ſciences ne doit connoître ni deſpotes, ni ariſtocrates, ni électeurs. Il offre l'image d'une république parfaite. Là, le mérite le plus utile eſt le ſeul titre pour y être honoré. Admettre un deſpote, ou des ariſtocrates, ou des électeurs, qui par brevet mettent le ſceau aux productions du génie, c'eſt violer la nature des

choſes ; la liberté de l'eſprit humain ; c'eſt attenter à l'opinion publique, qui ſeule a le droit de couronner le génie ; c'eſt introduire un deſpotiſme révoltant, faire de chaque électeur un tyran, & de tous les autres ſavans des eſclaves ; c'eſt, en altérant la nobleſſe des eſprits, retarder la perfection des ſciences & nuire à la recherche de la vérité.

Il exiſte peu d'hommes deſtinés à découvrir des vérités, s'il eſt vrai que, pour y parvenir, il faille réunir toutes les qualités que je détaillerai plus loin. Otez dans les capitales quatre ou cinq de ces êtres ſupérieurs, faits pour illuſtrer leur ſiecle & l'humanité : le reſte des gens de lettres & des ſavans ne fera jamais que répéter ce qui a été dit, parcourir les ſentiers battus par les premiers, propager même les erreurs, & tomber ſeulement où le grand homme eſt tombé ; ce ſont des échos qui répetent tout juſqu'aux diſſonnances.

Cette multitude d'eſprits imitateurs eſt le produit néceſſaire des circonſtances où ſe trouvent certains états modernes. La végétation y eſt devenue l'état naturel des eſprits. Penſer d'après ſoi-même eſt preſqu'un état ſurnaturel. On y voit, comme un phénomene, le philoſophe qui ne ſe laiſſe point entraîner par le cours univerſel de l'opinion publique.

Or, en réuniſſant ces êtres ſupérieurs aux ſavans médiocres, que doit-il arriver ? Non pas que le champ des connoiſſances humaines ſoit mieux cultivé ; le génie plane dans les airs, tandis que ſon voiſin ſtupide raſe la terre ; l'un parle, & il n'eſt pas entendu ; l'autre balbutie, & il excite le mépris & le rire. Celui-ci commence par haïr, finit par perſécuter ; l'homme de génie, ſûr de ſa ſupériorité, jette à peine un regard ſur ces viles manœuvres, laiſſe tomber ſa plume, & ſe renferme dans ſa gloire. Le champ de bataille reſte donc au miſérable vainqueur : il crie partout victoire ; & le public accoutumé à n'entendre que ſes cris, applaudit & ſe félicite dans ſon choix, dans ſes goûts, ſe croit déjà porté au faîte de la perfection.

Il eſt donc faux qu'une académie ſoit une aſſemblée de pairs, comme on l'a dit. Les grands hommes y ſont rares, & les eſprits médiocres y ſont communs. Comment exiſteroit-il de l'égalité entr'eux ? La foule de ces derniers ſuit toujours l'impulſion que donnent les génies prépondérans à leur ſiecle. Dans un ſiecle elle eſt l'eſclave de Deſcartes, dans le ſuivant elle l'eſt de Newton ; ainſi dans tous les tems c'eſt une aſſemblée d'eſclaves.

Imaginez un autre aſſemblage. Puiſqu'il eſt ſi

difficile de réunir des ſavans univerſels, & ſur-tout de vrais philoſophes, n'admettez que des eſprits médiocres & ſecondaires, & bornez leur carriere. L'académie eſt plus nombreuſe; mais je n'y vois qu'un dépôt de préjugés & d'erreurs, ſoigneuſement conſervé, entretenu, augmenté par une foule d'aveugles.

Ce que j'avance ici, l'expérience le prouve. Parcourez les capitales, fréquentez les académies, aſſiſtez aux aſſemblées de parade, aux comités particuliers; ſuivez leurs membres dans leurs cabinets, aux concerts, dans tous les endroits publics; ne vous laiſſez point éblouir par les beaux diſcours d'apparat, les éloges prononcés par des femmes, & répétés par mille échos ignorans; jugez-les d'après eux-mêmes : vous verrez des charlatans adroits, qui ſavent en impoſer au public par un vernis brillant, après s'en être impoſé à eux-mêmes; vous les verrez courir après la gloire, la fortune. Mais l'homme ſimple, qui cherche de bonne-foi & ſans faſte la vérité, où eſt-il?

Dans les provinces, la rareté des bons eſprits eſt encore plus frappante. Les capitales fourniſſent au moins des ſavans chargés d'un ample magaſin de faits, inſtruits de toutes les opinions d'autrui; mais dans les provinces on n'a pas même cette eſpece de ſavoir.

Une ville paroît nombreuſe, les beaux-eſprits ont quelquefois aſſiſté au ſpectacle dans la capitale, ont bâillé aux académies; & revenus chez eux, ils ſe ſont dit : *& nous auſſi nous ſommes peintres.* Et l'on a auſſi-tôt érigé une académie... Puis, pour la remplir, on a, ſuivant l'uſage, choiſi les citoyens les plus diſtingués par leur rang, leur fortune, leur crédit.... Il eſt telle de ces académies, où Rouſſeau eût été éconduit, lorſqu'un grand ſeigneur ignorant y eſt célébré, chanſonné par les muſes provinciales.

En un mot, les hommes d'un vrai mérite ſont rares dans les académies des capitales, ils le ſont bien plus dans celles des provinces.

Et cependant, comme ſi la nature créoit à l'envi des génies par-tout, il n'eſt pas de bourgade qui n'ait ſon académie; il n'en eſt aucune qui n'embraſſe toutes les ſciences, qui n'eſpere porter le flambeau dans toutes à l'aide des demi-ſavans qu'elle raſſemble dans chaque genre.

Comment n'a-t-on pas réfléchi qu'une aſſemblée de gens qui ne s'entendent pas, étoit un des plus grands obſtacles à la perfection des ſciences? Chacun y parle une langue que ſon voiſin n'entend pas. Peuvent-ils donc s'apprécier, ſe juger? Le chymiſte jugera-t-il le phyſicien? celui-ci le géometre? Le méchanicien jugera-t-il l'aſtro-

nome ? Ils ſont donc forcés de s'eſtimer ſur parole. L'encens qu'on donne eſt le prix de celui qu'on reçoit. C'eſt bien pis s'ils s'entendent; ils ſe mépriſent ſourdement, en ſe careſſant publiquement.

Un des grands inconvéniens de la multiplicité des académies de province eſt de rendre infiniment difficiles la deſtruction des erreurs reçues & la propagation des vérités nouvelles ; & voici pourquoi.

Elles ſe regardent comme les filles des académies de la capitale ; l'œil fixé ſur ces dernieres, on conſulte là ce qu'on doit croire, ce qu'on doit dire. On a un reſpect ſervile pour l'oracle de la capitale. A-t-il proſcrit un innovateur ? L'anathême eſt répeté par-tout : bien ou mal jugé, l'arrêt eſt irrévocable, la grande académie a prononcé.

Cette correſpondance des académies engendre néceſſairement un double inconvénient, deſpotiſme dans la premiere, eſclavage dans les autres; & ce double vice fait que l'homme à talent proſcrit ne peut jamais avoir raiſon nulle part. Il fait plus, il éteint l'eſprit d'innovation ; & c'eſt un des plus grands reproches qu'on puiſſe faire aux académies.

L'eſprit d'innovation eſt peut-être le plus beau

don que la nature ait fait aux hommes. Sans lui ; l'eſpece humaine croupiroit dans ſa miſere comme dans ſes préjugés, & ne s'élanceroit jamais au-delà de ce qui eſt. Sans lui, l'homme de tous les pays reſſembleroit à ce ſtupide Chinois qui borne le monde aux limites de ſon pays, qui meſure exactement ſon eſprit ſur celui de ſes peres, qui croiroit manquer au reſpect filial en faiſant un pas de plus ; & l'innovateur croiroit manquer à lui-même, à ſon ſiecle, s'il ne le devançoit de mille pas.

Conſidérez cet homme fait pour jouer un rôle. Comme il s'agite ! comme il ſe tourmente ! Gêné, martyriſé par les liens qui l'entourent ; il brûle de les rompre ; dévoré par le deſir de fixer l'attention ſur lui, il imagine, il pratique cent moyens ; obſervant tout, méditant tout, il cherche à ſortir de la foule ; il fait qu'il ne peut s'élever au-deſſus, qu'en découvrant des vérités, ou en détruiſant quelqu'erreur conſidérable. Le feu de l'innovation l'enflamme, il voit d'un œil inquiet & jaloux les travaux de ſes prédéceſſeurs, il veut les ſurpaſſer ; laiſſe le ſentier battu pour en frayer un nouveau ; enfin, il eſt remarqué, il a vaincu. L'enthouſiaſme gagne de proche en proche, & il eſt bientôt porté vers le but où il tendoit.

L'eſprit d'innovation doit donc être l'eſprit du

génie isolé, lorsque l'esprit académique est précisément le contraire, & tend toujours à conserver les opinions reçues. La raison en est simple. Les académies se regardent comme les dépositaires infaillibles des vérités. En s'établissant, elles adoptent un certain corps de doctrine, elles le prêchent par-tout, & le gardent avec une constance religieuse, malgré toutes les attaques des incrédules. Si elles changeoient d'opinions, elles donneroient des doutes sur leur infaillibilité; elles enseignent donc que leur doctrine est la seule véritable, crient contre l'innovation, l'appellent une hérésie.

Voyez avec quelle lenteur, quelle difficulté, le système de Newton a percé dans la France. Qui donc l'a si long-tems combattu ? La premiere académie, l'académie des sciences. Il y avoit une foule de Newtoniens dans la France, lorsqu'en lisant des mémoires à cette académie, un membre, quoique newtonien secret, protestoit contre le newtonianisme. Il craignoit d'encourir l'anathême des Cartésiens encore nombreux. Cette scene se renouvelle aujourd'hui; & le nom de Newton est devenu, comme celui d'Aristote dans les siecles passés, le signal de la persécution.

Il n'est pas douteux cependant que ce célebre Anglois n'ait mêlé des erreurs aux vérités qu'il

a enſeignées. Il falloit bien qu'il payât un tribut à la fragilité humaine; pouvoit-il tout obſerver dans une ſcience nouvelle, & tout obſerver avec une égale attention? Cependant la même académie, adoptant ſa doctrine entiere avec la fureur qu'elle avoit miſe à le perſécuter, perſécute aujourd'hui ceux qui oſent vérifier ſes expériences, qui les trouvent fauſſes, oſent attaquer ſa théorie! Ces erreurs que le grand homme, s'il exiſtoit encore, auroit le courage de rétracter, une académie les défend par eſprit de corps; & par quels moyens!... Je tire le rideau ſur les foibleſſes de ce corps. Mais que ſes cris, que ſes déclamations, que ſa perſécution ne te découragent point, ô toi, que la nature doua du génie de l'obſervation, & d'une ardeur infatigable pour la recherche de la vérité; toi, qui ne croyant qu'à l'expérience, & point aux noms ni à la preſcription, as courageuſement renverſé l'idole du culte académique, & ſubſtitué aux erreurs de Newton ſur la lumiere un ſyſtême de faits bien prouvés, bien enchaînés! Si le Sanhedrin ſcientifique, aſſervi à ſa croyance ancienne, t'a condamné, la poſtérité ne ratifiera pas ſon arrêt équivoque; attends tout de ſa juſtice. La vérité peut être combattue par des corps; mais les mémoires éphémeres de ces corps, triſtement immortels, diſparoiſſent, & la vérité reſte.

Je ne cite ici que l'hiſtoire de ce phyſicien célebre, M. Marat, à la philoſophie & aux recherches duquel je me plais à rendre juſtice. J'en pourrois citer cent autres; mais cette hiſtoire me ſuffit pour conclure que, dans le fait, les académies s'élevent contre les innovations, & que par conſéquent leur eſprit eſt contraire à la recherche de la vérité, puiſque le goût ſeul de l'innovation peut y porter l'homme à talens.

Non pas que je prétende ſoutenir que chaque innovation ſoit une vérité; mais ſur cent innovations, il y aura une vérité découverte & dix préjugés renverſés : n'eſt-ce pas un gain conſidérable?

Reſtez dans l'apathie académique; vous avez toujours le même nombre d'erreurs.

Les académies ſont des corps de la même nature que les colleges & les univerſités, & l'hiſtoire de ces derniers eſt celle des académies. Or, la ſcience, la vraie ſcience n'a point eu de plus mortels ennemis que les gens de college & d'univerſité. Citons encore l'exemple de Deſcartes. Ce fut un malheureux profeſſeur de college, qui fit faire en Hollande le procès à ce grand homme; & les académies, ſi elles avoient du pouvoir, le feroient faire volontiers à tout profane qui oſe contredire leur doctrine.

Il eſt en effet dans l'eſſence de ces corps, de décrier d'abord tout ce qui les combat, parce que combattre leur doctrine, c'eſt attaquer leur infaillibilité, c'eſt diminuer la portion de l'eſtime que le public leur accorde, c'eſt en quelque ſorte attaquer leur fortune, puiſqu'elle dépend de la faveur, & que cette faveur n'eſt qu'en raiſon de l'eſtime publique.

Par une autre ſuite de ce ſyſtême deſtructeur, les académies ſont forcées à mépriſer toutes les bonnes productions qui ne ſortent pas de leur ſein. Car croyant, enſeignant que tous les talens ſont renfermés en eux, il eſt évident que tout ce qui n'eſt pas eux eſt médiocre. Et *nul n'aura d'eſprit hors nous & nos amis*, doit être la deviſe de toutes les académies.

Les auteurs iſolés doivent donc s'attendre à la perſécution, quand ils combattent les opinions reçues dans les académies; au mépris & à l'oubli même, quand ils ne les attaquent pas.

Que la perſécution ſoit une partie de l'eſprit des corps, c'eſt ce qu'on ne peut mettre en doute. Foibles, ils ſont tolérans; dominans, ils ſont perſécuteurs. Telle a été l'hiſtoire des corps dans tous les tems; & quand vous voyez qu'ils ſont tolérans, n'en concluez pas qu'ils ſont bons, mais ſimplement qu'ils ſont foibles.

L'impuiſſance même a ſa maniere de perſécuter, qui ſouvent n'eſt pas moins dangereuſe qu'une perſécution ouverte & appuyée par l'autorité. Elle décrie ſourdement, elle emploie des calomnies ſecretes, elle perce en careſſant. On la croit mépriſable; mais elle parvient à ſon but par la ſécurité que donne ſon abjection. C'eſt le miſérable inſecte qui attaque, ronge & détruit ſourdement le plus beau navire.

L'adreſſe eſt encore le caractere des corps foibles. Voyez avec quel art ils profitent de toutes les occaſions, avec quelle politique ils ſont tantôt rampans, tantôt fiers, tantôt careſſent le mérite, tantôt le rejettent; avec quelle politique ils ſavent étouffer les débats qui pourroient être pernicieux à leur exiſtence. Le ſchiſme eſt-il au-dedans ? on l'étouffe ſoigneuſement; l'attaque vient-elle du dehors ? on la laiſſe tomber. On craindroit de fixer trop l'attention publique ſur un combat toujours inégal, toujours déſavantageux aux corps. Voyez ſi jamais les académies ont répondu aux écrivains qui les ont attaquées. Rarement à la vérité ils avoient des hommes de force égale à oppoſer à leurs adverſaires; mais ils craignoient ſur-tout de paroître dans l'arene, & d'y attirer l'attention publique.

Ils ſavent que l'attention publique donne de

l'éclat

l'éclat à ces diſcuſſions, & que la vérité ne s'éleve jamais que du ſein des contrariétés. L'eſprit académique eſt donc, encore une fois, oppoſé à l'eſprit de recherche de la vérité.

Leurs partiſans me répondront que les académies prêtent un appui ſur un mérite qui, ſeul, inconnu, auroit langui.

D'abord, ce fait n'eſt pas toujours vrai; puis, c'eſt tant pis ſi les académies protegent le mérite. Donner un appui au talent, au génie, c'eſt lui ôter ſes forces, c'eſt le provoquer à la pareſſe. Cette opinion paroîtra paradoxale, & ne l'eſt pas. La force du génie n'eſt qu'en raiſon de la réſiſtance qu'il éprouve: ôtez cette réſiſtance, ou triplez ſes forces par une addition de forces étrangeres, il eſt perdu: il ne voit plus rien digne de lui, plus d'obſtacles à vaincre; ſon orgueil eſt ſatisfait: plus d'efforts, plus de travaux; le génie s'endort dans un repos indigne. Ainſi les académies, en prêtant un appui perfide à l'écrivain, ôtent à ſon ame ſon reſſort: ſeule, elle auroit fait des prodiges; protégée, elle ne produira rien que de foible.

Parcourez l'hiſtoire des progrès de l'eſprit humain, & vous en ſerez convaincu. Ses chefs-d'œuvres ſont dus à des hommes iſolés, ſouvent perſécutés. Voyez Paſcal, Nicole, Arnaud, Deſ-

cartes, Bayle, &c. Quels ouvrages la perſécution a fait éclorre dans leurs mains ! Faites-en des académiciens ; ils ſe repoſeront dans leur fauteuil, ou n'écriront qu'en tremblant, de foibles vérités : ils craindront. Et voilà pourquoi les académies, dit Voltaire, n'ont jamais dit que de petites vérités, & ne les ont jamais dites qu'à demi. Les ſavans indépendans, ſolitaires, ſont les ſeuls qui aient oſé la dire ouvertement.

L'indépendance & le beſoin de la gloire, voilà deux puiſſans moteurs dans l'homme de génie. L'académicien eſt eſclave, & l'aiguillon de la gloire ne le pique pas. Eſt-il étonnant qu'il ne produiſe rien ?

Montrez-moi dans les académies des hommes qui, comme Boulanger & Court de Gebelin, aient défriché avec un courage infatigable le champ aride de l'antiquité ; montrez-moi des dialecticiens comme Bayle, des écrivains philoſophes comme Helvetius, éloquens, enchanteurs, vertueux comme Rouſſeau ; montrez-moi un hiſtorien qui, comme Raynal, ſacrifie ſon repos, ſon bonheur, pour plaider dans l'hiſtoire la cauſe de l'humanité... Non, non, une penſion, un titre d'académicien ne donnent point l'énergie, le feu que demandent de pareilles découvertes, de pareils ouvrages ; ils éteignent au contraire le feu qui exiſte.

L'académicien, en un mot, n'a point d'intérêt à découvrir des vérités ; il se croit au comble de la gloire, il ne peut que descendre ; & voilà ce qui l'empêche de chercher à monter.

Le génie isolé, s'il écrit pour la gloire, ne la voit que dans une suite de travaux propres à fixer sur lui l'estime publique : il n'est donc point de relâche dans ses efforts. Ecrit-il pour la seule utilité publique ? sa constance est encore plus infatigable : le tombeau seul est le terme de ses travaux.

Aussi, tandis que les écrivains isolés ont laissé des ouvrages utiles & immortels, qu'ont produit jusqu'à présent les travaux multipliés de ces académies si multipliées ? Des mémoires, ce qui est un grand mal ; elles les publient, c'est un second mal : leur abondance funeste est une des causes des erreurs & de l'ignorance, une des causes qui serviront à ramener les ténebres dans l'Europe. Les académies ont peut-être enfanté six mille volumes, qui, à douze mémoires par volume, font soixante & douze mille mémoires, sans compter ceux qui sont ensevelis dans les archives académiques. S'il falloit consulter tout ce fatras pour s'éclairer, ne vaudroit-il pas mieux rester dans l'obscurité ? La vie s'épuiseroit à en parcourir quelques-uns. Que faire donc ? Les mettre soigneusement de côté, & ne pas y regarder.

On dit que ces mémoires ſont des matériaux amaſſés ſeulement pour bâtir le temple de la vérité. Et quand le bâtira-t-on ? Il eſt telle académie qui rêve & compile depuis cent ans : quand finira-t-elle ſes rêves & ſes compilations, & à quoi ſerviront-ils ? Je doute qu'on en puiſſe tirer parti. Ces grands travaux n'offrent que des millions de petits faits qui ſe contrediſent. L'académicien d'aujourd'hui rit ſecrétement des ſottiſes échappées à ſes prédéceſſeurs, & pour l'honneur du corps, les cache. L'académicien du lendemain jouera le même rôle, & ainſi de ſiecle en ſiecle.

Si l'on ne peut citer un livre utile produit par une académie, on ne peut pas citer même une ſeule machine utile qu'elles aient inventée. Elles ne ſont pas, dit-on, faites pour inventer, mais pour juger. Eh, jugez moins, inventez plus ; l'humanité n'en ſera que mieux ſervie. Un bon machiniſte eſt cent fois plus utile que cent académiciens jugeurs. Et qu'importe le jugement de quelques hommes en matiere de faits, de ſyſtêmes, de machines ? C'eſt au public ſeul à juger : il adopte, ſi la choſe eſt utile ; il l'oublie, ſi elle ne l'eſt pas.

Je vois que, ſi les académies étoient utiles, il faudroit réunir les inventeurs de machines en académie, & mettre les jugeurs de côté : mais

ici, comme preſque par-tout, les génies travaillent, & les hommes médiocres recueillent.

On dit encore que les académies ſont deſtinées à régler l'opinion publique : ce ſeroit un grand mal, ſi le fait étoit vrai ; mais il ne l'eſt pas. C'eſt le public au contraire qui dirige l'opinion académique & ſur les ſyſtêmes & ſur les hommes ; c'eſt lui qui préſente aux académies les hommes qu'elles doivent accueillir. C'eſt l'opinion publique qui, jugeant ſans intérêt les nouveaux ſyſtêmes, les met, après un long examen, à leur place, & force les académies guidées, comme tous les corps, par une foule de petits intérêts, à admettre les innovations.

Enfin, pour juſtifier l'exiſtence des académies, on citera le prix qu'elles propoſent tous les ans ſur des ſujets intéreſſans, & ces prix ſont encore un grand mal ; car les nombreux mémoires que la fureur de la gloire fait éclorre dans une foule de cerveaux étroits, ne ſervent qu'à retarder les progrès des ſciences.

(1) Dans les unes, on couronne un éloge ; &

(1) Dans les préceptes d'Epicure on trouve celui-ci, qui prouve que les éloges ſont de tout tems : Le ſage écrira des livres pour revivre après ſa mort ; mais il ne compoſera point de panégyrique.

à quoi ſert un éloge ? Dans d'autres, c'eſt une idylle ou une ode ; & depuis l'inſtitution des académies littéraires, depuis qu'elles couronnent des pieces de poéſie, en eſt-il une ſeule qui ſoit reſtée, qui ait immortaliſé ſon auteur ? Ont-elles créé un ſeul poëte ? Le poëte couronné n'eſt-il pas preſque toujours un verſificateur obſcur & déteſtable ? Ailleurs, c'eſt une diſſertation philoſophique, politique ou morale ; matieres qu'il eſt dangereux pour l'auteur de traiter ouvertement, & pour la vérité de traiter à demi. Enfin, ailleurs la phyſique eſt l'objet des travaux des aſpirans au lauréat académique : & quelles vérités doit-on à ce genre de combat ? C'eſt une académie qui a couronné la plaiſante invention des para-volcans.

La multiplicité des académies, la multitude des prix qu'elles propoſent ne créent point les génies & ne font naître qu'une foule de littérateurs médiocres, inſectes rampans, qui nuiſent à la fertilité en paroiſſant y concourir.

Si l'on veut découvrir des vérités, il faut borner le nombre des ſavans : admettre indifféremment tous ceux qui ſe préſentent, c'eſt vouloir tomber dans la confuſion parmi les êtres penſans ; les trois quarts ſont appellés à écouter & ſe taire. Il ne devroit être permis d'écrire qu'aux individus diſtingués par des talens marqués, & ceux-là ne

concourent point ou concourent rarement aux prix académiques.

Puiſqu'il eſt démontré que les académies, par la maniere dont elles ſont compoſées, par leur eſprit, leur conſtitution, leurs faveurs même, offrent des obſtacles ſi prodigieux à la découverte de la vérité, le philoſophe qui la recherche doit-il jamais aſpirer à y entrer ?

Quel eſt le vrai but des êtres ordinaires, qui brûlent d'être admis dans ce ſanctuaire ? Ils ſavent que le public accorde ſans examen ſon eſtime au poſſeſſeur heureux de ce titre ; ils le mendient pour être plus honorés, pour être traités en ſavans. Or, le philoſophe qui ſe livre à la recherche de la vérité, doit, comme nous le prouverons, être au-deſſus de l'opinion publique, au-deſſus de tous les titres. Il doit ſe borner à ſon eſtime, au plaiſir d'être utile : il n'eſt pas ſavant pour le paroître, mais pour être utile ; & puiſque le brevet académique, loin d'être un moyen de découvrir des vérités, offre au contraire mille obſtacles, loin de rechercher ce titre, il le fuira, le rejetera.

Il ſait d'ailleurs que, quoique les académies renferment des gens de mérite, quoique le talent y ſoit quelquefois admis pour lui-même ; cependant le mérite le plus médiocre y perce ſouvent par

une baſſe adulation, par l'intrigue; il ſait que ces corps ſont diviſés par des partis, qu'il faut en adopter un : il connoît l'eſprit de corps, il le connoît entiérement oppoſé à l'eſprit philoſophique; & pourroit-il alors rechercher un titre auſſi funeſte ?

Ira-t-il mendier des voix pour recevoir des fers, pour perdre ſon heureuſe indépendance ? Conſentira-t-il à adopter aveuglément la doctrine reçue, à lui ſacrifier même la vérité ? Conſentira-t-il à révérer mille préjugés, à ſe laiſſer enchaîner par mille liens ? Prêtera-t-il les mains aux perſécutions exercées contre le génie iſolé ? S'abaiſſera-t-il juſqu'à faire ſa cour aux grands, car les académies en ſont remplies ? Donnera-t-il le matin, comme ſes confreres, leſtement audience aux pauvres auteurs ? Le ſoir, circulera-t-il dans les rues, les cercles, les concerts ? Copiera-t-il cette morgue, ce pédantiſme, cet orgueil affecté à tous les corps, qui force chaque membre à s'eſtimer infiniment lui-même & à mépriſer tout ce qui n'eſt pas revêtu du titre brillant d'académicien ? Intrigue pour entrer dans les académies, cabale pour y être quelque choſe, adulation pour parvenir, charlataniſme pour tromper le public, fanatiſme pour la conſtitution académique, vices qu'on acquiert infailliblement en y reſtant : que

de motifs pour en éloigner à jamais le philoſophe ! Oſe donc être ſeul, ô toi qui veux être philoſophe ! Seul, tu ſeras vrai ; ſeul, tu ſeras ſans préjugés ; ſeul, tu ſeras meilleur ; & s'il te faut l'exemple de quelques grands hommes pour te convaincre, jette les yeux ſur Bayle, ſur Deſcartes. Deſcartes n'appartint qu'à lui dans l'univers, Bayle ne voulut appartenir à aucune académie. Le titre d'académicien eſt une eſpece de liſiere qu'on donne aux enfans dans les ſciences : l'homme fort n'en a pas beſoin. *Sanabimur, ſi ſeparemur à cœtu.* Maxime vraie dans les ſciences comme dans la morale, & qui doit être celle de tous les ſages.

J'aurois pu raſſembler d'autres motifs de proſcription contre ces établiſſemens littéraires. Je n'ai pas dit tout ce que je penſe ; mais j'en ai dit aſſez pour prouver ce que j'avois avancé. Je terminerai par une remarque importante, que m'offre l'hiſtoire ſur les académies des différens pays.

Je vois qu'à l'exception d'une ou de deux ſociétés, il n'y a point d'académie en Angleterre, lorſqu'elles fourmillent dans les monarchies, & même dans les états livrés à la ſuperſtition & à l'ignorance. Cependant, quelle contrée a produit plus de grands hommes dans tous les genres ?

Dans quelle contrée a-t-on découvert plus de vérités? Où les a-t-on publiées plus courageuſement, adoptées plus promptement ? C'eſt qu'il n'y avoit point d'académies, point de ces corps nuiſibles, ennemis des innovations, qui preſcrivent ſa route au génie, qui le tyranniſent lorſqu'il veut franchir les bornes, qui traitent toutes les vérités nouvelles d'héréſies, & les condamnent dans leurs autodafés académiques.

En Angleterre, l'amour de la liberté, les lumieres qu'on a ſur la politique, doivent faire exclure ces aſſociations & les faire mépriſer. L'homme de lettres qui ne veut reconnoître en politique que le bien public pour ſon ſouverain, ſon guide, ſouffriroit-il un maître dans la carriere des ſciences ? Lui qui déteſte l'adulation lors même qu'elle mene à la fortune, l'aimeroit-il lorſqu'elle peut le conduire à une chimérique réputation ? Iroit-il careſſer le potentat littéraire, lorſqu'il refuſe & dédaigne les faveurs d'un miniſtre qui voudroit le corrompre ? Comme homme, comme citoyen, il ſent la dignité de ſon être, de ſon titre ; comme ſavant & philoſophe, il la ſent doublement, & il rougiroit de proſtituer ſa nobleſſe pour entrer dans un corps, comme pour obtenir les faveurs de l'homme puiſſant.

On croit généralement que les académies ont

été multipliées dans d'autres gouvernemens ; uniquement pour étendre les lumieres ; & moi je ſuis tenté de croire le contraire. Le miniſtre adroit, qui le premier examina l'effet de ces inſtitutions, vit qu'en permettant la culture des ſciences, on abſorberoit l'attention de la maſſe générale, dont l'activité a beſoin d'être alimentée ; qu'alors le gouvernement participeroit de la tranquillité des eſprits, & ſeroit moins contrarié dans ſes mouvemens : il vit que par l'eſpoir de médailles, d'un fauteuil, de récompenſes, on enchaîneroit aiſément l'écrivain dont la plume pourroit révéler des vérités cachées : il vit que l'adminiſtration auroit toujours ſous ſa main, à ſes ordres, une certaine quantité d'écrivains ; que par eux il répandroit les principes convenables à ſes vues ; que par eux il maîtriſeroit l'opinion publique : il vit en un mot un nouveau reſſort de ſon deſpotiſme dans l'inſtitution des académies. Lecteurs, vous prendrez ces idées pour des viſions ; mais avant de prononcer, ſongez que Richelieu, le deſpotique Richelieu fut le fondateur de la premiere académie en France : ſongez que le premier acte de cette académie fut une baſſe perſécution d'un grand homme qui déplaiſoit au fondateur. On a cru que ce miniſtre poëte ne tendoit, dans cette inſtitution, qu'au deſpotiſme littéraire : ſes vues portoient

plus loin, & elles étoient bien fondées. Il vouloit asservir l'opinion publique comme il avoit asservi les grands. L'événement a justifié le ministre. Comparez, pour en être convaincu, l'esprit du dix-huitieme siecle avec celui des précédens : cette mere académie en a enfanté cent autres ; & dans tous les coins de la France, la tranquillité ou plutôt l'apathie a régné ; mais c'est aux dépens des lumieres réelles, de la vérité, du patriotisme. La fureur du bel-esprit s'est répandue par-tout ; & le bon esprit, l'esprit philosophique est devenu plus rare, parce qu'il est ennemi de l'esprit académique.

Voilà pourquoi, malgré les milliers d'académies dont regorge l'Italie, on y trouve si peu de bons écrivains, on y découvre si peu de vérités : avec de l'argent, on devient membre de tous les tripots littéraires ; mais le brevet ne rend le membre ni plus savant ni meilleur.

Je dirai donc aux Italiens : tant que vous voudrez croupir dans l'ignorance, dans la superstition, dans la bassesse, ayez des académies ; c'est le simulacre de la science. La vraie science seroit-elle faite pour des esclaves ? Je dirai aux Anglois : voulez-vous continuer de marcher à grands pas vers la perfection des sciences ? n'ayez point de corps littéraire, & vous aurez des génies.

MÉDITATION VI.

Quelles qualités doit avoir celui qui ſe dévoue à la recherche de la vérité.

SECTION PREMIERE.

Quelles doivent être ſes qualités phyſiques.

UN philoſophe célebre a nié l'influence de l'organiſation ſur les idées, ſur l'eſprit, ſur le génie; il attribuoit à l'éducation les phénomenes variés qu'offre l'homme moral. C'étoit une double erreur. On a ſans doute abuſé de ce mot *organiſation*, pour expliquer mille phénomenes inexplicables de la nature; mais faut-il rejeter cette clef, parce qu'elle n'ouvre qu'un petit nombre de myſteres ?

Le ſyſtême d'Helvetius pouvoit ſe détruire par lui-même; car il prouvoit très-bien d'un autre côté, que l'eſprit n'étoit qu'un aſſemblage d'idées, que toutes nos idées ne venoient que par les ſens.

Donc plus un individu réunira de ſens, plus il aura de ſenſations, plus il aura d'idées.

Plus ſes ſens ſeront délicats & fins, plus ſes

ſenſations ſeront délicates & fines ; plus ſes idées ſeront ingénieuſes.

Plus ſes fibres ſe contracteront aiſément, plus ſes nerfs ſeront aiſément frappés, plus il aura de ſenſations, d'idées, d'imagination, de génie, &c. &c. &c.

Or, l'organiſation n'eſt que cet enſemble de vaiſſeaux, de fibres muſculaires, de nerfs, qui compoſent la machine humaine.

Donc l'organiſation influe néceſſairement ſur l'eſpece d'idées & d'eſprit qu'un homme peut avoir.

En connoiſſant les moyens que doit employer l'homme pour la recherche de la vérité, l'on devine quelle doit être ſon organiſation.

Attention conſtante pour obſerver, méditation perpétuelle pour démêler dans les faits leur vérité, dans les idées leur liaiſon; ardeur infatigable pour l'étude, amour de la ſolitude, héroïſme aſſez grand pour ſacrifier ſes plaiſirs, ſes beſoins, ſon exiſtence, tout enfin, à la propagation de la vérité; intrépidité inébranlable pour la ſoutenir... voilà les moyens qui conduiſent au temple de l'immortalité.

Dans quelle organiſation trouve-t-on ces diſpoſitions réunies ?

On a diſtingué les tempéramens en quatre

claſſes, les ſanguins, les bilieux, les mélancoliques, les flegmatiques. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi cette diviſion eſt exacte, ſi la ligne de démarcation entre le bilieux & le mélancolique, par exemple, eſt fondée. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne rencontre aucun de ces tempéramens dans ſa pureté. Tous ceux que forment la nature & l'éducation ſont plus ou moins mêlangés; le plus propre à la culture des ſciences, à la découverte de la vérité, ſeroit celui qui joindroit à l'eſprit vif, à l'imagination heureuſe du ſanguin, la réflexion profonde, le génie vaſte, l'ardeur inépuiſable, la conſtance, la fermeté du bilieux.

Dans l'état actuel des choſes, c'eſt ſans contredit à ce dernier qu'il faut donner la préférence. Les bilieux, dit un phyſiologiſte (1)

(1) Voyez la *Médecine domeſtique* de Buchan, traduite par M. Duplant, tom. I, p. 297. Voici les caracteres généraux qu'il aſſigne au bilieux. L'homme bilieux n'a pas ordinairement une taille avantageuſe, ni un gros embonpoint; mais il eſt fort, nerveux, bien muſclé; ſes os ſont gros, ſes chairs compactes, ſa peau aride & ſeche eſt d'un rouge foncé, brune, olivâtre, & quelquefois noire. Les poils qui le couvrent ont la couleur des cheveux qui ſont preſque toujours noirs & crépus. Le bilieux n'eſt pas beau; il a le cou gros, la bouche grande, les levres deſſéchées, l'haleine chaude, forte, les yeux noirs & perçans. Toutes les fonctions vitales ſe font

moderne, n'a pas, à la vérité, l'enjouement des perſonnes ſanguines ; mais toutes ſes paſſions ſont grandes & fortes : il eſt très-ſenſible, très-prompt à s'enflammer, conſtant, ferme, inexorable. Sa colere eſt celle d'Achille, ſa haine celle de Coriolan ; ſon amour tient de la manie, ſon imagination eſt belle & ſublime, ſon jugement eſt moins prompt, moins facile que celui de l'homme ſanguin ; mais il eſt plus utile, plus ſûr, plus réfléchi ; il a plus de génie que d'eſprit ; ſon génie eſt vaſte, profond, propre à toutes les ſciences abſtraites ; quelquefois ces qualités précieuſes ſont altérées par un peu de dureté. Un bilieux eſt preſque toujours entêté, opiniâtre dans ce qu'il veut, ce qu'il penſe, ce qu'il juge ; ce caractere qui ne ſait pas plier, rend l'homme déſagréable à la ſociété ; cet homme à ſon tour ne l'aime guere.

D'après ces différens traits, qui ne reconnoîtra pas dans le bilieux, ou le tempérament iraſcible, le caractere propre à découvrir des vérités ? L'imagination vive, exaltée, du mélan-

---

promptement & fortement dans l'homme bilieux. Son pouls eſt prompt, élaſtique, ſec & roide : il mange beaucoup, digere vite, & facilement. La conſtipation eſt propre à cette complexion, la tranſpiration ne l'eſt pas ; le tiſſu de la peau eſt trop ſerré, trop compacte.

colique,

colique n'a que trop ſouvent agrandi l'empire des erreurs & des folies, & n'a que trop ſouvent enſanglanté la terre. Le ſanguin croit & rejette l'erreur & la vérité avec la même facilité, ſans aucun examen. Le flegmatique daigne à peine ouvrir les yeux ſur le champ des connoiſſances humaines, & y voit régner avec indifférence la lumiere & les ténebres.

Ceux qui dans l'hiſtoire des grands hommes aiment à deſcendre juſqu'aux détails qui paroiſſent petits aux yeux ordinaires, y trouveront la preuve de ce que j'avance. Les hommes les plus célebres dans les ſciences, avoient preſque tous le tempérament bilieux ou iraſcible. Voltaire, Rouſſeau, Deſcartes, Luther, Calvin, Hobbes, Arnaud, Raynal, & ces érudits dont le ſavoir fut prodigieux, dont les travaux furent énormes, les Scaliger, les Saumaiſe, les Hardouin, tous les hommes, en un mot, qui ont voulu ſe diſtinguer dans leur ſiecle par des innovations hardies, avoient plus ou moins les caracteres du tempérament iraſcible. Eraſme, Melanchton, Fontenelle eurent une réputation brillante; c'étoient de beaux eſprits. Leur tempérament tranquille les borna à ce point : ils ne firent aucune découverte.

C'eſt à l'homme bilieux, en un mot, qu'on

doit les révolutions les plus éclatantes qu'offre l'hiſtoire, l'agrandiſſement des connoiſſances humaines, les miracles les plus grands de l'eſprit philoſophique luttant contre le deſpotiſme. Epictete ſe voit caſſer froidement la jambe par ſon maître : c'eſt qu'Epitecte à l'intrépidité du ſtoïciſme joignoit encore l'organiſation la plus heureuſe. Sa philoſophie étoit preſque toute entiere dans ſa nature.

SECTION II.

De l'éducation de l'homme qui ſe livre à la recherche de la vérité.

LA méthode actuelle de l'éducation n'eſt propre qu'à former des automates. C'eſt un fait démontré. Peu d'individus échappent à ſes pernicieuſes influences. Auſſi toutes les têtes paroiſſent-elles ſortir du même moule ; elles ſont toutes façonnées pour l'erreur.

L'éducation devroit tendre uniquement à habituer les eſprits à l'obſervation, à la réflexion, & il n'en eſt pas queſtion dans les écoles : on dit aux élèves ce qu'ont penſé les hommes qui les ont précédés : ils apprennent ces idées de tradition, les gravent dans leur tête ſans les examiner, ſans les vérifier, & ils appellent ſcience le dépôt accumulé de ces productions

étrangeres. L'ame ſe façonne à cette dangereuſe méthode d'adopter tout ſans obſervation ; & l'homme qui naît avec la faculté de penſer par lui-même, ne devient plus qu'une machine par la force de l'éducation.

Où eſt l'homme qui, libre enfin des entraves meurtrieres ſous leſquelles on martyriſe le cerveau dans les écoles, s'eſt dit à lui-même : qu'ai-je appris ? que ſais-je ? où eſt l'homme qui appréciant à leur véritable valeur les argumens, les theſes, les fatras de préceptes, de rhétorique, de langues, dont on l'a accablé, s'eſt dit à lui-même : rejetons ce chaos de connoiſſances vuides ; abjurons ces ſciences futiles & de parade ; oſons être ignorans ; oſons nous créer à nous-mêmes la vraie ſcience, la vraie méthode pour arriver à la ſcience ; oſons enfin être nuls un moment ; ce ſera peut-être le moyen d'être un jour quelque choſe, lorſque tous mes ſemblables, en s'eſtimant beaucoup, ſont condamnés à une nullité perpétuelle ? La nature ne crée pas ſouvent de tels êtres, dont l'énergie ſoit aſſez forte pour ſecouer le poids énorme des préjugés qui ont ſurchargé leur cerveau dans l'enfance.

Bacon & Deſcartes, animés par le ſeul amour de la vérité, firent ces recherches ſur eux-

INST. TAYLOR OXFORD

mêmes : après avoir rejeté toutes les idées d'autrui, ils ne conſerverent que celles qu'ils avoient eux-mêmes vérifiées. Voilà le caractere du vrai philoſophe, de l'homme de génie.

Le philoſophe doit donc ſe former, s'éduquer lui-même. S'il a beſoin de lifieres, il ne ſaura jamais marcher. Il doit eſſayer toutes les idées qu'il a reçues, & ne ſe croire riche que de celles qu'il aura acquiſes par ſa propre obſervation, par ſa réflexion.

Celui qui n'a pas le courage d'oublier ſon éducation primitive, & de ſe donner cette ſeconde, la ſeule qui puiſſe conduire à la vérité, n'eſt pas digne d'elle, & végétera toujours dans l'erreur.

Voulez-vous connoître l'individu le plus propre à la recherche de la vérité ? Regardez Emile ; remarquez comme ſon habile gouverneur a développé le germe de ſon intelligence ; il ne lui a pas dit : de grands hommes ont cru ce ſyſtême, ont démontré ce ſyſtême ; vous devez les croire : il ne lui a pas même dit, obſervez ; mais il a expoſé ſous ſes yeux mille objets, il l'a eſſayé dans mille circonſtances ; il l'a néceſſité à obſerver pour être heureux, pour ſavoir. Auſſi Emile ſait, car il a obſervé ; il ſait peu, parce que ſes facultés ſont bornées,

mais ce peu eſt immenſe relativement à la pauvreté de ces ſavans qui n'ont que les idées traditionnelles, que les préjugés d'autrui. Qu'il vive, & avec ſon heureuſe méthode d'obſerver & de réfléchir toujours, il découvrira de grandes choſes, il ſera utile à l'univers.

On ne le croira pas ; mais le plus grand trait de génie de l'auteur d'Emile, c'eſt de n'avoir rien appris à ſon éleve, c'eſt de l'avoir forcé à tout apprendre de lui-même, c'eſt d'avoir fait naître habilement le beſoin qui pique l'eſprit & l'excite à des recherches. Dans le cours de l'éducation, nous allons au-devant de ce beſoin, nous devons donc étouffer le génie.

O heureux, cent fois heureux, l'homme qui recevroit l'éducation d'Emile ! Que n'ai-je, comme Emile, été abandonné à l'énergie de ma nature ! Que n'ai-je été délivré du dégoût des études primitives ! Que n'ai-je été borné à l'étude de moi-même, de ce qui m'environnoit ! J'ai paſſé dix ans à étudier des abſurdités, dix ans à m'en défaire ; voilà vingt ans de perdus pour l'utile & le réel ; & pendant ce tems inutilement écoulé, les reſſorts s'uſent, les forces s'épuiſent ; l'eſprit a peut-être peu de préjugés, mais il a acquis peu de vérités. Emile n'a point ſucé les uns, & il ne croit qu'aux autres. Emile

eſt donc l'homme que nous cherchons. Il eſt l'homme de la vérité.

SECTION III.

Quelles vertus doit avoir celui qui ſe voue à l'étude de la vérité.

COMMENT peindrai-je les vertus du philoſophe qui ſe conſacre à la recherche de la vérité ? Séneque, prête-moi tes pinceaux ; ta touche eſt mâle, tes portraits ſont peut-être déſeſpérans pour l'homme foible & vicieux ; ils ſont conſolans pour l'ami de la vertu. Ton ſtoïcien eſt le roi des hommes, & preſque l'égal de la Divinité ; & je veux que mon philoſophe ſoit preſque un ſtoïcien.

Je veux qu'à l'ame la plus élevée il joigne le caractere le plus doux ; qu'à la ſévérité la plus grande pour lui-même il uniſſe la plus grande indulgence pour les autres : je veux que toute ſa ſcience ſe borne à déſapprendre le mal, ſa critique à plaindre le méchant, ſon étude à chercher le bonheur dans lui même : je veux qu'il n'ait d'autre guide que la nature, d'autre loi que ſes loix, d'autre vie que celle qu'elle lui preſcrit : je veux qu'il aime tous les hommes, parce que tous ſont ſes freres ; ſes domeſtiques, parce qu'ils ſont ſes égaux ; ſa femme, parce que, bonne, elle

fait ſon bonheur; parce que, méchante, elle fait briller ſa vertu; ſes enfans, parce qu'il peut ſe régénerer en eux, inſtruire par eux tout l'univers: je veux qu'il ne cherche point le bonheur hors de lui-même, qu'il ſoit tout en lui: je veux qu'il n'ait d'autre volupté que le mépris des voluptés: je veux que, riche, ſes richeſſes dépendent de lui; qu'il ne dépende jamais de ſes richeſſes; que, pauvre, il ſoit heureux de ſa pauvreté: je veux qu'au ſein de l'opulence, il éprouve quelquefois le beſoin pour ſe familiariſer avec lui; qu'au faîte des honneurs, il en deſcende pour ſe *domeſtiquer* avec l'adverſité: je veux qu'invariable dans ſa conduite, inébranlable dans ſes opinions, il dédaigne la fortune & ne ſoit bleſſé par aucun de ſes traits: je veux que, calomnié, perſécuté, lâchement abandonné de ſes amis, arraché à ſon épouſe, à ce qu'il a de plus cher, que, jeté dans le cachot le plus obſcur, qu'accablé ſous les chaînes, je veux qu'il ſoit encore calme, tranquille; & s'il verſe des larmes, je veux qu'elles ſoient pour cette épouſe dont l'ame foible a beſoin d'être ſoutenue, pour cet oppreſſeur dont l'imbécille cruauté eſt autant digne de pitié que de haine: je veux que, tranſporté dans un affreux déſert, il ne ſe croie pas malheureux, puiſqu'il

ne peut être ſéparé de lui-même. (1) Un ſavant ordinaire regrettera ſes livres, le riche ſes tréſors, le philoſophe rien; il a tout avec lui, puiſqu'il ſe poſſede, puiſque ſon ame eſt ſon tréſor, ſon livre, ſon tout enfin. Je veux qu'à ſon trépas, lorſque la nature lui reprendra ce ſouffle de vie qu'elle lui a prêté, il puiſſe ſe dire qu'il n'a jamais cherché que ſon bonheur, qu'il n'a étudié que la vérité, que jamais il n'a fait couler des larmes, que jamais il n'eut de remords. Je veux que ſa mort honore ſa vie, que ſa vie le conſole de ſa mort, & que d'un air calme & intrépide il ſe jette dans le ſein de la Divinité dont il s'approcha toujours par ſes vertus.

1. Ce portrait pourra paroître une belle chimere: je plains ceux qui le verront ſous cet aſpect; mais le ſage doit toujours l'avoir devant les yeux: & comment, s'il n'étoit pas vertueux, pourroit-il peindre la vertu, la perſuader, la faire aimer? Comment fera-t-il déteſter l'ambition s'il eſt ambitieux, l'égoïſme s'il eſt égoïſte, la volupté s'il eſt livré à la débauche? Non, non, il ne ſuffit pas d'enſeigner pour être cru; la pratique ſeule donne droit de l'être. La philoſophie n'eſt point une ſcience de parade; elle ne conſiſte point dans

(1) *Qui ſe habet nil perdidit.* Séneque.

de vains mots, mais dans les choſes. Le charlatan pérore, le philoſophe agit; le charlatan parle d'humanité, le philoſophe eſt homme, aime les hommes. Être homme, aimer les hommes, c'eſt raſſembler toutes les vertus, c'eſt acquérir l'énergie qui fait le grand homme; car, n'en doutons pas, l'amour ſeul de l'humanité peut enfanter les grandes actions & créer les vrais héros, les vrais philoſophes. Sans l'amour de l'humanité, l'héroïſme n'eſt qu'atrocité, la philoſophie n'eſt que vanité.

Loin d'ici donc le reproche tant de fois haſardé par les détracteurs de cette ſcience reſpectable, qu'elle affoiblit l'amour de l'humanité, qu'elle étend l'égoïſme! Ignorans ou fanatiques, qui vous liguez contre la ſcience par excellence, contemplez ſes martyrs, ouvrez ſes livres, méditez ſes maximes, & oſez encore la calomnier! La philoſophie mere de l'égoïſme! Cette ſcience qui apprend à ſes diſciples l'art difficile de ſe vaincre eux-mêmes, d'extirper juſqu'à la derniere racine de ces paſſions que fomente, qu'échauffe l'égoïſme! Cette ſcience qui, ne ſe concentrant pas dans les murs poudreux de l'école, & ne ſe bornant pas à d'arides leçons, fait éclorre partout le germe de l'humanité, adoucit l'âpreté des mœurs ſauvages, corrige la molleſſe des peuples

efféminés ! Cette ſcience qui, dans le ſein de l'eſclavage, ſut ſe faire reſpecter ; qui, placée ſur le trône, ſut faire le bonheur du genre humain ! Prêchoient-ils, pratiquoient-ils donc l'égoïſme, ces empereurs philoſophes, les Marc-Aurele, les Adrien, les Trajan ? Nourris des principes du ſévere ſtoïciſme, ils n'eurent d'autre paſſion que celle de n'en point avoir. Vertueux pour eux-mêmes, ils n'étoient que bienfaiteurs pour les autres, & comme la Divinité, ils faiſoient luire le ſoleil ſur la terre, ſans avoir beſoin de ſes rayons. Prêchoient-ils l'égoïſme, ces philoſophes courageux qui, dévorés par l'ardente paſſion d'éclairer le genre humain, porterent leur main audacieuſe ſur le temple de l'erreur, affermi par le tems, furent l'ébranler, le détruire, en s'écraſant ſous ſes ruines ? On cite avec emphaſe le courage patriotique des Decius, des Horace ? Ces traits de fanatiſme national ſont-ils comparables à l'effervescence philoſophique, produite par l'horreur de l'impoſture & l'amour de la vérité ? Il lance, il précipite un Curtius dans le gouffre des préjugés, pour le fermer à jamais après lui.

Egoïſme, monſtre affreux, toi qui, comme Néron, voudrois engloutir dans toi-même tous les êtres ! parle, à ces traits reconnois-tu tes enfans ? Pour être heureux, tu t'iſoles ; pour

l'être, un philosophe répand par-tout les lumières ; pour les répandre, il ose braver les prisons, l'ignominie, la mort. Tes autels sont bâtis sur *l'inhumanisme*, si j'ose parler ainsi ; l'amour de l'humanité est la base de la philosophie. Centre de tout, tu voudrois ramener à toi seul tous les points de la circonférence ; & le philosophe se porte, s'étend, se multiplie sur tout. Image de ces êtres dont la nature ne fit qu'ébaucher la forme hideuse, dont les foibles yeux sont condamnés à une nuit éternelle, tu crains d'être trop éclairé par le jour brillant que répand la philosophie ; ton cœur de glace se resserre à l'approche de la tendre humanité ; tes oreilles ne s'ouvrent point pour les gémissemens du malheureux ; séparé du reste des hommes par l'imperfection de tes organes, tu es tout dans toi, rien hors de toi. Est-ce-là le portrait de celui qui a perpétuellement gravés dans son cœur ces mots sublimes de Sénèque ? *Alteri vivas oportet, si vis tibi vivere.*

Je n'ignore pas que parmi le petit nombre de philosophes qui se sont dévoués à la science si dangereuse d'éclairer le public, il s'y est glissé dans tous les tems une foule de charlatans : masquant leur égoïsme sous le voile de la philosophie, ils affichoient ses maximes, & un air

d'auſtérité, pour ſéduire le vulgaire & bâtir leur fortune aux dépens de ſa crédulité. Ils citoient Epictete, & ils ne reſſembloient qu'au paraſite Ariſtippe, qu'à ce vil Prothée qui changea de ton, de ſyſtême, de conduite, au gré des courtiſans, dont il careſſa baſſement les vices. Vous les reconnoîtrez, ces égoïſtes philoſophes, à leur ton apprêté, à leur morale relâchée, à leur jargon de tolérance, d'humanité, de bien public, qu'ils ont ſans ceſſe à la bouche, tandis que, dans leur cœur, ils ne ſacrifient qu'à leur intérêt perſonnel. Vous les verrez ſe preſſer en foule à la table des grands, applaudir à leurs ſottiſes, mendier leur protection. Vous les reconnoîtrez encore ces hommes tolérans, à l'âpreté avec laquelle ils cenſurent tout ce qui n'a pas le ſigne de leur parti, au fanatiſme avec lequel ils perſécutent, ils décrient les vrais ſages, les Diogenes reſpectables qui, dans une heureuſe obſcurité, dédaignent la faveur & ne ſavent point acheter par des baſſeſſes une réputation équivoque. (1) Voilà les égoïſtes qui déshonorent la philoſophie en en faiſant un trafic honteux. Les grands, le

(1) Je ne doute point que la méchanceté ne faſſe des applications de ces différens portraits. Je déclare qu'en les traçant, je n'ai eu perſonne en vue; j'ai obſervé le mal, je l'ai dit.

peuple, investis de ces parasites, jugent l'or sur ses scories ; la science est flétrie de ridicule, & ses vrais partisans s'ensevelissent dans des retraites, pour sauver un affront à la philosophie. (1)

Oui, j'aime à le croire, j'aime à le répéter, il est encore de vrais philosophes qui font des heureux en secret. (2) Parce que la modestie cache leurs bienfaits, la calomnie en prend droit de les insulter, de leur prêter de l'égoïsme. C'est ainsi que l'on a calomnié Sénèque & Rousseau ; & tous ceux qui voudront cacher à leur main gauche ce que fait leur main droite, seront exposés aux mêmes traits. Mais, en attendant les sifflets de l'envie, qu'il est doux de descendre dans soi-même, d'y trouver un asyle, & là, de pouvoir dire à ce monstre : tes traits sont impuissans, ma conscience est pour moi!

---

(1) Dès le tems de Lucien, on chargeoit la philosophie des crimes des faux philosophes. Une chose, dit-il, en s'adressant à la philosophie, m'irritoit beaucoup. Quelqu'un de vos hypocrites imitateurs étoit-il convaincu de méchanceté, d'indécence ou de libertinage ? on rendoit la philosophie responsable de ses fautes, & l'on accusoit Chrisippe, Platon, Pythagore. *Dial. des philosophes ressuscités.*

(2) Ils se rencontrent même dans ces académies dont j'ai dépeint les tristes inconvéniens. Si leur forme étouffe le génie, elle laisse au moins subsister la bienfaisance.

SECTION IV.

De l'eſpece d'eſprit propre à la recherche de la vérité, & que le philoſophe doit avoir.

ON entend par eſprit, ou l'aſſemblage d'un certain nombre d'idées, ou la faculté d'en acquérir.

Dans le premier ſens, le philoſophe ne doit avoir que des idées vraies : dans le ſecond, il doit avoir la faculté de n'acquérir que des idées vraies.

L'eſprit a reçu bien des noms & des diſtinctions : on a diſtingué le génie, l'imagination, le ſentiment, l'eſprit fin, l'eſprit fort, l'eſprit entendu, l'eſprit pénétrant, l'eſprit juſte, le bon ſens, le bel eſprit, &c. Helvetius a, dans un ouvrage immortel, approfondi toutes ces diſtinctions ; & d'après ſes principes, que la vérité confirme preſque toujours, il eſt aiſé de déterminer quelle eſpece d'eſprit eſt propre à la recherche de la vérité, dans quelle proportion l'eſprit philoſophique doit être compoſé de génie, d'imagination & d'eſprit.

Si le génie n'eſt que l'art de faire de grandes découvertes, ſi les découvertes ne ſont que des combinaiſons nouvelles, des rapports nouveaux apperçus entre certains objets ; ſi l'on obtient le titre d'homme de génie alors que les idées

réſultant de ce rapport forment un grand enſemble, ſont fécondes en vérités & intéreſſantes pour l'humanité ; il eſt évident que pour découvrir des vérités nouvelles, il faudra avoir du génie. Ainſi, pour être Montagne en morale, Monteſquieu en législation, Newton en phyſique, il faut avoir cette qualité précieuſe : mais ſi le philoſophe ſe borne à analyſer les découvertes de ces grands hommes, il lui faut plus d'eſprit que de génie, plus de raiſon que d'eſprit.

L'imagination prête des couleurs aux objets exiſtans, & l'exiſtence aux objets inconnus. L'imagination eſt donc un préſent dangereux pour le philoſophe, ſoit que par la ſyntheſe il cherche à compoſer un nouvel ordre de choſes, ſoit que par l'analyſe il les réduiſe à leurs vrais élémens. L'imagination crée des anneaux imaginaires dans la chaîne d'un ſyſtême. Quand on l'examine au microſcope, elle donne au verre un faux ton de lumiere ; & dans les deux cas, ſon produit eſt toujours une erreur : c'eſt ſouvent une erreur brillante ; ſon éclat conſole le vulgaire & le trompe ſouvent : mais le philoſophe doit le rejeter. Les gens d'une imagination vive ne ſont guere propres à la recherche de la vérité : quand ils parlent ou écrivent, ce ſont des éclairs perpétuels ; mais rien de ſolide ; la méditation les tue,

ils obſervent ſuperficiellement, parcourent avec la plus grande rapidité les objets les plus éloignés, & n'en approfondiſſent aucun.

Si donc le philoſophe n'a pas d'imagination, il ne doit pas l'envier. S'il en a, il doit la borner à revêtir d'images ſenſibles les idées abſtraites & les principes des ſciences, pour ajouter par ce moyen plus de clarté, plus d'agrément aux vérités. Souvent encore, combien ce talent eſt dangereux ! Combien d'erreurs un vernis brillant a ſu maſquer & perpétuer ! Qui perdit Deſcartes dans la recherche de la vérité ? Une imagination exceſſive. Pourquoi Newton fut-il plus heureux ? C'eſt qu'il en avoit moins, c'eſt qu'il la maîtriſoit par le calcul. Pourquoi ne cite-t-on Mallebranche qu'à propos d'écarts métaphyſiques ? Pourquoi Locke étincele-t-il de vérités dans le même genre ? C'eſt que Mallebranche ſuivit trop ſon imagination. Locke la mit de côté ; il eut peut-être tort de l'abandonner entiérement. Sans doute il eût été plus intéreſſant, plus utile, ſi l'imagination eût broyé quelquefois ſes couleurs : mais il deſſinoit la vérité & craignoit de la peindre.

Si l'homme avoit épuiſé toutes les combinaiſons poſſibles dans la connoiſſance des choſes, on n'auroit plus beſoin de ce qu'on appelle eſprit ;

le

le philoſophe ne ſeroit que ſavant, & la ſcience compoſeroit l'eſprit. Nous ſommes loin de toucher ce terme; le philoſophe qui s'occupe de la recherche de la vérité doit donc avoir de l'eſprit, puiſqu'il n'eſt qu'un aſſemblage d'idées nouvelles.

Mais quel eſprit doit-il avoir? car on en diſtingue pluſieurs eſpeces. Toutes peuvent lui être utiles, il doit les réunir toutes, s'il eſt poſſible.

Avec l'eſprit fin, il découvrira les rapports qui échappent aux yeux du vulgaire.

Avec l'eſprit fort, il aura de grandes idées; il peindra fortement, il frappera fortement, il ſaiſira par ſa préciſion comme Epictete, il convaincra comme Séneque, il perſuadera comme Rouſſeau.

Avec un eſprit de lumiere & d'étendue, il portera rapidement ſa vue ſur une infinité d'objets.

Avec un eſprit pénétrant, il percera ſon objet, le creuſera opiniâtrément.

Avec un eſprit profond, il en épuiſera tous les détails; avec un eſprit ſavant, il connoîtra toutes les vérités découvertes, car la ſcience n'eſt qu'une collection de vérités; avec un eſprit juſte, il ne tirera que des conſéquences vraies des principes reçus.

D'après ces apperçus, il eſt aiſé de compter la ſorte d'eſprit néceſſaire au philoſophe qui cherche la vérité. S'il éleve un ſyſtême, il doit avoir du génie, l'eſprit fort, l'eſprit de lumiere & d'étendue. S'il ſe borne à vérifier les découvertes des autres, il a beſoin d'un eſprit juſte, pénétrant, profond, & même fin & ſavant.

Dans tous les cas le philoſophe doit avoir l'eſprit d'obſervation & l'eſprit de méditation; car la réflexion & l'obſervation ſont les ſeuls moyens de découvrir les vérités nouvelles & de vérifier les anciennes.

Je ne parle point ici du bel eſprit: s'il n'eſt que le talent de dire élégamment des riens, le philoſophe doit le mépriſer: non pas qu'il doive méconnoître l'art d'intéreſſer ſes lecteurs; il écrit pour être utile; & pour réuſſir, il doit étudier l'art de préſenter toujours ſes idées ſous un aſpect agréable, de les diſpoſer de maniere à faire une vive impreſſion ſur l'eſprit de ſon lecteur, d'unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, en un mot, d'intéreſſer ſon lecteur. Helvetius, Rouſſeau poſſédoient cet art magique, & ils n'étoient pas beaux eſprits. Ils doivent ſervir de modele au philoſophe qui cherche à être utile dans ſon ſiecle, & à vivre dans les autres.

Je veux, dit Séneque dans une de ſes lettres, que le ſtyle du philoſophe ſoit ſimple & facile ; qu'il ne reſſente ni la recherche, ni le travail. . . La philoſophie ne renonce pas au génie ; mais elle ne veut pas qu'on ſacrifie bien du travail à des mots. . . Nos diſcours ne doivent pas chercher à plaire, mais à inſtruire. Si pourtant l'éloquence s'y joint ſans affectation ; ſi elle s'offre d'elle-même, ou ſi elle coûte peu, à la bonne heure : qu'elle vienne à la ſuite d'objets aſſez importans pour ſe paſſer de ſes ornemens ; mais qu'elle ſoit moins occupée de ſe montrer que les choſes.

SECTION V.

De la religion du philoſophe ſceptique.

Je ſerai court ſur ce chapitre ; trop long, il ſeroit inutile également pour ceux qui penſent ou ne penſent pas comme moi. Bien des gens ſeront tentés de le prendre pour une plaiſanterie. Un philoſophe religieux ! . . . Oui, celui-là ſeul peut être propre à la recherche de la vérité. Les matérialiſtes ſouriront, de pitié peut-être, me perſifflerons ſur ma crédulité religieuſe. Mais je ſuis armé contre le perſifflage, & j'en crois à mon ſentiment ſeul. Je le ſais, ils n'aiment pas ce ſens moral, ils lui ſubſtituent avec

confiance le raiſonnement. Pauvres êtres que nous ſommes, pouvons-nous invoquer la raiſon, parler d'évidence ſur des matieres auſſi abſtraites? La raiſon ne me montre que ténebres, où le ſens moral m'éclaire & me dirige. Je laiſſe donc la raiſon, & ne ſuis que mon inſtinct moral, que la voix du bonheur. Je ſuis heureux quand je travaille pour le bien de mes ſemblables, quand je le fais; je ſuis heureux quand je crois être ſous l'œil d'un Être ſuprême, quand je crois le voir ſourire à mes foibles efforts & les encourager; je ſuis heureux quand je l'invoque, quand je le prie; & je ne le prie qu'entraîné par un beſoin irréſiſtible, par le plaiſir: c'eſt mon maître, je lui rends compte, nous converſons; & dans cette converſation, dans l'eſpoir qu'il me donne, je puiſe de nouvelles forces, une énergie plus grande... Où puiſerez-vous la vôtre, ô vous qui ne croyez à rien? Eſt-ce dans votre cœur qui concentre tout dans lui, dans l'eſpoir d'un avenir auquel vous ne croyez pas, dans l'amour de l'humanité qui ne peut être qu'une folie à vos yeux, dans le deſir de la gloire qui n'eſt qu'une fumée....? Vous êtes de glace pour tout ce qui n'eſt pas vous; la vérité vous eſt étrangere, & ſa recherche demande une ame de feu.

SECTION VI.

A quel âge peut-on ſe livrer à la recherche de la vérité.

IL n'eſt qu'un âge, dit Helvetius, & c'eſt celui des paſſions, où l'on peut dévorer les premieres difficultés qui défendent l'accès de chaque ſcience. Cet âge paſſé, l'on peut apprendre encore à manier avec plus d'adreſſe l'outil dont on s'eſt toujours ſervi, à mieux développer ſes idées, à les préſenter dans un plus grand jour; mais on eſt incapable des efforts néceſſaires pour défricher un terrein nouveau.

Helvetius avoit raiſon. Le feu de la jeuneſſe donne des forces pour les grandes découvertes, la réflexion de l'âge mûr les perfectionne. Il faut donc inventer dans la jeuneſſe, examiner dans la maturité de l'âge. L'enfance & la vieilleſſe ſont des tems perdus pour le génie qui combine; on doit ſe borner alors à végéter, à jouir.

Souvent dans la premiere jeuneſſe les paſſions ſont trop vives, l'imagination eſt outrée. L'eſprit ſacrifie au brillant, les jugemens ſont précipités. Dans cet âge, on veut jouir, on jouit avec fureur: on preſſe, on accumule les idées, on eſt tout-à-la-fois ſavant, raiſonneur, poëte;

on veut être tout, ce qui empêche même d'être quelque chose.

Dans la vieilleſſe les idées ſont lentes, l'imagination eſt éteinte, l'homme n'exiſte qu'en réminiſcence, il n'eſt plus rien ; mais c'eſt être quelque choſe que de le ſavoir, que de ſe conformer à cet état machinal.

Il eſt démontré que les paſſions ſeules peuvent tirer l'homme de génie de la claſſe des êtres vulgaires. Que le deſir de s'immortaliſer l'enflamme, & il créera des chef-d'œuvres. A trente ans l'homme brûle pour la gloire ; à quarante, les infidélités, les caprices de ſa maîtreſſe le dégoûtent ; à ſoixante, le voile de l'illuſion eſt tombé, & il ne crée rien.

C'eſt le deſir d'être utile à ſes ſemblables, qui doit diriger le vrai philoſophe ; mais à quel âge peut-on être animé par ce deſir, au point de vaincre tous les obſtacles, & de lui ſacrifier tout ? Dans l'âge où les paſſions dominent, leur voix étouffe toute autre voix. Le bien ſe fait alors, parce qu'il entre dans le plan de la paſſion ; mais l'homme ne commence à voir ſes ſemblables qu'au moment où la réflexion diminuant le feu des paſſions, porte ſes regards ſur la ſociété ; alors il voit les maux nombreux dont elle eſt inveſtie ; alors il voit les fers dont ſes

ſemblables ſont enchaînés ; il cherche à guérir les uns, à adoucir le poids des autres, à les briſer, s'il le peut. L'eſpoir d'être utile à ſon ſiecle, à la poſtérité, l'enflamme, & ne l'abandonne plus qu'au tombeau ; tous ſes efforts tendent à ce but, tous ſes pas tendent à ce point ; il ne voit que l'ordre, il oublie tout, il s'oublie lui-même pour le rétablir par-tout. Heureuſe la ſociété où il vit ! Heureuſe, s'il vit long-tems ! D'autres en ſont les délices ; il en fait le bonheur, mais c'eſt un bonheur durable.

Combien fortuné ſeroit donc l'être qui, au feu de la jeuneſſe joignant la réflexion de l'âge mûr, ne tourneroit ſon génie, ſes méditations, que vers les objets les plus intéreſſans pour ſes ſemblables ; qui dédaignant la gloire, dédaignant l'ambition, n'en auroit point d'autre que celle d'être utile ! Sa vie ne ſeroit qu'un long enchaînement de bienfaits verſés ſur le genre humain ; tous ſes momens ſeroient des momens de plaiſirs. La gloire viendroit le chercher ; mais ſupérieur à la gloire, il goûteroit ſes charmes ſans en être enivré. D'autres feront le bien pour la gloire ; lui ſeul fera le bien pour le bien même, & ſa gloire ſera plus pure, plus certaine & plus longue.

L'époque de la vie où l'on peut ſe livrer à

la recherche de la vérité, eſt donc celle où l'on ſentira le deſir d'être utile à la ſociété, & ce deſir peut naître à tout âge ; mais il n'eſt ordinairement que le fruit d'une longue réflexion & de la ſatiété des autres paſſions qui peuvent agiter l'homme. Ce deſir ſuccède à la gloire, eſt incompatible avec l'ambition, avec les autres paſſions ; & l'amour de la gloire & l'ambition ne s'éteignent pas de bonne heure dans le cœur humain.

Dans la ſolitude, l'ame ſent plus tôt le vuide de ces paſſions ; le bandeau de l'illuſion ſe déchire plus tôt ſous les efforts de la raiſon. Dans le monde les careſſes perfides de ſes adorateurs ne ſervent qu'à l'entretenir. Auſſi faut-il recommander à ceux qui ſe deſtinent à la recherche de la vérité, de s'enſevelir dans la retraite ; là, ils verront la frivolité de la plupart des ſciences ; là, ils acquerront ce courage qui fait mépriſer la gloire ; là, ils contracteront une horreur énergique pour les atrocités, les erreurs qui défigurent l'eſpece humaine ; là, conſumés du deſir ardent de les extirper, ils deviendront des miſſionnaires, des apôtres inébranlables de la vérité.

Jetez les yeux ſur Boulanger, ſur Helvetius, ſur Rouſſeau : où ſe ſont-ils formés ? où leur

ame a-t-elle puiſé cette énergie qui caractériſe leurs ouvrages ? Dans la ſolitude. Ils auroient eu de l'eſprit dans le monde ; ils ont fait plus en vivant dans la retraite, ils ont eu l'eſprit d'être utiles.

En s'y confinant, on acquerra donc plus tôt ce deſir qui ſeul fait naître le génie, plus tôt on en aura les forces, plus tôt on ſera appellé à éclairer le genre humain. La retraite accélere le tems où l'on devient homme ; le génie y eſt précoce, il n'y connoît point d'enfance.

On a reproché ſouvent à pluſieurs écrivains d'avoir produit trop de bonne heure leurs idées au grand jour. Avant de faire ce reproche, il falloit examiner leurs ouvrages : étoient-ils utiles ? ils avoient droit d'écrire. Il n'eſt point d'âge pour l'homme qui peut être utile. L'écrivain qui ne dit que des choſes frivoles ou déjà connues, écrit toujours trop tôt ; mais les Helvetius, les Rouſſeau viennent toujours trop tard. On ne peut donc fixer d'âge, ni pour l'écrivain utile, ni pour l'écrivain frivole.

SECTION VII.

Que le philoſophe doit avoir un but & y tendre conſtamment.

QUELLE eſt donc la ſource de cette agitation qui me tourmente? Cent projets me roulent à la fois dans la tête, mes regards tombent ſur une bibliotheque, mes mains ſe portent ſucceſſivement ſur tous les livres qui la rempliſſent. Une hiſtoire m'amuſera, je le crois, je la prends. Un mot me rappelle mon goût pour la philoſophie, & je jette le livre, en courant prendre un ouvrage philoſophique. Cet ouvrage me fait penſer; & eſpérant trouver dans la méditation le plaiſir que je cherche, je m'y plonge, & ſans ſuccès. Les ſavans qui expliquent tout, rapporteront cette agitation morale à l'agitation du ſang, à un feu qui circule dans toutes les veines, qui met en mouvement tous les eſprits animaux. Cette hypotheſe me paroît ingénieuſe; mais elle n'eſt point démontrée: car où eſt le chaînon qui lie le mouvement plus ou moins rapide du ſang au mouvement du principe penſant?

Il ſemble qu'il en ſoit au moral comme au phyſique. Ici les corps ont beſoin d'un centre de gravité ſur lequel ils peſent. Là, l'eſprit a beſoin d'un but auquel il rapporte toutes ſes

penſées. Son travail, ſon repos même ont un terme, & ce terme doit offrir néceſſairement le bonheur ; car, ſans cela, on l'éviteroit. Otez ce but à l'eſprit ; ignorant alors où eſt ſon centre de gravité, il erre à l'aventure, il cherche, il tâte différens points, il ouvre le grand livre des perſpectives, afin de choiſir celle à laquelle il s'attachera ; l'incertitude peſe réellement à l'ame : je ne dis pas l'incertitude d'opinion, mais l'incertitude de ſituation. L'homme eſt-il heureux ? il tend à conſerver ſon bien-être. Eſt-il malheureux ? il cherche à ſortir de l'abyme du malheur. Mais dans toutes les poſitions, il faut du mouvement & un but.

Que conclure de là ? Que le ſage doit ſe choiſir un but fixe, invariable, dont rien ne le détourne ; qu'il doit auſſi choiſir les moyens qui pourront l'y conduire. Ce but doit être ſon bonheur & celui de ſes ſemblables. Il y a mille moyens pour le procurer, & l'étude de ces moyens doit être l'éternelle étude d'un philoſophe.

L'eſprit de l'homme a des limites : s'il court pluſieurs carrieres, il les parcourt ſuperficiellement ; mais il ne trace point des ſillons profonds & durables, il eſt conſéquemment plus brillant qu'utile : or, c'eſt ſur l'utilité qu'on doit régler l'eſtime que méritent les ouvrages.

L'écrivain qui veut être utile doit donc borner ſa marche. Il embraſſera moins, il approfondira plus ; il enviſagera les ſciences qu'il étudiera ſous tous leurs aſpects. Les erreurs, fruit de la précipitation, ſeront moins ſon partage : il en aura cependant, mais il en aura moins, mais il ne ſera pas dangereux.

SECTION VIII.

Que le philoſophe doit ſavoir ſe juger lui-même.

ON a dit & répété ſouvent, qu'un auteur devoit, s'il vouloit réuſſir, conſulter ſur ſes ouvrages un ami éclairé & de ſang-froid. Je ne crois pas cette maxime vraie dans tous les ſens ; elle peut être utile pour certains littérateurs & pour les ſujets où le goût ſeul eſt intéreſſé ; mais elle eſt déplacée pour le génie. Il peut ſeul s'apprécier lui-même.

En général dans les ſciences, & dans l'art d'écrire, on ne peut être jugé que par ſon pair. Donnez à un dialecticien un beau morceau d'éloquence ; il le traitera de bavardage. Donnez à un homme froid un diſcours plein de chaleur ; il le trouvera extravagant, il corrigera des traits, lorſque le tableau ravira tous les ſpectateurs.

Que réſulte-t-il de là ? Deux vérités :

1°. que pour les auteurs, s'ils consultent, ils doivent choisir leurs pairs, c'est-à-dire, des auteurs qui aient à peu près leur goût, leur faire, leur maniere. 2°. Quant aux juges, ils doivent faire abstraction de leurs goûts personnels, se revêtir du personnage de l'auteur, le dépouiller pour descendre au rang des spectateurs, & juger de l'effet qu'il doit faire sur eux. Ces conditions étant difficiles à remplir, il en résulte que les bons juges sont rares. Montesquieu consulta trois personnes éclairées, avant d'imprimer ses trois immortels ouvrages. Il n'eut le suffrage d'aucun; & cependant il eut le bon esprit de voir qu'il avoit raison, malgré ses amis. Le public a prouvé, par son admiration, qu'il ne s'étoit pas trompé.

Mon expérience, disoit Rousseau, m'a fait prendre la ferme résolution d'être désormais mon unique censeur. .... Ne sais-je pas combien l'amour-propre des censeurs les mieux intentionnés & les préjugés les plus éclairés leur font mettre d'opiniâtreté & de hauteur à la place de la raison, & leur font rayer d'excellentes choses, uniquement parce qu'elles ne sont pas dans leur maniere de penser, & qu'ils ne les ont pas méditées aussi profondément que l'auteur? *Lettre à M. * * * Mélanges*, tome XXIII,

Le philoſophe doit donc ſavoir ſe juger lui-même, & apprécier la valeur de ſes recherches. Celui qui n'a pas la force de ſe meſurer, n'eſt pas digne de créer; ou plutôt il eſt impoſſible de créer ſans voir l'étendue de ſes découvertes, ſans la faire rejaillir ſur ſon être. La conſcience de l'une entraîne celle de l'autre, & l'une & l'autre donnent en même tems la meſure de la valeur de l'opinion publique.

SECTION IX.

Que le philoſophe doit ſe mettre au-deſſus de l'opinion publique.

LE philoſophe, appellé par ſes talens à éclairer l'univers, doit, s'il veut déployer toute la grandeur de ſon ame, ſe mettre au-deſſus de l'opinion publique. Il doit entendre les éloges & les critiques à peu près avec la même indifférence: appréciant intérieurement leur valeur, il doit s'attacher uniquement aux obſervations qui peuvent le conduire plus directement à ſon but, au grand but d'être utile.

On peut diviſer tous les lecteurs en deux claſſes. Celle des ignorans, & c'eſt la plus nombreuſe, conduite tantôt par un inſtinct machinal, tantôt par ſes paſſions & ſes préjugés,

ſouvent même par des impulſions étrangeres, admire ſans réflexion, & oublie avec légéreté l'auteur le plus propre à l'éclairer.

Epicure diſoit, en parlant de cette claſſe : Jamais je n'ai voulu plaire au peuple ; ce que je ſais n'eſt pas de ſon goût ; & ce qui ſeroit de ſon goût, je ne le ſais pas.

La claſſe des connoiſſeurs juge avec diſcernement ; mais ſi l'on ne peut lui refuſer des lumieres, elle ne montre pas toujours l'impartialité la plus ſévere. La jalouſie les empêche de voir le bien, elle les rend injuſtes & ſouvent dangereux pour l'auteur dont le mérite éclatant humilie leur orgueil.

Le philoſophe qui tend à l'immortalité ſeroit donc fou de s'inquiéter des jugements du public. Eſt-il en ſa faveur ? Il n'en conçoit pas plus d'orgueil. Eſt-il contre lui ? Il n'en eſt pas plus effrayé, pas moins inébranlable dans ſes opinions, pas moins invariable dans ſa conduite.

Si même il avoit à choiſir de la faveur ou de la contrariété publique, il ne balanceroit pas. C'eſt être loin de la vraie gloire, loin du but, que d'être trop près du peuple, que d'être d'abord applaudi univerſellement. (1)

---

(1) *Quid tibi philoſophia præſtabit ? Ut malis tibi*

Veux-tu te livrer à l'étude de la philoſophie, dit Epictete ? vois l'avenir qui ſe prépare pour toi : on ridiculiſera tes principes & ta conduite auſtere ; on t'accablera de ſarcaſmes ; on rira de ton manteau. N'ais point de manteau ; mais obſerve conſtamment ce qui te paroît bon, & ſouviens-toi que ſi tu perſéveres, tu deviendras un objet d'admiration pour ceux même qui t'avoient livré au ridicule. Si tu ſuccombes, tu ſeras doublement victime de la ſatire publique. (1).

---

placere quam populo, ut æſtimes judicia, non numeres... Cæterum, ſi videro celebrem ſecundis vocibus vulgi, ſi intrante te clamor, plauſus, & pantomimica ornamenta obſtupuerint, ſi tota civitate, te fœminæ puerique laudaverint, quidni ego tui miſerear, cum ſciam quæ viâ ad iſtum favorem ferat ?

SEN. epiſt. 29.

(1) Fontenelle diſoit : Je n'ai jamais lu aucun des ouvrages de mes ennemis : je n'ai ni le droit de les mépriſer, parce que j'ignore s'ils ont du talent ou s'ils en manquent ; ni celui de les haïr, parce qu'ils ne m'ont pas donné un inſtant d'humeur pendant le jour, ni un quart d'heure d'inſomnie pendant la nuit. Où en ſerions-nous, ſi des hommes pervers pouvoient rendre faux ce qui eſt vrai, mauvais ce qui eſt bon, laid ce qui eſt beau ? Tous les philoſophes devroient imiter Fontenelle.

SECTION X.

Que le philoſophe eſt maître de l'opinion publique.

C'EST donc par la conſtance dans ſes travaux, par l'opiniâtreté dans ſes principes, que le philoſophe parvient enfin à maîtriſer l'opinion publique : il jouit alors d'un plus grand empire que le ſouverain le plus deſpotique. Il commande à l'opinion publique, & l'opinion publique commande à tout l'univers. Il n'a pas beſoin d'une foule d'eſclaves & de bourreaux pour ſe faire reſpecter, pour ſe faire obéir ; ſes écrits, ſes actions, voilà ſes armes ; avec eux, il aſſujettit tous les eſprits. Ils volent de pays en pays, de ſiecle en ſiecle, & par-tout, dans tous les tems, il obtient l'adoration de l'univers. Les hommes libres lui dreſſent des autels publiquement, les eſclaves lui en élevent dans leurs cœurs. Le deſpote ſeul frémit & s'indigne, & ſon indignation eſt le plus grand éloge du philoſophe. La communication des lumieres, devenue univerſelle, fait qu'il n'eſt plus de philoſophe injuſtement perſécuté, plus de tyran impuni. Ce dernier s'efforce en vain d'accabler de ſes chaînes l'ami de l'humanité : l'humanité le réclame par-tout, depuis les glaces de

Pétersbourg jusqu'aux bords pieusement enfanglantés du Tage. Par-tout, il est des ames pénétrées des maximes philosophiques; l'horrible habit de familier de l'inquisition en recele quelquefois. Il se forme une ligue entr'elles; & le nom du monstre est dévoué à l'exécration, lorsqu'on ne prononce celui du sage malheureux qu'avec attendrissement, qu'avec vénération.... Eh! s'il ne restoit pas à l'homme qui se dévoue à la prédication de la vérité, la certitude d'être utile, & l'espoir d'être aimé, respecté par les hommes vertueux, quel motif pourroit l'engager à sacrifier sa tranquillité, ses biens, sa vie même? Mais les bénédictions des siecles le dédommagent bien de ces sacrifices.

SECTION XI.

De l'état civil du philosophe; qu'il doit être indépendant.

IL faut avoir un courage opiniâtre pour chercher la vérité, des lumieres pour la trouver, la liberté pour la dire. Le philosophe doit donc être indépendant; car, sans une parfaite indépendance de tout ce qui asservit les hommes, il n'est point de vraie liberté. (1)

(1) Un des préceptes d'Epicure est celui-ci: Le sage ne se chargera point de l'administration de la république.

Si le philoſophe eſt attaché à une contrée, à un état, à une propriété, comment oſera-t-il être l'apôtre de la vérité ? La crainte de perdre ſa fortune l'empêchera de la publier ; les préjugés de ſon état l'empêcheront de la voir.

Le philoſophe doit donc couper, s'il eſt poſſible, tous les liens qui l'attachent à la terre. Les plus forts ſont les beſoins ; les diminuer eſt le vrai moyen d'être indépendant. Avec peu de beſoins il n'eſt point d'être qui puiſſe commander au ſage. Il eſt moins dépendant, plus maître que le tyran ; car ce dernier a beſoin du bras de ſes ſatellites pour être tranquille.

Auſſi, multiplier les beſoins des hommes a-t-il été dans tous les tems un ſyſtême adroit de la tyrannie, pour attacher les peuples au joug. C'étoient autant de liens par leſquels on les retenoit. Auſſi les hommes d'aujourd'hui ſont-ils plus ſerfs que leurs aïeux. L'éducation, l'habitude leur font contracter mille beſoins factices. Ailleurs, ils ne ſeroient pas aiſément ſatisfaits ; pour jouir on ſacrifie tout, honneur & liberté ; on eſt lâche, on devient eſclave. Aux chaînes des beſoins factices, il faut ajouter celles qu'impoſent les différens états de la ſociété ; chaînes que le vulgaire peut

porter, mais qui ſont incompatibles avec le goût de la recherche de la vérité.

Qu'on obſerve tous ces états. En eſt-il un ſeul où le philoſophe puiſſe être entiérement lui-même libre de préjugés, l'ami de la vertu & de la vérité? Ira-t-il, monté ſur un tribunal, jeter dans la balance injuſte des loix le ſort des citoyens, décider de leur vie, de leur fortune, par les plus miſérables argumens, par des codes antiques & ridicules? Ira-t-il, avec les coins & le fer d'un bourreau, extorquer les aveux d'un accuſé? & pourra-t-il, de ſens-froid, faire couler ſon ſang ſur un échafaud? Ira-t-il dans ces mêmes tribunaux, ſous le titre tant de fois trahi de défenſeur de la veuve & de l'orphelin, proſtituer ſa plume mercenaire à l'affreuſe chicane qui dévore les états & les individus? Ira-t-il s'enfoncer dans l'antre ſecret de la finance deſtructive, & s'engraiſſer impitoyablement du ſang de ſes concitoyens? Ira-t-il dans les cours, mendier indignement la faveur, ſe parjurer cent fois le jour, & s'épuiſer en adulations, en baſſeſſes, en perfidies? Ira-t-il, adoptant l'eſprit avide du commerçant, ſpéculer ſur les beſoins des nations & des individus, martyriſer la partie la plus utile du genre humain, pour fournir au luxe de la partie la plus

mépriſable ? Ira-t-il dans les camps, au nom de l'honneur, égorger ſon ſemblable ?

Deſcartes fut militaire dans ſa jeuneſſe ; mais il quitta bientôt les armes pour ſe livrer à l'étude de la philoſophie. Le philoſophe eſt l'ami de tous les hommes : comment tremperoit-il ſes mains dans leur ſang ?

Tous les philoſophes ont ſenti, comme Deſcartes, la néceſſité de cette indépendance, pour ſe livrer à l'étude de la vérité ; ils ont ſenti la néceſſité d'avoir, comme Deſcartes, l'eſprit libre de ſoins, le cœur libre de paſſions, de jouir d'un repos aſſuré dans une paiſible ſolitude. L'antiquité, les ſiecles modernes en offrent une foule qui ont généreuſement renoncé à tous les avantages que leur offroit la fortune. Ils voyoient que ſes faveurs étoient autant de pieges : ils voyoient qu'en ſe liant au monde, on contractoit inſenſiblement ſes vices ; que ſa rouille ſe gliſſant imperceptiblement dans l'ame, en altéroit les vertus, pour leur ſubſtituer la puſillanimité, la baſſeſſe.

Le philoſophe ſe corrompt en effet dans les ſociétés, s'il les fréquente de trop près. Séneque avouoit qu'il n'en ſortoit jamais ſans être plus vicieux, plus mécontent de lui-même : & comment le contraſte qui regne entre le ſage &

le vulgaire ne produiroit-il pas cet effet ? En paroiſſant étonné de ſes idées, on l'étonne lui-même ; en le traitant de fou, l'on parvient quelquefois à lui faire quitter ce qu'on appelle ſa chimere. On cherche à l'attirer, à le rapprocher du niveau ordinaire ; s'il ſe rapproche, il eſt perdu ; s'il s'en éloigne, il faut toujours combattre. Or, le tems employé dans les diſputes eſt un tems perdu pour la vérité. Il faut méditer tranquillement, voir de loin les vices, les préjugés du monde, comme un homme ſur le port obſerve un vaiſſeau battu par la tempête. Il faut plaindre les malheureux navigateurs ; mais il ſeroit fou d'aller s'enſevelir avec eux dans l'abyme.

Le goût que les philoſophes ont toujours montré pour l'indépendance, leur a dans tous les tems attiré bien des reproches. On a dit, par exemple, que ce goût inſpiré, par la philoſophie, relâchoit les liens de la ſociété & détruiſoit le patriotiſme.

Comment cette ſcience qui enſeigne à l'homme ſes devoirs, qui ne ceſſe de lui prêcher l'amour de ſes ſemblables, le ſacrifice de ſes paſſions, le renoncement à tout, comment relâcheroit-elle les liens du pacte ſocial ?

Elle détruit le patriotiſme ! Mais eſt-ce un ſi

grand mal, ſi vous entendez par patriotiſme cette frénéſie atroce qui transforme les citoyens d'un canton en aſſaſſins, les précipite, le fer & la flamme à la main, dans la contrée voiſine? Eſt-ce un ſi grand mal, ſi à ce préjugé féroce la philoſophie ſubſtitue l'amour de tous les hommes, ſi de tous elle ne forme qu'une ſeule famille, ſi les autels de l'humanité s'élevent ſur ceux de la guerre, ſi par-tout on ne chante que des hymnes à la paix?

Le philoſophe, en prêchant l'indépendance, ne fera jamais beaucoup d'indépendans. L'indépendance philoſophique eſt un acte d'héroïſme qui tient du prodige; & les prodiges ſont rares. Il eſt bien peu d'hommes qui conſentiront à renoncer, pour la vérité, à tout ce que le vulgaire eſtime, richeſſes, honneur, réputation, tranquillité, patrie, vie. Chaque génération produit à peine quelques individus épars qui en aient la force. Le reſte, enchaîné par la ſociété, circule & circulera toujours dans ſon tourbillon.

Avez-vous lu le portrait que fait Epictete de ſon philoſophe? Il le veut ſans liens, ſans patrie, (1) ſans paſſions, ſans ſenſibilité: il ne

(1) Je ne ceſſerai de répéter ce mot, *ſans patrie.* Une obſervation me confirme dans l'idée où je ſuis

veut pas qu'il verſe des larmes pour un enfant chéri, pour une épouſe adorée. — *Le ciel te l'a prêté, il reprend ſon don : de quoi te plains-tu ?* Sans doute voilà l'homme unique, deſtiné à publier la vérité : qui l'arrêteroit ? Tyran, martyriſe ſon corps, double ſes tourmens : il ſera maître de lui, il rira de tes efforts, il ne peut mourir qu'une fois. Tu raſſembles mille épées pour le tuer, une ſeule le perceroit ; une ſeule ne le fait pas trembler, pourquoi mille l'effraieroient-elles ?

Je l'avoue ingénument, tant de grandeur eſt au-deſſus de moi. Je vois Epictete planant au loin dans les airs ; je l'admire, & ne puis le ſuivre. Que la fortune me refuſe ſes faveurs, qu'elle m'enleve ſes dons, que des critiques me déchirent, que des ennemis me perſécutent, que tous les maux enfin, créés par l'opinion

---

qu'il ne faut pas même ce lien pour le vrai philoſophe. J'ai connu beaucoup de républicains modernes : ils étoient bons patriotes, & peu philoſophes : ils gémiſſoient des maux de leur patrie, & n'avoient pas la force de ſe ſoumettre aux loix du ſort. Puiſque, par le fait, il eſt conſtant que les trois quarts du genre humain doivent être eſclaves, que le ſyſtême d'oppreſſion s'étend & finit par engloutir les républiques, il eſt clair que le patriotiſme républicain eſt preſque toujours une folie, quand il n'eſt pas le plus fort. Les tyrans écraſent les patriotes, & n'effleurent pas les philoſophes.

publique, ſe raſſemblent ſur ma tête : je n'en ferois point effrayé ; mais perdre un ami, perdre une épouſe, ſans que ce cœur qui l'a tant aimée ſoit cruellement déchiré ; oui, cet effort eſt au-deſſus de mes forces. Je puis mourir ; mais vivant ne pas ſentir ! . . Philoſophie, ſi l'on n'entre dans ton ſanctuaire qu'à ce prix, non, je ne ſuis pas digne de toi, j'aime mieux être plus heureux & moins philoſophe ; j'aime mieux le langage moins ſévere de l'auteur d'Emile ; il n'eût pas fait le manuel d'Epictete ; il travailloit à former des hommes, & non pas des êtres ſurnaturels.

Comme lui, je ne prétends donc point que le ſage s'éleve au plus haut degré de l'inſenſibilité ſtoïcienne. Je le veux homme, & comme homme il ſera ſenſible, il ſera aimant ; & s'il ne l'étoit pas, ſe donneroit-il tant de peines pour des êtres qui lui ſeroient indifférens ? Je veux qu'il épanche ſon cœur dans le ſein d'un ami ; qu'enlacé dans les bras de ſa femme, qu'entouré de ſes enfans, il en ſoit plus fort contre les calamités humaines. . . . Mais d'ailleurs point de patrie, s'il n'eſt point de contrée libre ſur la terre ; point d'état civil, il n'en eſt pas ſans embarras ; point de corps, il n'en eſt pas ſans préjugés ; point de cupidité, elle eſt toujours

vicieuſe & ſouvent criminelle ; point d'ambition, elle eſt ou baſſe ou inſolente, & le ſage doit s'eſtimer ſans bleſſer perſonne. La diſcuſſion de l'indépendance philoſophique nous amene à une autre queſtion qui mérite d'être examinée.

SECTION XII.

Le philoſophe doit-il être célibataire, ou peut-il être marié.

Si le célibat préſente quelques avantages, ce ne peut être qu'aux philoſophes qui ſe deſtinent à l'étude de la nature & de l'homme. Des ſoins domeſtiques les diſtrairoient de cette ſublime contemplation. Tel étoit le motif qui éloigna les liens du mariage les Thalès, les Pythagore, les Démocrite. Des détracteurs de la philoſophie ont oſé les ſouiller, en avançant qu'ils n'avoient embraſſé cet état que pour ſe livrer plus ſûrement à la débauche la plus honteuſe. *Non ut meliores, ſed ut liberiores eſſent.* Cette calomnie infame a été démentie par la conduite irreprochable de ces philoſophes ; & quand leur vie auroit été ternie de quelques taches, ce tribut, payé à la foibleſſe de l'humanité, eſt bien compenſé par les grandes découvertes qu'ils nous ont tranſmiſes. Oui, ſans doute,

c'eſt en renonçant aux plaiſirs purs du mariage, c'eſt en s'iſolant, en ſe ſéqueſtrant du genre humain, en ſe concentrant dans lui-même, que le philoſophe peut plus librement s'adonner à l'étude des ſciences, & qu'il peut ſe flatter d'atteindre la vérité. Le mariage crée de nouveaux rapports pour l'homme, de nouveaux beſoins, de nouveaux ſoins, des inquiétudes; il faut ſacrifier à l'amour, aux bienſéances de la ſociété. L'ame tirée à chaque inſtant de ſon aſſiette, tranſplantée dans un terroir étranger, perd la chaîne de ſes idées; le goût du travail s'affoiblit, la vigueur des eſprits ſe déletere; & bientôt ce philoſophe, qui devoit parcourir à grands pas la carriere des Leibnitz, (1) des Zénon, n'eſt ſouvent enſuite qu'un homme vulgaire; ce poids qu'il faut ſoulever pour découvrir le puits de la vérité, l'effraie; le ſouvenir des efforts qu'il a faits n'eſt plus capable d'en créer de nouveaux; un regard ſéduiſant de la belle Andromaque l'arrache aux combats.

En conſidérant la liſte nombreuſe des eſprits

(1) Leibnitz eut à cinquante ans l'envie de ſe marier. La perſonne qu'il recherchoit, demanda du tems pour ſe déterminer. Leibnitz en profita pour n'y plus ſonger.

ſtudieux que les chaînes du ſexe ont enlevés à l'étude de la philoſophie ; en conſidérant le retard que ce vuide de cultivateurs a dû cauſer dans le perfectionnement de nos connoiſſances, on ſeroit tenté de croire que la femme eſt cette fatale pomme jetée par la diſcorde ſur la ſurface de la terre, pour la deſtruction & l'abrutiſſement du genre humain. Les guerres qu'elles ont cauſées ſont moins dangereuſes que cette dégradation de l'eſprit humain, que cette ſéduction, dont la nature les a armées pour nous retenir dans un état perpétuel d'enfance. Le nombre immenſe de guerriers enſevelis dans les ruines de Troie, fut bientôt remplacé par la génération ſuivante. Mais les Laïs qui corrompent les Ariſtippe, les Pythaïs qui dégradent les Ariſtote, les Powels qui par leurs infidélités découragent les Milton, renaiſſent avec chaque ſiecle : la nature paroît avoir créé pour chaque génération, une quantité déterminée d'eſprits philoſophiques. Les erreurs, les préjugés s'emparent d'une partie : les femmes, armées contre l'autre, étouffent le germe naiſſant de ſes talens, & à peine de cette ſemence féconde s'échappe-t-il quelques ames privilégiées pour conſerver le ſouvenir de la grandeur de l'homme.

Philoſophes qui volez à la découverte de la vérité, vivez donc dans le célibat ! Le mariage ſeroit peut-être pour vous le tombeau de vos talens. Ayez l'audace d'être iſolés, & vous ſerez heureux, vous ſerez admirés. Le juſte tribut d'encens que vous paiera l'univers, vous dédommagera bien de la privation des douceurs du mariage.

Qu'on ne croie pas cependant que je veuille flétrir ici la gloire des philoſophes modernes que l'hymen a comptés parmi ſes ſujets. Si j'invoquois ici leur témoignage, ſi la bonne-foi le dictoit, ils avoueroient ſans doute que la ſolitude vit naître ces ſublimes productions marquées du ſceau de l'immortalité; ils avoueroient qu'arrachés enſuite à l'étude de la philoſophie par cette horreur du vuide, ce beſoin d'une compagne qu'on n'éprouve que dans l'effervescence de la jeuneſſe, qu'enchaînés par le nœud du mariage, leurs écrits décelerent, malgré leurs efforts, la triſte empreinte de l'eſclavage marital; ils avoueroient que les larmes d'une femme éplorée, la crainte de perdre leur fortune, d'enſevelir leurs enfans dans leur ruine, arrêterent plus d'une fois leur plume prête à démaſquer un tyran ou à publier une vérité dangereuſe. Socrate avoueroit que le regard d'un enfant

chéri lui auroit peut-être enlevé ſa gloire, en le faiſant renoncer à l'honneur de boire le breuvage des Anitus.

O vous, martyrs de la philoſophie, généreux proſcrits, que les perſécutions du fanatiſme forcerent à porter vos talens dans des contrées étrangeres, vous dont les noms ſont gravés dans mon cœur, parlez ; auriez-vous bravé avec tant d'intrépidité les menaces du deſpotiſme, auriez-vous regardé d'un œil tranquille la perte de vos biens, les priſons, les cachots, où l'ignorance, appuyée de l'autorité, alloit vous plonger, ſi une malheureuſe compagne eût dû partager vos infortunes, ſi votre déſaſtre eût dû s'étendre ſur votre génération ? Votre cœur, ce cœur que l'iſolement endurcit contre l'attaque de la méchanceté ; ce cœur ne ſe ſeroit-il pas briſé à l'aſpect de tant d'infortunés, dont votre philoſophie auroit creuſé le tombeau ? N'auriez-vous pas alors, pour alléger leurs peines, flatté la main du cruel qui vous opprimoit ? Pour racheter leur vie, leur bonheur, n'auriez-vous pas ſacrifié vos travaux, votre gloire ? Seul, la grace d'un tyran auroit été pour vous un affront ; marié, vous l'auriez acceptée, recherchée, mendiée même ; l'humanité vous en auroit fait la loi..... Et

voilà le triſte état où le mariage réduit l'homme appellé dans l'arene pour lutter perpétuellement contre l'ignorance & l'erreur. Il doit être ſeul s'il veut vaincre : c'eſt en vain alors que la perſécution allumera toutes ſes foudres ; armé d'un cœur d'airain, il plaidera toujours la cauſe de la vérité, il reſtera toujours inébranlable.

Ces vérités ne ſeront entendues, ſenties, que par ces ames rares, vouées au bonheur de l'humanité, & dépouillées d'égoïſme. Qu'on n'en craigne point les ſuites pour le peuple, il ne les entendroit pas. Le philoſophe a des ſens comme le peuple ; mais il en eſt le maître, & l'autre n'en eſt que l'eſclave. La nature pouſſe l'un à procréer, & il procréera toujours en dépit des ſyſtêmes ; c'eſt une dette qu'il acquitte machinalement par un plaiſir. En ne la payant pas, le philoſophe fait plus, il mérite la reconnoiſſance des ſiecles préſens & à venir. Prêchons donc le célibat aux uns, le mariage aux autres. (1)

(1) Cet article regarde un ſi petit nombre d'êtres ſur la terre, qu'il doit être compté pour rien. Je ſuis bien loin de prêcher le célibat aux hommes. Convaincu que chaque homme n'a reçu le jour que pour le tranſmettre à un autre être, je ne balance pas à regarder le célibat comme un vrai délit ſocial.

Il eſt cependant quelques cas qui ſortent de la theſe générale que j'ai poſée. (1) Donnez au ſage une Cornélie, une Porcie ; donnez-lui une de ces femmes rares, qui ſont éclairées ſans afficher le ſavoir, ſans lui ſacrifier les devoirs de leur ſexe ; une Eliza, dont la grande ame échauffé l'ame d'un nouveau Raynal, & alors il volera ſous les liens du mariage, loin de s'en affranchir ; alors ſes forces doubleront, loin de diminuer. Avec quelles délices, en lui communiquant ſes recherches, il l'élevera au-deſſus des femmes ordinaires ! Avec quelles délices il ſe verra renaître dans des enfans dont ſa main préparera de bonne heure l'éducation philoſophique, dont elle écartera les préjugés & tous les vices qu'apporte l'éducation actuelle ! Sûr d'être utile à ſon épouſe, à ſes enfans, d'avoir bien mérité de la patrie en en faiſant des citoyens philoſophes, il parcourra d'un pas plus aſſuré la carriere des ſciences ; il découvrira, il publiera des vérités nouvelles, ſans craindre les reproches de la puſillanimité.

(1) C'étoit le ſentiment d'Epicure. Le ſage, dit-il, ne ſe mariera jamais, & l'amour de ſe voir renaître dans ſa poſtérité ne l'occupe point. Il arrive pourtant de certaines choſes dans la vie, qui peuvent obliger le ſage à cet engagement, & lui faire ſouhaiter des enfans.

Alors

Alors la gloire, qui n'eſt preſque toujours qu'un vain nom, devient une réalité, puiſque ſon éclat s'étend juſques ſur une compagne chérie, puiſqu'il jouit par elle, par ſes enfans. Il ſera jaloux de ſes travaux, puiſqu'ils en recueillent les fruits. Des ennemis ſecrets verſent-ils ſur eux le poiſon de l'envie ? Le regard d'une épouſe, le ſourire d'un enfant font diſparoître les chagrins & redonnent du nerf, de l'élaſticité à l'ame. Si la foudre gronde, le ſage ſera-t-il ébranlé ? Sa compagne lui dit, comme cette femme célebre de l'antiquité, en lui préſentant un poignard, *Pœte, non dolet.* Il recevra d'elle avec joie ce poignard bienfaiſant. Caton reçut la mort avec indifférence : il étoit ſeul. Deux époux philoſophes l'embraſſent avec plaiſir, puiſqu'elle les unit.

O ma Félicité ! ton ame eſt auſſi pure, auſſi forte que celle de ces femmes célebres ; comme elles, tu ſais mépriſer les grandeurs, les plaiſirs, les futiles vanités du monde ; comme elles, tu fais repoſer ton bonheur dans celui de ton époux ; comme elles, tu ſais l'animer à la vertu par ton exemple ; avec lui, tu cherches la vérité ; quelquefois ton œil plus heureux ſait la découvrir ; c'eſt dans ton ſein qu'il puiſe ſouvent cette noble hardieſſe qui caractériſe ſes écrits ;

ta critique ſévere ſait les épurer, & les rend plus utiles. Ses travaux ſont les tiens, ſa gloire ſera la tienne.... Sa gloire ! que dis-je ! il ne croit point à cette chimere ; il croit au plaiſir de te rendre heureuſe, au plaiſir de ſoulager quelquefois l'infortune, au plaiſir d'éclairer les aveugles qui couvrent la ſurface de ce globe. Souvent ils le remercient par des injures ; mais il eſt avec toi : il ne ſent pas l'injure, il ne craint qu'un ſeul malheur, il voit la tombe qui doit un jour... Mais l'eſpoir conſolateur lui montre au-delà, dans un avenir plus heureux, un bonheur pur & ſans mêlange dans les bras de ſon amie.

SECTION XIII.

Conduite, vie privée du philoſophe.

LE philoſophe doit avoir les vertus de la ſociété ſans en avoir les vices. En évitant les vices, il ſera heureux ; en ayant des vertus, il fera des heureux.

J'ai quitté les lettres, diſoit Jean-Jacques à un de ſes amis, parce que j'aime à être bon homme, & qu'on ne peut l'être en cultivant les lettres. Et qui empêche le philoſophe d'avoir cette bonhommie ? Pour celui qui ſent, c'eſt un

état ſi doux ! Pour celui qui calcule, c'eſt le moyen de ſe faire pardonner ſon génie, ſa ſupériorité ; des chiens aboieront, laiſſez les aboyer ; le mépris rend leur rage impuiſſante.

On croit généralement qu'un philoſphe doit être un homme ſingulier, faire une claſſe à part avec ſes ſemblables. C'eſt une erreur ; elle exiſtoit du tems de Séneque, & il conſeilloit bien à ſes amis de ſe garantir, & de cette erreur, & de la manie de la ſingularité, que les charlatans ſeuls affectent.

N'affichez jamais la philoſophie, leur diſoit-il, & ne parlez point par ſentences, comme le font tous les philoſophiſtes. Parlez, agiſſez tout bonnement. Socrate faiſoit ainſi, & n'avoit point d'enſeignes faſtueuſes, comme les ſophiſtes de ſon tems.

N'allez pas, continuoit-il, à l'exemple de certains philoſophes moins curieux de faire des progrès que du bruit, affecter dans votre intérieur, vos occupations, votre genre de vie, une originalité qui vous diſtingue. Vous vous interdirez cet habillement bizarre, cette barbe hétéroclite & toutes ces voies détournées pour arriver à la conſidération. Eh ! le nom de philoſophe n'eſt déjà que trop odieux, avec quelque modeſtie qu'on le porte : n'y aura-t-il

donc aucune différence entre nous & le vulgaire? Il y en aura ; mais je veux qu'on y regarde de près pour l'appercevoir.

Si d'un côté le philoſophe doit éviter la ſingularité, de l'autre il ſe gardera bien de devenir habile dans cet art de plaire en ſociété : art dans lequel brillent les gens de lettres de nos jours, art étranger à l'homme de génie.

Plaire eſt un talent difficile, dit M. Sherlock, pour un homme qui n'eſt pas médiocre. Il eſt aiſé aux gens qui ne bleſſent pas l'amour-propre des petits, & qui ſervent de relief à un homme ſupérieur.

Mais pourquoi cet art eſt-il ſi difficile pour les génies ſublimes ? C'eſt qu'ayant la conſcience de leur valeur, de leur ſupériorité, ils ne ſauroient la rabaiſſer juſqu'à flatter l'amour-propre des talens médiocres ; c'eſt qu'épris pour la vérité, ils lui ſacrifient tout, ſans s'embarraſſer des conſéquences ; c'eſt qu'ils ſavent que, ſans avoir recours aux petits, aux bas moyens que donne l'adulation pour parvenir à une brillante réputation, l'éclat de leur mérite doit frapper un jour tous les regards, les éblouir & arracher à la bouche même de l'envie, des cris d'admiration. Ils dédaigneront donc d'apprendre l'art ſi difficile de plaire ; ils dédaigneront

de laiſſer croire à leurs inférieurs qu'ils ont plus de talens qu'eux-mêmes. Cet appât groſſier n'eſt pas fait pour eux ; & ſi la fortune le réſerve, pour me ſervir des termes de M. Sherlock, à ſe tenir dans l'anti-chambre, lorſqu'ils ſont dignes d'occuper une place au ſallon, ou ils s'élanceront au-delà de ces limites factices, ou une retraite glorieuſe les vengera de l'injuſtice du ſort.

SECTION XIV.

Le philoſophe doit-il reſter dans ſa patrie.

L'HOMME qui deſire de ſe faire un nom par ſes ouvrages, qui a la noble ardeur de ſervir l'humanité, ne doit point reſter dans les lieux qui l'ont vu naître. *Nemo propheta in patriâ ſuâ*, dit un ancien proverbe ; & dans le fait, la jalouſie de ſes camarades qui ont été témoins des jeux de leur enfance, le ridicule que le vulgaire peut jeter ſur ſon origine ſi elle n'eſt pas brillante, les petites haines, les petites jalouſies, qui caractériſent les habitans des villes, ſont ſeules capables d'arrêter le vol du génie. Il ne s'accroît, il ne s'enflamme que par les récompenſes, que par les éloges ; à moins qu'il ne jouiſſe d'une aſſez forte élaſticité pour faire

encore plus d'explosion lorsqu'il est comprimé. Il est toujours étroit dans les lieux étroits, toujours médiocre avec les ames médiocres.

Je ne connois que deux asyles où le génie puisse se développer avec grandeur. Enfant de la liberté, de l'indépendance, il aime les grandes villes ou les solitudes. Dans les premieres, on ne s'informe point de son origine, des circonstances qui ont accompagné son enfance; elles ont échappé à tous les yeux. Il paroît, son éclat frappe, on l'applaudit, parce que l'amour-propre de personne n'est humilié, parce qu'il ne peut exister de point de comparaison, parce que ce parallele ne peut exister qu'entre lui & l'homme qui l'a vu naître, qui l'a suivi dans le cours de sa vie, qui a été à peu près situé dans les mêmes circonstances que lui, qui pourroit prétendre à faire d'aussi grandes choses que lui, à attirer l'admiration comme lui, & qui étant jugé bien inférieur à lui, rougit, écume de rage, & empoisonne les lauriers dont les gens impartiaux l'accablent.

La solitude me paroît encore aussi propre à faire éclorre le génie. Le grand spectacle de la nature peut ici faire sur une ame fortement organisée, les impressions que font sur les êtres jetés dans les villes, les éloges flatteurs,

Cette ame jouit d'elle-même, reçoit des ſenſations vives, réagit avec énergie ſur elles, n'eſt point troublé dans ces mouvemens par mille circonſtances qui retardent dans les villes les pas de l'homme de génie.

Les grandes villes & la ſolitude le menent, par deux voies bien différentes, à la gloire, aux grands effets. L'homme qui pourra jouir de l'avantage de partager ſes jours entre ces deux demeures, doublera ſa marche, ſes efforts & ſa réputation.

Mais ce n'eſt qu'après avoir mûri cette réputation, qu'il doit reparoître dans les lieux de ſa naiſſance. Avant cette époque, on pourroit dire de lui : *in patriam venit, & ſui eum non receperunt.* Sa gloire étant établie, les villes ſe diſputeront la gloire de l'avoir produit.

SECTION XV.

Pourquoi le philoſophe eſt heureux, lorſque les gens de lettres le ſont ſi peu.

J'AI ſouvent recherché pourquoi les gens de lettres ſi éclairés étoient ſi peu heureux, pourquoi ils étoient ſujets à une foule de vices comme le vulgaire, pourquoi ils haïſſoient, perſécutoient mieux que lui. Les lettres ne

ſont donc pas, me diſois-je, un moyen de bonheur & de perfection. N'en ſeroit-il point des ſciences comme de l'éther ? Bris en petite quantité, il eſt ſalutaire ; à trop grande doſe, il tue. Non, le mal n'eſt point ici dans la ſcience, mais dans l'eſprit de celui qui la cultive. Cet eſprit eſt vicié, mal conſtitué, ſouvent gâté par un amour-propre exceſſif ou par d'autres vices ; & la ſcience, pervertie par lui, augmente l'un & juſtifie les autres, lorſqu'elle devroit ſervir à les corriger. Il y a deux manieres d'étudier les ſciences : ou l'on y cherche des lumieres pour s'éclairer, & un moyen pour être heureux ; ou l'on veut être ſavant pour le paroître & obtenir l'admiration du public. La ſcience peut être véritablement utile dans le premier cas ; dans le ſecond, ſon but eſt pervers ; & le ſavant eſt charlatan pour être eſtimé, devient un Zoïle perſécuteur pour l'être plus qu'un autre. Pourquoi cherche-t-il à ſurprendre ainſi l'eſtime & l'admiration ? Cette marche prouve le beſoin qu'il a de vivre dans l'opinion d'autrui, & ce beſoin prouve ſon inſuffiſance à faire ſon bonheur. Le ſage, qui eſt toujours bien avec lui-même, eſt au-deſſus de l'opinion publique. Il ne va pas la chercher en eſclave, il la commande ; il reçoit ſes faveurs avec indiffé-

rence, paie ſes mépris du mépris, ne mendie point ſon oracle, attend tout du tems & de lui-même. Voilà la cauſe de ſon bonheur.

Cultivez donc la philoſophie, vous qui voulez être heureux, s'écrie Sénèque; cultivez-la, & vous mettrez un grand intervalle entre vous & tout l'univers. Vous ſerez au-deſſus de tous les mortels, & les dieux ne ſeront pas beaucoup au-deſſus de vous. Vous demandez quelle différence il y aura entr'eux & vous. Ils exiſteront plus long-tems.... Il eſt un côté ſous lequel le ſage ſurpaſſe même la divinité; elle eſt grande par eſſence, le ſage le devient par ſa propre force. Quel prodige de réunir à la foibleſſe de l'homme, la ſécurité d'un dieu!

MÉDITATION VII.

Des autres circonſtances favorables à la recherche de la vérité.

SECTION PREMIERE.

Quel gouvernement eſt plus propre à favoriſer la recherche de la vérité.

S'IL étoit un être qui pût héſiter un moment ſur cette queſtion, l'on pourroit aſſurer qu'il porte des fers, & ne rougit point d'en porter.

Les philoſophes ne paroiſſent que dans les contrées où il exiſte des hommes. Sous le deſpotiſme, il n'en eſt point ; la foule n'eſt compoſée que d'automates ; il eſt peu d'êtres qui penſent, il en eſt moins encore qui oſent penſer tout haut. La marche de tous les eſprits eſt puſillanime & circonſpecte ; & telle eſt ſur eux l'influence ſecrete & inſenſible du deſpotiſme, que l'eſſor audacieux & franc du génie paroît une folie ridicule & condamnable, aux yeux même des êtres les plus ſenſés. A cette époque de dépravation, il n'eſt plus ni vérité, ni vertu, ni génie, ni gloire nationale.

Mais là où l'eſſor du génie eſt libre, il naît, ſe développe, & couvre bientôt l'univers. Sa gloire réfléchit ſur ſa patrie; & l'hommage qu'elle lui rend, fait voler une foule d'imitateurs ſur ſes traces.

Conſultez les archives de l'univers : voyez quel gouvernement a produit de plus grands hommes; d'où les lumieres ſont-elles venues? De la Grece, de Rome. Et depuis la deſtruction de ces républiques, quelle nation a fait plus de découvertes en philoſophie, en morale, en politique? Rendons hommage à la contrée qui a vu naître les Locke, les Bacon, les Sidney, les Milton, les Newton. D'autres pays ont enfanté de meilleurs peintres, des beaux-eſprits plus délicats; mais la patrie du génie philoſophique, la patrie de la vérité, eſt celle de la liberté.

Dans les républiques, & dans les gouvernemens mixtes, où le peuple n'eſt pas une méute que le chaſſeur mene où il lui plait, mille avantages favoriſent le développement des plus grandes vérités, qu'ailleurs on regarderoit comme des opinions dangereuſes & puniſſables.

La vertu y eſt en honneur, les talens y ſont reſpectés, le mérite eſt la voie des dignités. La ſcience par excellence, qui fait de la vertu

ſon habitude, & de la vérité ſon étude, doit donc y être honorée; & combien d'hommes éclairés l'opinion publique n'engendre-t-elle pas alors! En fixant ſon eſtime ſur un point, elle y attire tous les regards.

On n'a point à craindre, ni l'impoſture du charlataniſme, ni les manœuvres ſourdes de l'intrigue, ni les perſécutions de l'ignorance; le mérite trompé, perſécuté, a droit de réclamer, & il n'eſt point de Richelieu qui puiſſe autoriſer des corps à l'écraſer impunément.

La diſcuſſion eſt libre, elle ſe fait devant un grand juge, en préſence du public; de ce public qui peut quelquefois, dans des cercles ou des coteries, être ſéduit, mais qui en maſſe eſt toujours juſte; & devant ce public, la vérité triomphe toujours; devant ce public, Raynal eſt couronné, lorſqu'un M.... n'eſt regardé que comme un lâche adulateur du deſpotiſme.

Sans la liberté de penſer, ſans la liberté de la preſſe, il n'eſt point de vraie philoſophie; & conſéquemment point de ſcience véritablement perfectionnée. Dans les derniers ſiecles, on diſoit à un homme: tu croiras telle abſurdité, ou tu ſeras brûlé. Et il falloit être ou parjure ou martyr. Aujourd'hui le ſage n'eſt pas réduit à cette cruelle extrémité. On lui laiſſe

dans la plupart des états civilisés la liberté de penser ; mais il en est peu dans lesquels on lui accorde la liberté d'imprimer toutes ses pensées. Les chefs craignent que des esprits trop ardens ne répandent des maximes dangereuses pour leur autorité. Avoir de pareilles craintes, c'est ne pas connoître la nature & le but de l'esprit philosophique ; c'est faire soi-même la satyre de son gouvernement. Titus ou Trajan n'auroient pas eu cette pusillanimité ; elle ne peut tomber que dans la tête d'un Claude ou d'un Néron. La conscience leur reproche une foule de crimes, & ils craignent le miroir trop fidele de la vérité.

Par amour-propre, un souverain éclairé laissera donc la liberté de la presse ; mais il est un plus grand motif qui doit l'y déterminer ; c'est le desir de répandre les lumieres dans tous les esprits : car si l'écrivain est gêné dans ses opinions, s'il voit la prison, le bûcher, pour prix de ses travaux, osera-t-il lever le voile de l'ignorance qui couvre tous les yeux ? Osera-t-il, historien fidele, retracer les maux qu'a causés au genre humain la folle ambition des conquérans ? Osera-t-il remonter au berceau des sociétés, & nous y montrer les peuples, égaux de leurs rois, stipulant avec eux leur

obéiſſance pour prix de leur ſûreté, leur bonheur pour prix de leur foi ? Oſera-t-il peindre avec des couleurs noires les tyrans qui ont déchiré ce pacte ſocial, couronner les Brutus qui, d'une main courageuſe, les ont punis ? Oſera-t-il, en parcourant les décombres des législations modernes, décrire leurs abus ſans ménagement pour leurs protecteurs ? Oſera-t-il, fouillant dans le cœur de l'homme, analyſant ſon organiſation, lui révéler ſon être, ſes devoirs, ſes droits, lui montrer ſa loi, la loi de ſa nature, la loi qu'aucune autre, ſans devenir criminelle, ne peut contrarier ? Oſera-t-il déchirer le bandeau de la ſuperſtition, peindre les maux qu'elle a faits à la terre, ſubſtituer à ſes dogmes inhumains les maximes de la douce humanité ? Oſera-t-il, en un mot, prêcher la vérité, lorſqu'elle ſera le ſignal de la perſécution ?

Malgré tous les efforts de l'oppreſſion, les lumieres exiſtent, exiſteront toujours. Il y aura toujours, au milieu des plus épaiſſes ténebres, quelques êtres éclairés ; mais ils ne ſont pas toujours aſſez courageux pour faire retentir la voix de la vérité par-tout. La crainte, le déſeſpoir, l'impuiſſance, leur ferment ſouvent la bouche ; & les Tacite, les Sidney ſont rares

lorſque l'échafaud les attend. La terre gémit alors dans ſon malheur, croupit dans ſon ignorance; la vérité n'eſt plus pour elle; les yeux ne voient d'autre lumiere que celle de la foudre, & la foudre menace indifféremment toutes les têtes : alors, pour n'en être point frappé, il faut être obſcur ; alors le talent, la vertu, conſiſtent à copier les vices du deſpote, à renchérir ſur tous les flatteurs en baſſeſſe & en crimes; alors le philoſophe doit s'enfoncer dans une obſcurité profonde, attendre un moment plus heureux, épier celui où les vertus pourront renaître, où la vérité pourra ſe faire entendre ; & s'il ne peut pas être utile aux autres, il le ſera à lui-même, en conſervant ſes mœurs au ſein de la corruption publique, ſa liberté au ſein de l'eſclavage, ſon amour, ſon ardeur pour la vérité au ſein des ténebres.

Il eſt des gouvernemens où l'on a cru favoriſer la culture des lettres en multipliant les ſavans, les académies, les prix dans la littérature & dans les ſciences ſubalternes. Faveurs funeſtes à la recherche de la vérité, comme je l'ai démontré ! Faveurs propres à entretenir un luxe littéraire & ſcientifique dans quelques branches, lorſque le tronc de l'arbre eſt deſſéché! Faveurs qui ont dégradé les talens, en les tour-

tant sur des objets inutiles ou superflus ! Les lettres, les beaux arts doivent être encouragés, sans doute ; mais tant que l'encouragement ne s'étendra pas sur toutes les sciences, tant que la liberté de penser, d'écrire, ne sera pas universelle, tant que la morale & la politique seront fermées au génie, il n'y aura jamais que des ouvrages médiocres dans presque toutes les sciences qui intéressent l'homme intellectuel, moral ou social. Gêné par des entraves, l'esprit tombe nécessairement au-dessous du niveau que lui marque la nature. Machinalement il s'interdit une classe d'idées fortes ; comme on s'éloigne d'un obstacle qui nous blesseroit ; & lorsqu'il s'est accoutumé à cette marche pusillanime, il ne pense plus, & parle encore moins avec énergie.

SECTION II.

Que l'esprit républicain n'est pas cependant toujours propre à favoriser la découverte de toutes les vérités.

DANS les républiques, il regne presque toujours des orages plus ou moins forts ; les esprits y sont plus ou moins agités. Les ambitieux luttent pour élever leur pouvoir aux dépens de la constitution ; la masse des citoyens est toujours occupée

occupée à les repouſſer. De là des diſputes éternelles. On parle, on crie, on imprime, & toujours ſur la conſtitution, ſur de petits débats, de petites aventures. De là réſulte que toute l'attention ſe porte ſur ces objets. On néglige alors tous les autres. La politique eſt la premiere, l'unique de toutes les ſciences. Le patriotiſme eſt l'unique vertu. On n'y eſtime donc que les écrivains politiques, on n'y recherche que les vérités particulieres à l'état où l'on vit. On néglige même dans ce genre les vérités générales, parce qu'elles ſont éloignées ou preſqu'indifférentes à la conſtitution. Lecteurs, avez-vous examiné Londres & Geneve dans la paix, dans la guerre ? C'eſt toujours la politique Angloiſe ou Genevoiſe qui exerce les eſprits. Auſſi les ſciences ſont-elles moins avancées en Angleterre qu'elles ne devroient l'être, & preſque nulles à Geneve. D'ailleurs, par patriotiſme, on eſt tenté d'y déteſter l'eſprit philoſophique. J'ai connu un Genevois d'un très-grand mérite, qui attribuoit en partie la deſtruction de ſa patrie en 1782, à l'enthouſiaſme de la philoſophie, dont les progrès faiſoient craindre tous les ſouverains, parce qu'il fermentoit dans toutes les têtes. Ce bon patriote auroit volontiers mis le reſte du monde aux fers, pourvu que Geneve

eût été libre, tandis que le vœu de la philosophie est de répandre la liberté par tout l'univers. J'ai donc raison de dire que l'esprit républicain nuit doublement à l'esprit philosophique.

SECTION III.

Quel climat est plus propre à favoriser la recherche de la vérité.

J'AI détaillé les qualités physiques & morales, nécessaires à l'être qui se livre à la recherche de la vérité. Il est aisé, d'après le tableau que j'en ai tracé, de trouver le climat qui convient le plus à la recherche de la vérité. C'est celui dont la température douce & constante entretient la fibre dans cet état de tension & de mobilité nécessaire à la méditation & à l'observation.

L'histoire confirme cette opinion déjà soutenue par les écrivains les plus célebres, & que nous adoptons. Consultez-la, voyez dans quel pays on a découvert plus de vérités. Est-ce dans ces climats brûlans, où les habitans traînent machinalement leur existence, accablés par les chaleurs, affoiblis par les plaisirs, anéantis par le despotisme ? Est-ce dans ces régions glacées par un hiver continuel, où l'homme végete &

peut à peine former dans ſon eſprit les idées les plus ſimples ? Les parties de la terre qui ſont placées moins avant vers le nord, n'étant pas ſujettes à ce froid éternel & rigoureux, ſont les plus propres à la culture des ſciences profondes, & à la recherche de la vérité. La fibre y conſerve un ton de vigueur conſtant, état favorable à la méditation ; tandis que les peuples qui avoiſinent les parties méridionales, éprouvent l'influence des diverſes ſaiſons, portent ces variations dans leurs recherches, dans leurs écrits.

Voulez-vous être convaincu de cette influence des climats dans les ſciences ? Obſervez les Italiens. Doués d'une imagination vive, d'une ſenſibilité exquiſe, ils brillent dans ces arts où le feu de l'une crée le beau, où l'autre crée le goût, & ne force d'admettre que le bon. Mais ces qualités les rendent incapables des ſciences. S'ils découvrent avec promptitude & pénetrent avec rapidité, ils effleurent tout. La mobilité de leur génie a bientôt changé la ſcene, & ſurpris, égaré leur attention : or point d'attention, point de vérité, point de ſcience. On me citera des phyſiciens, des géometres qu'a produit l'Italie : j'ai vu de ces phyſiciens ; ils penſoient, parloient, démontroient avec rapidité,

manioient avec une égale facilité le pour & le contre, objectoient, contrediſoient tout ſans rien ſavoir. J'ai vu des diſputeurs, & point de bonne logique. Et comment y auroit-il de la logique ? on ne ſe doute pas encore en Italie de la méthode pour apprendre les ſciences ; l'ariſtotéliſme eſt encore enſeigné dans les chaires monacales ; on diſpute beaucoup, & conſéquemment on ne ſait guere. La méditation eſt inconnue, impoſſible dans ce pays. (1) Les Italiens peuvent créer, multiplier les obſervations, les théories ; mais cette fécondité eſt le caractere le plus complet des ténebres.

(1) Tout ceci n'eſt pas cependant ſans exception ; mais je parle de la maſſe générale.

MÉDITATION VIII.

SECTION PREMIERE.

De l'état général de la plupart des hommes relativement à la vérité.

PUISQUE la connoiſſance de la vérité exige des recherches perpétuelles & une méditation conſtante, il eſt évident qu'à l'exception de quelques êtres privilégiés, tout le genre humain eſt condamné à ne rien voir que par les yeux d'autrui, à ne rien connoître, à ne rien croire que ſur parole. La différence entre les grands & le peuple, entre la plupart des hommes de lettres & des ignorans, ne conſiſte que dans la différence des ſources où ils puiſent leurs idées, & des oracles qu'ils écoutent. Le payſan croit au magiſter du village & à ſon curé ; le ſeigneur, à ſon précepteur ; (1) l'homme de lettres, à ſes livres : mais tous ſont également incapables & d'examiner & de vouloir examiner ;

(1) Un de mes amis, homme du métier, m'a fait remarquer que, paſſé dix ans, les éleves ne recevoient plus d'idées que de leurs parens, dont ils s'empreſſoient de copier les airs & les principes ; ce qui eſt puiſer à une ſource encore plus déteſtable.

mais tous avec quelques vérités reçoivent & admettent également beaucoup d'erreurs. C'eſt le ſort, en un mot, de tous ceux qui ſont liés à la ſociété par quelques liens. Sans ceſſe occupés à remplir leurs devoirs, à acquérir les idées analogues à leurs places, diſtraits par les bienſéances qu'impoſe le joug de l'étiquette, entraînés par les plaiſirs qui en dédommagent, ſe faiſant une douce jouiſſance de leur nullité, comment pourroient-ils s'occuper de recherches étrangeres, qui exigent un eſprit libre, un état indépendant? Obligés de penſer, de parler ſur chaque matiere d'après autrui, ils reçoivent ſans examen les idées qu'on leur donne, les tranſmettent de même; & l'erreur & la vérité circulent dans leurs mains, ſans qu'aucun caractere les diſtingue à leurs yeux. Le haſard ſeul, & non la réflexion, les rend partiſans de l'une ou de l'autre. Pour eux la vérité n'eſt pas comme pour le vrai philoſophe, la conformité entre *ce qu'ils ſentent*, *ce qu'ils ſavent* & *ce qui eſt*; mais c'eſt la conformité entre *ce qu'on leur a dit* & *ce qui eſt*. Pour eux, le génie eſt ſur la ligne du charlatan: celui-ci épaiſſit la cataracte qui couvre leurs yeux, celui-là la leve; mais ils n'en voient pas mieux: ils ont fait un pas de plus; mais qu'importe pour une longue courſe, d'avoir fait un

ſeul pas, lorſqu'il ne peut être ſuivi d'un ſecond ?

Cependant, malgré cette cécité à laquelle la plupart des êtres ſont dévoués par leur état, vous les entendrez juger deſpotiquement ſur les matieres les plus importantes qu'ils connoiſſent le moins; vous entendrez un négociant critiquer l'hiſtoire philoſophique des découvertes des Indes, parce qu'il a trouvé quelques erreurs dans les calculs de ſes tableaux; un mince commis des finances citer à ſon tribunal Sully, Colbert & Necker, les traiter de petits génies, ſe mettre dans la balance bien au-deſſus d'eux; un littérateur médiocre établir des paralleles entre Deſcartes & Newton, apprécier leurs travaux d'après la meſure de ſon cerveau étroit; une foule d'oiſifs qui s'affichent pour grands connoiſſeurs en morale & en philoſophie, traiter Epictete de fou, Séneque d'impoſteur, Rouſſeau de fanatique, Helvetius de dangereux, &c. &c.

En un mot, cette fureur de juger eſt devenue univerſelle : magiſtrats, militaires, négocians, femmes, tous en ſont plus ou moins infectés; tous *prononcent* deſpotiquement ſur toutes les matieres. Et voilà pourtant la maſſe ignorante de ce public dont on craint les arrêts.

Je ne leur dirai qu'un mot. Pour juger, il faut comparer; pour comparer, il faut obſerver

long-tems, méditer long-tems, balancer & douter long-tems; & dans un quart d'heure de tems, dans un bureau de bel esprit, on a jugé tragédies, comédies, opéras-comiques, systêmes physiques, livres moraux, articles politiques, &c. La société dissoute, les jugemens de l'oracle se distribuent dans le public; ce public les adopte, soit qu'il connoisse la source, soit qu'il ne la connoisse pas... Jugeurs impitoyables, osez me démentir, n'est-ce pas là votre histoire? Remontez à la source de tous vos jugemens, rougissez; vous y trouverez ignorance & *prévention*.

O toi que le sort a jeté dans quelqu'état dépendant, toi qui ne veux point copier les jugeurs modernes, toi qui cherches la vérité dans toute la simplicité de ton cœur, ne vas pas, pour la trouver, renoncer à ton poste. Tu ne peux pas, il est vrai, observer toi-même, vérifier toi-même les observations étrangeres, te livrer, en un mot, constamment à la recherche de la vérité; mais il est des regles qui pourront fixer pour toi l'espece de certitude que tu peux acquérir.

Ces regles sont courtes, simples & faciles. Elles consistent:

1°. A ne rien admettre qui n'offre des idées claires & distinctes.

2°. A s'attacher à l'opinion qui paroît réunir plus d'obſervations, plus de raiſonnemens, plus de voix.

3°. Et ſur-tout à ne jamais admettre d'opinion qui puiſſe contrarier, ou la nature, ou le bonheur de l'individu, ou le bien public.

Avec ces regles, un homme pourra cependant encore tomber dans l'erreur ; mais il y tombera moins fréquemment que tout autre qui ne les ſuivra point ; mais cette erreur ne ſera pas funeſte ; mais enfin il ſera excuſable, puiſqu'il aura pris toutes les précautions qu'admettoient les circonſtances où il ſe trouvoit.

SECTION II.

Le peuple peut-il jamais s'appliquer à la recherche de la vérité.

IL n'eſt pas difficile de réſoudre cette queſtion, dont la ſolution ſe trouve d'ailleurs dans le précédent paragraphe. L'homme du peuple n'a ni le tems, ni les qualités qu'exige la recherche de la vérité. Toutes les circonſtances où il ſe trouve, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, lui ſont contraires. Il faut, pour obtenir la vérité, obſerver, méditer, raiſonner. L'homme du peuple, ſans ceſſe enchaîné au travail, n'a ni le loiſir d'obſerver, ni le courage de méditer, ni la force

de raiſonner par lui-même. Toutes ſes idées ſont donc empruntées ; il lui eſt impoſſible d'en vérifier la juſteſſe. Il eſt donc perpétuellement l'eſclave de ſon éducation, des gens qui l'entourent, qui lui ſont ſupérieurs & qui maîtriſent ſon opinion. Il vit donc dans une éternelle ignorance : quand il poſſede quelques vérités, ce n'eſt pas qu'il les ait diſcutées ; c'eſt que le haſard les lui a préſentées les premieres.

Bien des écrivains ont nié la poſſibilité d'éclairer le peuple. Ils avoient tort. Le peuple a toujours une certaine ſomme d'idées. Pourquoi ne ſeroit-il pas poſſible de ne lui en donner que de vraies ? Cela dépend de ſes inſtituteurs. Qu'ils ſoient éclairés, humains, le peuple le deviendra ; mettez en jeu ſon intérêt, il le deviendra bientôt.

Cet article me rappelle un ſingulier prix, propoſé par une académie ; prix qui mérite quelques réflexions, plus par ſa bizarrerie que par ſon utilité.

SECTION III.

S'il eſt utile au peuple d'avoir des erreurs.

L'ACADÉMIE de Berlin avoit propoſé pour ſujet d'un prix en l'année 1780, la queſtion ſuivante : *Eſt-il utile au peuple d'être trompé,*

ſoit qu'on l'induiſe en de nouvelles erreurs, ſoit qu'on l'entretienne dans celles qu'il peut avoir?

Le fameux Linguet, en annonçant ce prix dans ſes annales, ſoutint que ce ſujet ne pouvoit jamais fournir la matiere d'une diſſertation académique. Au premier coup-d'œil, je ne ſouſcrivis pas à ſon opinion; je voyois dans ce ſujet un vaſte champ ouvert à la philoſophie, pour indiquer & détruire les erreurs, ſoit religieuſes, ſoit politiques, qui avoient ſi long-tems cauſé le malheur du genre humain; & diſpoſant dans ma tête toute l'ordonnance de mon diſcours, je plaçois d'un côté un calcul très-véridique des milliers d'hommes que l'intolérance religieuſe & civile avoit enlevés à la terre; je lui donnois pour pendant le tableau des malheureuſes victimes de l'opinion ſur le célibat, &c. &c. Mais, revenu du délire qu'avoit produit en moi le premier apperçu de la queſtion, j'ai voulu en approfondir la poſition, le but, l'utilité; & j'ai vu que la poſition en étoit trop vague & trop générale, que le but politique en étoit dangereux, que l'utilité philoſophique en étoit complétement nulle, qu'enfin toute eſpece de ſolution en étoit impoſſible.

Il me parut d'abord fort étrange qu'une compagnie académique mît en problême, ſi l'impoſ-

ture eſt permiſe, s'il eſt utile au peuple d'être trompé. Si l'affirmative étoit vraie, ce ſeroit une de ces vérités cruelles qu'il faudroit dérober aux yeux des peuples, & plus encore à ceux des ſouverains; car, que de fatales conſéquences en réſulteroient, ſoit en religion, ſoit en politique! La philoſophie fourniroit donc des armes aux Mahomet, à tous les impoſteurs qui voudroient ſe jouer de la crédulité du peuple, & dont la fortune juſtifieroit la fourberie! Les prêtres de Belus, les initiés dans les myſteres d'Hermès, croyoient ſaintement qu'il falloit tromper le peuple; mais ils ne le diſoient pas. C'étoit un article ſecret de leur catéchiſme. On voudroit apparemment aujourd'hui le faire revivre & le légitimiſer par la ſanction ſolemnelle de la philoſophie.

J'ai dit que la poſition du problême étoit trop vague. En effet, on n'y ſpécifie aucun cas, aucune opinion: on y demande en général s'il eſt utile au peuple d'être trompé; mais eſt-ce en métaphyſique, en religion, en morale, en politique, ſur les arts? Si l'on traite toutes ces matieres; ſi l'on deſcend dans les ſoudiviſions immenſes qu'embraſſent ces cinq grandes diviſions; ſi l'on effleure tous les détails, toutes les erreurs qui les diſtinguent; ſi l'on en apprécie

l'utilité ou le mal, quel déluge de dissertations entassées les unes sur les autres ! On rempliroit des in-folio. Omet-on quelques parties ? la solution est incomplete.

Peut-elle être jamais complete ? Peut-on se flatter de trouver pour résultat de ses recherches un principe général qui détermine invariablement l'utilité des erreurs du peuple ? Si l'on me cite cent circonstances où il a été utile au peuple d'être trompé, j'en citerai deux cents autres où l'imposture lui a été fatale. Les faits ne servent donc ici qu'à jeter l'observateur dans le pyrrhonisme ? A-t-on recours au raisonnement, à cette clef qui ouvre toutes les portes, dit Montagne ? on devient encore sceptique. Ecoutez l'austere Zénon, lisez Séneque : ils vous disent, ils vous prouvent que rien n'est utile que le vrai, que rien n'est utile que l'honnête. Entrez dans l'école contraire, & vous verrez que l'art de tromper le peuple a aussi ses apologistes, ses argumens, & des faits victorieux.

Quelque parti qu'on prenne, quel bien en résultera-t-il pour le peuple ? En sera-t-il moins le *triste pecus*, destiné de toute éternité à être tondu par les financiers, trompé par les ministres, médicamenté par les empyriques, étourdi par les écrivains, joué & ballotté en tout & par-

tout ? La philoſophie en ſera-t-elle plus éclairée ? Le nombre des doutes en ſera-t-il diminué ? Ne nous abuſons point : je l'ai déjà prouvé ci-devant, toutes ces brillantes diſputes académiques, où l'on couronne toujours celui qui a le mieux parlé, & non pas celui qui a le mieux raiſonné, ne ſervent qu'à agrandir le magaſin déjà ſi vaſte du pyrrhoniſme. Les bonnes gens, & il y en a tant de cette eſpece, les bonnes gens croient aveuglément, d'après l'aſſertion de leurs docteurs, que la ſomme de nos connoiſſances eſt augmentée. On a diſtribué tant de prix, on a tant écrit, tant crié, tant prôné, qu'il ſeroit bien étrange qu'on n'eût encore couronné que l'erreur. Cependant telle eſt la triſte circonſtance où nous ſommes : ſi toutes les académies ouvroient leur ſanctuaire à un pyrrhonien, s'il lui étoit permis de former un aſſemblage de ces corpuſcules incohérens, il en feroit le plus bizarre aſſemblage de ſyſtêmes : ce ſeroit le monſtre d'Horace réaliſé.

SECTION IV.

Des grands dans leur rapport avec les ſciences & les gens de lettres ; qu'ils ne peuvent ſe livrer à la recherche de la vérité ; qu'ils doivent ſe borner à l'encourager.

LES grands ont eu dans ce ſiecle la manie de vouloir paſſer pour ſavans & hommes de lettres, & les hommes de lettres ont eu la foibleſſe de vouloir fréquenter les grands. De là le déshonneur des lettres & la corruption de ceux qui les cultivent, ſans que les grands ſoient devenus ni meilleurs ni plus ſavans ; & la cauſe en eſt ſimple : les grands n'ont point d'intérêt à cultiver les ſciences avec aſſez d'ardeur pour reculer leurs bornes ; ils ne peuvent donc jamais devenir ſavans.

Quel eſt le but de l'homme qui s'adonne aux ſciences ? De trouver les moyens d'arriver à la fortune ou à la gloire, & de multiplier ſes jouiſſances, ou de procurer le bonheur de ſes ſemblables. Or, aucun de ces motifs ne peut exciter un grand à cultiver les ſciences.

Elles ne ſont pas le chemin de la fortune, des dignités, des honneurs. Si dans la foule des malheureux condamnés à courir cette carriere gliſſante, il s'en rencontroit un ſeul qui

n'eût pour tout appui que ſes connoiſſances, il ſeroit bientôt ridiculiſé, ſifflé, écraſé par ſes rivaux, que ſa gloire & leur médiocrité réuniroient contre lui. La machine politique a beſoin de pluſieurs bras, de quelques têtes, pour conſerver ſon mouvement. Or, comme toutes ces têtes ne peuvent être également bonnes, comme les médiocres & les mauvaiſes ſont toujours la majorité, il s'enſuit qu'elles doivent parvenir à écarter les gens éclairés. Ceux-ci ſont trop pénétrans; ils verroient aiſément la nullité des autres : la plupart des adminiſtrations doivent donc toujours être dans de foibles mains, & conſéquemment on doit y mépriſer ou au moins y craindre & les ſciences & ceux qui les cultivent. Or, tous les courtiſans ont la fureur de parvenir. Ils ne ſeront donc pas aſſez mal-adroits pour choiſir une voie qui écarte des honneurs, loin d'y conduire.

L'intrigant & vil Granvelle diſoit : *faut ſouffrir tout, qui veut parvenir.* A ce compte, le philoſophe ne parviendra jamais, ou un parvenu ne ſera jamais philoſophe.

Voulez-vous être convaincu qu'on verſe dans les cours le ridicule ſur les grands qui cultivent les lettres? Peſez la conduite de ceux qui ont voulu avoir queque réputation; voyez en France

les

les ducs de Niv. le card. de Ber. Dans le feu de la jeuneſſe, où l'on ſe paſſionne pour les beaux arts, ils ont fait des vers; mais quand eſt venu le tems de la maturité, quand l'ambition s'eſt emparée de leurs cœurs, alors ils ont impoſé ſilence à leur muſe, & aux adulateurs qui les encenſoient publiquement. Ils lui ont peut-être en ſecret fait quelques ſacrifices; mais en public, ils ſe ſont bien gardés de l'avouer: c'étoit encourir l'anathême des protecteurs puiſſans.

Un tel déshonore ma famille, diſoit un grand; *il ſe fait imprimer.* Voilà la maniere de voir de ſes ſemblables. Ils ſe mettent infiniment au-deſſus de l'écrivain de génie, dont les lumieres ſont utiles à toutes les nations, à tous les ſiecles; & je parie bien qu'il n'eſt pas de grand à qui l'on donnât le choix de reſter ce qu'il eſt, ou d'être, comme Rouſſeau, l'inſtituteur, le bienfaiteur du genre humain, qui n'aimât mieux ſon manteau ducal que le manteau du philoſophe... Et voilà pourtant l'eſpece d'hommes à qui des gens de lettres ont fait & font encore baſſement leur cour!

Forcés de mépriſer les lettres parce qu'elles ſont un obſtacle à leur ambition, mépriſant encore par intérêt la gloire qu'elles procurent, les

grands ne ſont pas tentés de puiſer à cette ſource la foule de jouiſſances ſpirituelles dont s'enorgueillit le vrai ſage. Les plaiſirs que l'obſervation, l'étude, la méditation font naître, ſont ſans doute les ſeuls biens véritables, puiſqu'ils ſont indépendans de tous les événemens. Mais, pour les goûter, il faut s'être accoutumé de bonne heure à la culture des ſciences, & l'avoir conſtamment ſuivie. L'entrée de la carriere eſt ſemée d'épines, les roſes ne ſe trouvent qu'au milieu. Réfléchir eſt une tâche pénible pour l'être vuide d'idées. Pour celui qui en a beaucoup & qui les a en ordre, la réflexion eſt un plaiſir qui ſe renouvelle à chaque inſtant; tout lui en offre la matiere; tout eſt objet de contemplation & de délices pour lui. Mais c'eſt l'habitude ſeule de la réflexion qui plie la nature à nos ordres. Or les grands, emportés par le tourbillon dans lequel ils roulent, agités à chaque inſtant par de nouvelles paſſions, tourmentés par des deſirs ſans ceſſe renaiſſans, tantôt brillans, tantôt éclipſés, oppreſſeurs, opprimés; les grands, dis-je, ſont le centre mobile d'une foule de ſenſations & d'idées qui occupent toute leur attention, & qui d'ailleurs tendant toutes à ce point unique, à dominer les autres, les écartent néceſſairement du véritable but du philoſophe.

Ainſi, d'un côté, leur agitation perpétuelle les empêche de fixer une attention conſtante ſur les ſciences, & conſéquemment d'y trouver des jouiſſances; & de l'autre, leur ambition de parvenir eſt encore un obſtacle direct à l'acquiſition de ces jouiſſances. Car pour les goûter, il faut être iſolé, tranquille, chercher à ſe dominer ſoi-même, ſans s'inquiéter de dominer les autres.

Les grands ſont-ils davantage animés à la culture des ſciences par l'eſpérance de faire le bonheur de leurs ſemblables? Vous qui liſez journellement dans leur cœur, ſi vous êtes de bonne foi, répondez: n'eſt-il pas vrai que les grands n'ont qu'un ſeul mobile, celui de leur intérêt perſonnel, qu'un ſeul but, celui de leur agrandiſſement? N'eſt-il pas vrai qu'ils ne s'occupent que des moyens de parvenir à ce but; que le peuple, & tout ce qui leur eſt inférieur dans la ſociété, eſt à leurs yeux un objet de mépris; qu'ils s'eſtiment d'une claſſe infiniment ſupérieure, & que ſi quelquefois ils en ont fait le bien, c'eſt que par le haſard des circonſtances ce bien a été un degré pour parvenir?

En un mot, & cet argument eſt ſans réplique, la ſcience véritable n'eſt qu'une collection d'idées acquiſes par l'obſervation, vérifiées par

l'analyſe, & miſes en ordre par la réflexion.

Cette acquiſition, cette vérification, cet ordre ſont le réſultat de travaux longs & pénibles.

Les grands ne peuvent jamais avoir intérêt à ſe livrer à ces travaux, l'idée du plaiſir ſubſéquent n'étant point aſſez forte pour les y engager.

La conſidération, l'argent, les dignités, ne ſont intéreſſans, comme l'a prouvé Helvetius, que parce qu'ils offrent des moyens d'acquérir des plaiſirs, ſoit phyſiques, ſoit ſpirituels.

Or, un grand naît au milieu des tréſors de la conſidération, des dignités; & tous les plaiſirs ſont ſous ſa main, à ſes ordres; il croiroit donc être fou de prendre le chemin long & pénible des ſciences pour parvenir au bonheur. Donc il aimera mieux être ſimplement un grand, que de devenir un ſavant.

Il eſt vrai que ſon calcul eſt faux; car le bonheur que lui procureront les circonſtances où il ſe trouve, n'eſt point le vrai bonheur. Un tel bonheur eſt celui qui dépend de nous, celui que nul être, nul événement ne peut ravir; & le bonheur du courtiſan s'évanouit quelquefois dans l'anti-chambre d'un miniſtre à l'air ſourcilleux, d'un maître de mauvaiſe humeur.

La vie des grands peut ſe partager en trois

époques ; la jeuneſſe, l'âge de maturité, & la vieilleſſe. Dans la jeuneſſe on donne tout aux paſſions, à la diſſipation, aux plaiſirs ; dans l'âge mûr, à l'ambition. Les revers corrigent enſuite, l'expérience apprend que ce n'eſt pas à la cour que l'on trouve le bonheur. On veut ſe livrer aux ſciences ; mais alors il n'eſt plus tems. La machine eſt uſée, les eſprits ſont de glace ; & pour bien cultiver les ſciences, il faut une organiſation ſaine, & des eſprits qui ne ſoient pas émouſſés. Les habitudes nouvelles ſe forment aiſément dans la jeuneſſe, rarement on en acquiert dans la vieilleſſe.

Le grand ne pouvant être homme de lettres ni ſavant, eſt donc forcé de mépriſer les gens de lettres, s'il eſt vrai, comme l'a prouvé l'auteur de l'*Eſprit*, qu'on n'eſtime que ſoi dans les autres, qu'on n'eſtime que les êtres avec leſquels on eſt en rapport.

Comment d'après ces vérités les gens de lettres ont-ils recherché le ſuffrage & l'amitié des grands ? Ignorans par état, ces derniers pouvoient-ils être juges dans des ſciences qui demandent une longue culture, un tact exercé, pour en apprécier les productions ?

Une amitié ſincere a-t-elle jamais pu s'établir entre le grand & l'homme de lettres ? L'un accou-

humé à peser tout au poids de l'or & des dignités ; a vu l'indigent qui avoit besoin de ses secours, & non le savant qu'il devoit honorer ; celui-ci a payé les dédains du Crésus par le mépris qu'on doit à la stupidité orgueilleuse. Une hypocrite liaison s'est donc établie à la place d'une véritable amitié. Le protecteur a avili son bienfait. Le protégé, devenu lâche adulateur, a prostitué la science dont il se disoit l'apôtre. Il méritoit bien les humiliations dont l'abreuvoit l'homme opulent. Mais de ce commerce il est résulté un plus grand mal : le grand a jugé de la science par le savant ; & voyant celui-ci la proie, l'esclave des plus viles passions, il en a conclu que la science n'étoit bonne à rien.

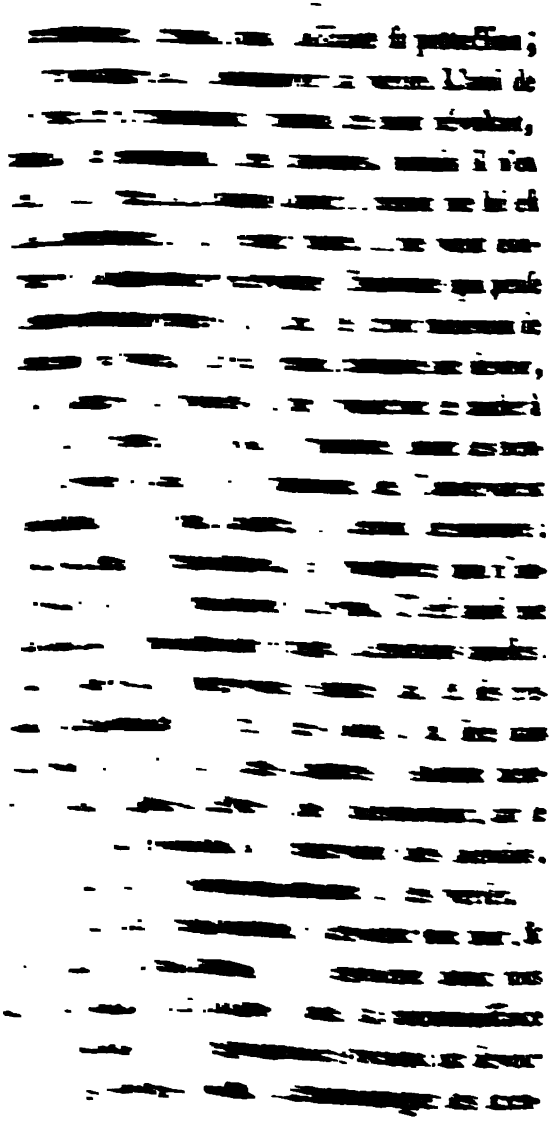
Une autre réflexion a pu l'amener encore à tirer cette conséquence. Il a vu les débats qui s'élevoient entre les gens de lettres, les systêmes qui tour-à-tour exaltés & détruits, se succédoient rapidement. Il a vu que tout paroissoit incertain ; & n'ayant pas assez d'idées pour décider de quel côté étoit la vérité, n'ayant ni le tems ni la force nécessaires pour faire cet examen, il a mieux aimé conclure que tout étoit incertain, que les savans avoient leur grelot comme les autres.

Il faut l'avouer, il a cependant existé des grands, amis des sciences, humains, éclairés, bienfaisans.

Mais, osons le dire, ils avoient abjuré le fatal esprit de leur *caste*; car tout grand qui veut se livrer de bonne-foi à la recherche de la vérité, doit oublier ce qu'il est né; & s'il ne se dépouille pas de ses richesses, comme du vain éclat de son nom, c'est qu'il peut les employer utilement à l'avancement des sciences. Mais tout homme qui se sent chatouillé par un titre ridicule, n'est pas né pour l'étude de la vérité: il tient par ce foible à la terre, & l'ami de la vérité doit voler libre de tous liens.

Quel est donc le devoir des grands relativement aux sciences? Est-ce de faire des découvertes, ou de juger ceux qui les font? Non; que les grands abjurent enfin ces idées chimériques dont ils ont été bercés dans ce siecle; la couronne dont leur front a été quelquefois couvert, étoit tissue par le mensonge & l'adulation. Aspirent-ils à en mériter une plus solide? En voici le moyen: les sciences ont besoin d'encouragement, les travaux des savans exigent de grands secours.... Plus d'un grand s'imagine peut-être que je viens ici réclamer pour eux sa protection...

Protection! mot affreux! le signe de l'opprobre des sciences! le signe d'un marché infame pour celui qui se prostitue, cruel dans le protecteur qui jouit de sa bassesse! Il jouit... Qu'il



ces, s'en rendent dignes; qu'alors ils aident à se développer les talens qui languiſſent: c'eſt acquérir une grandeur bien plus belle que celle de la naiſſance; c'eſt un des moyens de réparer l'injuſte inégalité du ſort, & d'effacer le malheur qu'ils ont de naître grands.

Je dis le malheur; car quand je vois le fils d'un grand au berceau, je le plains, je me dis: voilà donc un être condamné à être malheureux toute ſa vie, condamné à devenir la proie des infirmités, des maladies, de l'ignorance, des vices, de mille défauts que, dans un état plus obſcur & par une éducation différente, il eût évités; condamné à être le tyran ou l'eſclave de ceux qui l'entoureront; condamné à l'ennui, ce poiſon mortel de la vie preſqu'inſéparable de la grandeur. Ignorant, il ſera prôné; riche, il ſera careſſé; vicieux, il ſera flatté; bienfaiſant, il ſera trompé; tyran, il ſera déteſté. Il doit faire des eſclaves ou l'être, & l'un & l'autre état eſt également malheureux. Oui, que les grands pleurent dès leur naiſſance, ils le doivent; & ils ne peuvent corriger que par l'étude, que par les bienfaits, l'aſtre malin ſous lequel ils ſont nés.

SECTION V.

Que les femmes ne peuvent s'occuper de la recherche de la vérité.

LES femmes doivent-elles & peuvent-elles s'occuper utilement de la recherche de la vérité ?

Cette queſtion en fait naître deux autres : les femmes ont-elles au degré des hommes l'aptitude néceſſaire pour cultiver & perfectionner les ſciences ? Quand elles l'auroient, ſeroit-il à ſouhaiter, & pour elles & pour les hommes, qu'elles le développaſſent ?

L'expérience a décidé contre les femmes la premiere queſtion. (1) Je n'examine point ici la cauſe de la différence trop réelle qui ſe trouve, ſoit au phyſique, ſoit au moral, dans la capacité des deux ſexes. Que ce ſoit l'organiſation, ou une autre cauſe inconnue, peu m'importe : cette différence exiſte, voilà le fait. J'entends ici

(1) Dans tous les tems on a vu des auteurs galans qui ont ſoutenu l'opinion contraire. On a vu paroître dans le dix-ſeptieme ſiecle un ouvrage aſſez original ſur la prééminence des femmes ſur les hommes. L'auteur étoit cet Agrippa fameux par ſes écrits ſur le ſcepticiſme, qui, pour ſe venger des perſécutions des ſavans, écrivit contre les ſciences, & encenſa platement les femmes, pour faire briller ce qu'il appelloit ſes talens. Son traité n'eſt qu'une déclamation bourſoufflée, qu'une rapſodie de lieux-communs.

l'éternelle objection des femmes : l'éducation eſt différente. Je le ſais ; mais quand, parcourant d'un œil obſervateur toutes les nations ; quand, feuilletant toutes les annales du genre humain ; quand, obſervant par-tout les mœurs, les effets, je vois par-tout le même produit ; quand je vois par-tout les femmes ignorantes, coquettes, cherchant à plaire & non à s'inſtruire ; quand je vois tous les peuples s'accorder, pour ainſi dire, à mettre les femmes un cran au-deſſous des hommes ; quand je vois les femmes s'accorder à mériter cette dégradation, ne puis-je pas m'écrier : par quel prodige, dans aucun tems, dans aucun pays, les femmes n'ont-elles pu s'élever contre cette ſentence qui n'étoit point concertée ? Par quel prodige n'ont-elles pu, dédaignant l'éducation trop efféminée qu'on leur donnoit, parcourir la même carriere que leurs rivaux ? Si elles ont la même aptitude, elles ont les mêmes moyens : pourquoi ne ſe trouve-t-il pas une ſeule femme qui ait eu la gloire de créer un ſyſtême philoſophique, de faire une découverte importante en géométrie, de compoſer même une bonne tragédie ? Si leur ame eſt au niveau de celle des Voltaire, des Deſcartes, des Bernouilli, que dans une nouvelle *Mérope* elles arrachent donc des larmes, que par un nouveau ſyſtême de

morale elles disputent la palme à Helvetius. Il y a encore beaucoup, il n'y a que trop à faire dans le monde savant ; en voit-on une seule le parcourir & laisser des vestiges ineffaçables pour la postérité ? Non, elles s'amusent à cueillir des fleurs. Nous, plus audacieux, nous escaladons le jardin des Hespérides, nous dérobons la pomme d'or.

On me nommera les Graffigni, les Dubocage, les Deshoulieres, les Sévigné, &c. Je rends hommage aux talens agréables de ces femmes auteurs ; mais je dirai d'elles ce que cette dernière disoit des anciens & des modernes : nous sommes beaux, elles sont jolies. Une lettre, une idylle, une épître fugitive, voilà leur sphere ; elles y brillent, non pas sans rivaux. Veulent-elles planer plus haut ? elles éprouvent le sort du malheureux Icare. La Colombiade est ignorée du vivant de son auteur. On ignore que madame Deshoulieres ait fait des tragédies. Je sais qu'il est beaucoup de femmes qui se sont adonnées à l'étude des hautes sciences, qui y ont réussi. Je sais que des Amasia ont donné des leçons de droit ; que d'autres plus modernes ont occupé avec gloire des chaires philosophiques. Mais que prouvent ces faits ? Que le perroquet peut quelquefois contrefaire notre

langage. Il ne s'agit pas de savoir si les femmes peuvent, comme nous, voir au travers d'un téleſcope ; mais ſi, lorſque l'art du lunetier étoit imparfait, elles pouvoient découvrir ce téleſcope. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi les Fontenelle & les Algarotti, parſemant de fleurs le chemin de la géométrie, graveront dans leur tête les noms de tourbillons, d'attraction ; mais ſi, d'elles-mêmes & ſans liſière, elles peuvent s'élancer au-delà de l'abyme ténébreux où nous ſommes tous plongés, ſaiſir la vérité & la faire briller à nos yeux. Voilà ce qu'aucune femme n'a jamais fait, n'a peut-être jamais tenté. Peut-être faut-il attribuer leur impuiſſance aux liens civils & politiques dont nous les avons entourées & qui les aviliſſent à leurs propres yeux, au peu d'intérêt que d'ailleurs elles ont à ſe rendre célebres. Quoi qu'il en ſoit, la queſtion eſt décidée par le fait : peu importe la cauſe de leur inaptitude. Ceux qui croient à la légéreté de leur organiſation, aiment à ſe payer de mots. Il y a eu des millions de femmes plus fortement nervées & organiſées que Voltaire. Ceux qui croient à la différence de l'éducation, ſacrifient encore au préjugé. Les femmes ont à préſent les mêmes moyens que nous : c'eſt avec les livres, avec les maîtres, qu'on s'inſtruit. Le vrai génie

INST. TAYLOR OXFORD

n'a pas même beſoin du ſecours de ces derniers ; il ſait ſe ſuffire à lui-même. L'éducation de college eſt pour les hommes un obſtacle de plus à leur avancement dans les hautes ſciences ; elle leur donne mille préjugés, & pas une vérité. Les pédans de college reſſemblent à ces négreſſes qui écraſent la tête de leurs enfans pour la rendre pointue : on laiſſe dans leur état naturel les cerveaux des femmes.

Mais d'ailleurs ont-elles donc beſoin, avons-nous beſoin qu'elles nous égalent dans les ſciences ? Non, ſans doute. Le bonheur eſt le but où tous nous devons tendre. Sans doute la culture des ſciences eſt un moyen d'être heureux. Sans doute une femme qui, dans la ſolitude, ſachant ſe ſuffire à ſoi-même, ſaura, dans la méditation ou la lecture, oublier les folies de ſes ſemblables, ne connoîtra jamais l'ennui. Sans doute elle ſera, ſi elle raiſonne, meilleure femme, meilleure mere. Inſtruiſons-les donc, mais plus pour leur bonheur, pour le nôtre, que pour ſatisfaire leur vanité, que pour les transformer en auteurs. Une Dacier eſt un monſtre dans le monde moral ; & dans le domeſtique, ce monſtre eſt inſupportable. Qu'on ne montre qu'à moitié aux femmes la lueur de la philoſophie ; cette moitié ſuffit pour la foibleſſe de leurs organes. Imitons les francs-maçons :

ils ont créé la loge de la félicité pour les femmes ; elles auroient été déplacées dans la leur. La nature nous indique la place qu'une femme doit tenir dans l'état civil. Sa foibleſſe la concentre dans le domeſtique ; ſes occupations l'empêchent d'être ſavante & perpétuellement enterrée dans un cabinet ; ſes charmes lui diſent qu'elle doit briller comme les roſes : qu'a-t-elle beſoin de les rider dans la pouſſiere des études ? Qu'elle ſoit aſſez éclairée pour converſer avec ſon ami ſur la morale, ſur la fleur des ſciences ; mais qu'elle ne ſoit jamais aſſez ſavante pour égaler Newton. Ce ſeroit un malheur pour elle ; ce ſeroit l'enfer pour celui qui l'épouſeroit. Je ne connois rien de pire que ces demi-ſavantes qui inondent Paris, qui, dans des bureaux de bel-eſprit, décident, tranchent, & veulent donner des loix. Je ne balancerois pas entre une femme ſortant des mains de la nature, & ces bégueules littéraires. Les Maſcarilles ſont encore trop bons pour elles.

Les plaiſirs qu'offre l'étude, ne doivent donc entrer que comme acceſſoires dans le plan de vie des femmes. C'eſt pour leur agrément, c'eſt pour ſe rapprocher de leurs époux, c'eſt enfin pour ouvrir les yeux de leurs enfans aux pre-

mieres lueurs de la raiſon, qu'elles doivent ſavoir. Paſſé ces bornes, toute femme eſt hors la nature, hors ſa ſphere, & par conſéquent ridicule; car le ridicule n'eſt que le défaut de proportion & de convenance.

Qu'on ne s'étonne donc point que, chez les peuples même célebres par leur galanterie, on ait tant verſé de ridicule ſur les femmes ſavantes. Ce n'eſt point une ligue, une conjuration pour les empêcher de nous ſurpaſſer, comme on l'entend dire; on doit rire d'une femme ſavante, comme on riroit de voir le bras d'un nain chargé de la maſſue d'Hercule. Femmes, ſoyez ce que la nature vous ordonne d'être, & vous ſerez toujours reſpectables; ſoyez filles vertueuſes & ſoumiſes, femmes ſenſibles & honnêtes, meres tendres & indulgentes, & ne ſoyez point ſavantes. (1) L'eſtime univerſelle répandra le bonheur ſur vos jours. Quelques vérités décou-

(1) Moliere a dit avec raiſon :

Ah ! les femmes docteurs ne ſont pas de mon goût.
Je conſens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux point la paſſion choquante
De ſe rendre ſavante, afin d'être ſavante ;
Et j'aime que ſouvent, aux queſtions qu'on fait,
Elle ſache ignorer les choſes qu'elle ſait.

vertes

vertes dans des sciences abstraites & souvent inutiles, peuvent-elles valoir une vie employée à la pratique des vertus & de ses devoirs ?

Une observation importante à faire, seroit de voir si les femmes savantes, ou qui se sont mêlées d'écrire, ont été meilleures meres, épouses plus tendres, citoyennes plus zélées. J'en doute; (1) mais dans tous les cas, je tiendrai pour principe qu'il faut d'abord remplir la place que la nature & la société nous marquent. J'aurois autant admiré Epictete nettoyant l'antichambre de son maître, qu'Epictete écrivant son sublime manuel.

(1) On peut dire la même chose des femmes qui possedent certains arts à la mode. J'en vois à qui de bonne heure on a inspiré le goût de la musique, par exemple, que de bonne heure on a flattées sur leurs talens : mariées, que sont-elles ? Elles prétendent à la gloire des premiers talens ; elles négligent leurs maris, leurs enfans, leur ménage, pour une fumée de réputation. Je n'ai jamais conçu d'après cela, pourquoi cet art entroit si essentiellement dans l'éducation.

De très-longues, de coûtantes études peuvent seules rendre les femmes habiles au claveſſin, qui n'est certainement pas l'instrument le plus agréable. Au bout de dix ans de travail, je vois les plus fameuses virtuoses passer presque la moitié de leurs jours à s'exercer. Si c'est pour le plaisir des autres, elles sont bien folles ; il leur n'est pour rien dans ce travail, car elles sont blasées par l'habitude, ou elles s'en imposent à elles-même. Je ne vois dans tout cela que l'amour d'une vaine gloire ; & c'est sacrifier à une bagatelle ce qu'on a de plus cher au monde.

J'aurois dû peindre ici peut-être l'influence des femmes sur les connoissances philosophiques de ce siecle. Mais que ce tableau seroit affligeant ! On y verroit que la légéreté de caractere, dont elles ont par-tout donné le ton, a prodigieusement arrêté les progrès de l'esprit humain vers la vérité. Dans les femmes de nos jours, l'esprit supplée à tout ; il supplée à la raison, au bon sens, à l'érudition. Accoutumées à n'estimer que les choses du moment, haïssant jusqu'au nom de la méditation, elles dédaignent tout ce qui porte son empreinte, persifflent ceux qui s'y livrent, sont étonnées qu'on puisse être femme, lire Young, ou méditer. Portant cet esprit superficiel & tranchant dans les sociétés, elles ne tardent pas à y corrompre le goût ; la foule de leurs adorateurs applaudit à leur jargon, le copie ; on n'admire plus que le bel-esprit, on substitue les sophismes à la raison, le calembour à l'esprit ; la contagion gagne par-tout, dans les cabinets des gens de lettres, dans leurs écrits même, & l'on devine bien qu'à cette époque de dépravation, l'amour du vrai est banni de toutes les ames, n'est plus qu'un mot insignifiant. Voilà l'état du siecle. Femmes du bon ton, il est votre ouvrage !

SECTION VI.

Que les ſavans ne ſont pas auſſi propres qu'on le penſe communément, à la découverte de la vérité.

DE tous les êtres jetés ſur la ſurface de ce globe, les ſavans ſont peut-être ceux qui ſont les moins voiſins de la vérité. Je parle de ces ſavans qui connoiſſent toutes les idées d'autrui, & n'en ont aucune en propre, ou de ceux qui, prévenus ſur certains ſyſtêmes, combattent tout, hors ceux de leur école. Certainement un ignorant eſt plus près de la vérité qu'un pareil ſavant. S'il n'a pas d'idées, il n'a pas de préjugés; s'il ne ſait pas, il n'eſt pas entiché de prévention: or, il eſt bien plus aiſé de guérir l'ignorance que la prévention. On diſſipe aiſément une ſimple cataracte; mais quand l'humeur cryſtalline eſt viciée, on voit toujours mal.

Pourquoi les ſavans ſont-ils incapables de découvrir la vérité? C'eſt qu'ils ſont pleins de leurs livres, pleins de leurs ſyſtêmes, pleins de prétentions & de vanité. L'ignorant ſait qu'il eſt ignorant; donnez-lui une bonne méthode, il apprendra; le ſavant, quoique plongé dans les ténebres, ne veut pas même de méthode; l'un,

bitude lui fait une douce illuſion ſur les ténebres dont il eſt entouré.

Obſervez par quelle maniere on devient ordinairement ſavant ; d'abord, en entendant des maîtres, en répétant, en croyant ſcrupuleuſement toutes leurs idées. Quand on quite les écoles, la vanité, la fureur de briller portent à l'étude, à la lecture ; on ſe remplit de toutes les idées reçues ſans les examiner ; ſi quelquefois on les examine, ſi même on les combat, c'eſt parce qu'on veut ſe diſtinguer des autres. Ce n'eſt pas par amour de la vérité, mais par ambition, qu'on innove. Eſt-ce donc la méthode que ſuit l'homme qui cherche la vérité ?

Lorſque l'amour de la gloire, ou l'ambition, ou la cupidité dirigent les efforts de l'homme vers la ſcience, il eſt ou charlatan ou dupe.

Il doit chercher la vérité pour elle-même, de bonne-foi, & dans l'unique vue d'être utile. Avec une vue auſſi pure, il peut encore tomber dans l'erreur ; mais il la reconnoît, ou en convient, quand une main plus heureuſe écarte le voile.

Voyez ces ſavans, que le déſir de voir des expériences nouvelles raſſemble dans le cabinet d'un phyſicien : la jalouſie, la prévention ont déjà fait ſon procès, avant même qu'il ait commencé. Les expériences ſont-elles déciſives ? on

chicane toujours, on argumente, on crie, & l'on parvient ainſi à ébranler quelques faux eſprits. On court enſuite dans les ſociétés, décriant & l'auteur & ſes vues nouvelles; & le vulgaire, qui croit un homme ſur ſa réputation & ſon titre, décide que l'inventeur n'eſt qu'un ſot, ſans avoir vu ſes expériences.

Combien de fois, témoin de ces ſcenes ſcandaleuſes, je me ſuis dit : que les ſavans ſont petits! Comme ces prétendus géans deviennent Lilliputiens au téleſcope de la vérité! Ils ont toutes les paſſions des ames vulgaires & ignorantes, & ils ont de plus qu'elles la mauvaiſe foi & la ſuffiſance.... Auſſi tout homme qui ſe livre à la recherche de la vérité, ne doit-il point invoquer les ſuffrages des ſavans : ceux qui courent la même carriere que lui, ſont ou injuſtes dans leur cenſure, ou hyprocrites dans leurs éloges; ceux qui ne la connoiſſent point ſont récuſables. C'eſt donc à ſa conſcience propre qu'il faut s'en rapporter, ſe borner; il faut ſe mettre au-deſſus de tous les jugemens, attendre ſon arrêt de la poſtérité, & ſa réputation du tems.

De tous les ſavans, ceux qui ſont les plus éloignés de la vérité, ſont ſans contredit ces érudits qui abandonnent l'étude des choſes,

pour ſe livrer à l'étude ſtérile des mots. L'eſpéce en a été abondante dans tous les ſiecles, & cette fécondité n'a pas peu nui aux progrès des connoiſſances humaines. Séneque ſe plaignoit déjà que, de ſon tems, leurs recherches oiſeuſes abſorboient l'attention des eſprits, la détournoient de l'étude de la philoſophie, pour la porter ſur des objets ridicules & minutieux. Son tableau eſt frappant : il a encore beaucoup de vérité pour notre ſiecle.

Liſez les volumineux in-folio des érudits du ſeizieme ſiecle, & jugez s'ils avoient aucune diſpoſition pour trouver, pour enſeigner la vérité. Eſtime profonde pour eux-mêmes, mépris profond pour les autres, voilà ce qui les caractériſoit, voilà ce qui caractériſe encore ceux de notre ſiecle. Ceux-ci ſavent maſquer cet orgueil ſous des dehors agréables. Dans le ſeizieme ſiecle, ils étoient impudens. Ouvrez le *Scaligeriana* ; vous y verrez Joſeph Scaliger ſe donner un encens groſſier, & déchirer impitoyablement ſes rivaux. (1) Peut-on,

(1) Ce que je vais dire pourra donner une idée de la maniere des ſavans du ſeizieme ſiecle.

Ego, dit Scaliger, *egregie perſtringo Biblia & prophetas : ego do materiam ; ſenex ſum, juvenes pergant & me ſequantur.* Le landgrave de Heſſe a envoyé à Suillius une chaîne d'or, plutôt qu'à un homme comme moi, qui ſuis parent de ſa femme ſelon mes ancêtres....

avec de pareilles diſpoſitions, découvrir la vérité ? Elle échappe aux orgueilleux qui tranchent impudemment, & dont l'amour-propre égare ſans ceſſe l'œil ébloui ; elle ne ſe dévoile qu'aux yeux de l'homme ſimple & modeſte qui, ſe défiant

---

Ils n'oſent m'attaquer, ils ſavent que je ſuis de la race de ces chiens & mâtins de Scaliger.... J'ai été une proſtituée à faire des vers à tout le monde comme Dorat... Enfin pour l'hébreu, pour le grec, pour toutes les langues anciennes, ſi l'on veut croire Scaliger, il étoit le ſeul qui les entendit bien ; tous ſes confreres n'étoient que des ignorans. Il eſt pourtant fort modeſte ſur un article, c'eſt celui de l'argent. *Ego*, dit-il, *ab obitu patris ſemper eleemoſynis vixi.* Mais quel acharnement contre les jéſuites ! *Jeſuitæ laris ſimiles, larem ſi deplumes, nil eſt fere reliqui.* Le pape & les jéſuites, & les mathématiciens ſe dépiteront contre moi ; je montre que leur année corrigée ne vaut rien... Les jéſuites n'attenteront pas ſi-tôt quelque choſe contre la France : je deſirerois qu'ils entrepriſſent quelque choſe contre le roi, & qu'ils fuſſent découverts.

Scaliger n'aimoit pas les Ramiſtes qui alors avoient un grand parti. Ramus n'étoit que philoſophe, & c'étoit bien peu de choſe pour un ſavant en grec & en hébreu. Avec quel ton dédaigneux il parle de Montaigne ! lui qui ſeul eſt reſté de tous les écrivains de ce tems, parce que ſeul il a parlé la raiſon univerſelle.... M. de Montaigne ! Son pere étoit vendeur de harengs... La grande fadaiſe de Montaigne qui a écrit qu'il aimoit mieux le vin blanc ; que diable a-t-on à faire de ſavoir ce qu'il aime !

Sans doute s'il n'avoit dit que cela, on ne ſe ſoucieroit guere de Montaigne ; mais celui qui au ſeizieme ſiecle écrivoit le chapitre que *philoſopher c'eſt apprendre à mourir*, valoit mieux que tous les Scaligers & les Saumaiſes poſſibles.

de lui-même, balance long-tems avant de prononcer ; de l'homme qui ne ſe borne pas d'ailleurs à une ſeule vue, à un ſeul horizon ; car les ſavans, concentrés dans un ſeul genre, ne peuvent jamais découvrir la vérité dans les autres genres, parce qu'ils n'ont pas aſſez d'idées pour comparer, & la trouvent rarement dans leur genre favori, parce qu'ils en ont trop, ou qu'ils ont l'eſprit prévenu.

MÉDITATION IX.

SECTION PREMIERE.

De quelles vérités l'esprit du philosophe doit principalement s'occuper. Qu'elles doivent être utiles.

L'HOMME doit être utile à l'homme, c'est le devoir constitutif de toute société. Tel est le principe qui dirige le vrai philosophe. Il ne recherchera donc que les vérités qui peuvent être utiles à ses semblables, à lui-même. Le bonheur public sera le but de tous ses travaux, & il rejetera comme des connoissances futiles, toutes celles qui ne conduiront pas à ce but sacré. Le tems, le travail, les facultés, tout dans l'homme est si borné, qu'il est presque coupable de s'amuser à des recherches vaines & pénibles. Il ne sera donc point étymologiste ou puriste, parce que la science des mots ne rend meilleur, ni l'auteur, ni le lecteur. Il ne sera point antiquaire ni bibliomane. Que lui importe l'art de déchiffrer de vieux monumens qui exercent le pyrrhonisme sans augmenter la sagesse? Que lui importe de savoir la date exacte de cette médaille, de savoir dans quelle ville Homere est

né, combien il a eu de commentateurs ? Questions futiles qu'il faudroit laiſſer agiter aux enfans ſeuls, ſi les enfans même n'avoient pas quelque choſe de plus important à faire, d'apprendre à devenir hommes. Que lui importe de connoître le titre de toutes les ſotiſes publiées depuis l'invention de l'imprimerie ? Il poſſede, il lit Epictete, Séneque, Montaigne, & quelques autres bons livres. Il ſe poſſede, il ſe lit lui-même ; il fera plus de progrès.

Cependant telle eſt la folie des ſavans, que la plupart d'entr'eux conſument leurs veilles à éclaircir ſérieuſement d'inutiles problêmes. Les gouvernemens même entretiennent à grands frais des érudits pour déterrer de vieux manuſcrits oubliés, lorſque l'homme qui a des connoiſſances vraiment utiles, qui pourroit les employer pour le bonheur public, lorſque cet homme précieux eſt négligé & ſouvent mépriſé.

Cette folie des ſavans & des gouvernemens eſt de tous les tems. Séneque la ridiculiſoit ainſi : « Qui conſtruiſit le premier vaiſſeau ? Qui donna les premiers jeux ? L'Aventin a-t-il toujours été dans l'enceinte de Rome ? Ce paſſage ne doit-il pas être reſtitué de cette maniere ? N'eſt-ce pas ainſi qu'il faut entendre cette légende ? Cette médaille eſt-elle ancienne ou moderne ? A quelle

époque a-t-elle été frappée ? &c. Voilà des recherches bien dignes d'un homme ! Ne vaudroit-il pas mieux ne s'occuper de rien que de ces riens, tandis qu'on a si peu de tems pour étudier l'art d'être heureux ? Cette sentence de Séneque brûle des milliers de volumes, & elle n'est pas injuste.

Je ne connois que deux sciences vraiment dignes de fixer l'attention du philosophe : la science de son bonheur, & celle du bonheur public. Ces deux sciences, graces à la barbarie des derniers siecles, ont été long-tems enveloppées dans les ténebres. Elles en sortent aujourd'hui. On commence à sentir que le bonheur est le but de l'homme, que tout doit tendre là, que le point important dans la vie n'est pas d'être savant, mais d'être heureux & de faire des heureux. La morale & la politique sont donc devenues les premieres sciences ?

Les abus sont tellement liés à toutes les constitutions modernes, ces constitutions sont tellement invariables dans leurs principes routiniers, qu'il paroît extravagant aux têtes étroites de songer à une réforme, de la prêcher. Mais que les philosophes ne se laissent point ébranler par les cris, par le ridicule, par les menaces. Nous en sommes au point où l'opinion publique regne

avec les rois ſur les trônes, & cette opinion publique eſt dans la main des philoſophes. Qu'ils empruntent donc ſon organe pour améliorer le ſort des hommes en ſociété. Éveillés par leurs cris, les ſouverains corrigeront peu à peu tous les abus. Aujourd'hui, on abolit la torture ; demain, on rendra publique la procédure criminelle ; dans un autre inſtant, on anéantira partout les prohibitions qui gênent & diminuent le commerce dont elles ſont fauſſement deſtinées à augmenter le cours. Les rois, les miniſtres ſont forcés à vouloir, à faire le bien. Il n'y a que ce moyen d'obtenir de la gloire. Le regne des conquérans eſt paſſé ; c'eſt aujourd'hui celui des bienfaiteurs de l'humanité, des grands légiſlateurs. Il faut le dire, le redire aux rois, & par intérêt perſonnel, ils rendront leurs ſujets heureux. La philoſophie les a menés au point de regarder la guerre avec horreur. Le ſecond pas ſeroit-il plus difficile ? Seroit-il plus difficile de transformer les Alexandre, les Charles XII, en Titus, en Licurgue ? Voilà l'ouvrage de la philoſophie. Rien ne doit les en écarter : ni les injures de ceux qui crient à l'innovation, ni les petits perſifflages de ces demi-littérateurs qui reprochent aux philoſophes de s'ériger en gouverneurs, en prédicateurs des rois. Plût au ciel

que les rois n'euſſent jamais été élevés, prêchés que par des philoſophes !

Il n'y auroit eu ni croiſade, ni Saint-Barthélemi, ni torture, ni Caroline, ni inquiſition religieuſe & politique. La terre ne gémiroit point ſous une foule d'abus & d'atrocités. Oui, croyons-en Platon, l'univers ne ſera vraiment heureux que lorſque la philoſophie s'affiéra ſur les trônes à côté des ſouverains.

Le philoſophe ſe doit à la ſociété, il ſe doit auſſi à lui-même, il ſe doit à ſon bonheur. La morale ou l'art de diriger ſes paſſions le lui procurera. Science ſublime, inépuiſable dans les plaiſirs ! qu'il eſt doux, pour l'homme vertueux, de pouvoir deſcendre dans lui-même, de développer tous les mouvemens de ſon ame, compter ſes chûtes, s'inſtruire par ſes fautes, en diminuer le nombre, améliorer chaque jour ſes ſentimens !

Qu'il eſt doux de pouvoir ſe rendre ce témoignage : je fais chaque jour le bien que je puis ; hier j'étois méchant, aujourd'hui je ſuis meilleur ; j'ai veillé ſur moi-même, & je ne ſuis pas tombé. De l'aveu de ſes fautes, de cet examen, réſultent le calme, le contentement de ſoi-même, le vrai bonheur. Oui, c'eſt dans cette tranquillité intérieure qu'il réſide ; tout le

reſte n'eſt rien : richeſſes, plaiſirs, honneurs, gloire, ſciences, tout cela n'eſt point le bonheur.... O Voltaire, mortel fait pour être heureux avec tant de moyens de l'être, non, tu ne l'as jamais été ! Tout l'univers faiſoit fumer de l'encens ſur tes autels ; mais cet encens ne guériſſoit point la bleſſure que te faiſoient une épigramme, une ſatire ; il ne te rendoit point la vertu, il ne t'ôtoit point les remords dévorans. Tu perſifflois les Epictetes ; il falloit les lire, t'en pénétrer ; tu aurois trouvé le vrai bonheur ; tu aurois appris à leur école à dédaigner la gloire, à fouler aux pieds les richeſſes, à rejeter les cajoleries de tes adulateurs ; tu aurois appris à n'être heureux que par toi, que par tes bienfaits. Comme on vit, comme on meurt avec plaiſir, quand on vit, quand on meurt au ſein de la vertu ! La mort n'eſt plus alors un ſpectre hideux, armé d'une faux effrayante ; c'eſt un génie dont la main bienfaiſante nous délivre d'une enveloppe funeſte : voilà ce que fait la morale pour l'homme ; elle le fait vivre avec plaiſir, & mourir ſans regret. La morale eſt donc la premiere ſcience ; on peut être ſavant, on doit poſſéder à fond la morale.

Loin de moi cependant le projet de vouloir élever l'empire de la morale & de la politique

ſur les débris des autres ſciences ! Loin de moi l'idée de dénigrer la phyſique, la chymie, la géométrie, & toutes les ſciences qui, en favoriſant les progrès des arts, ont multiplié les jouiſſances des hommes ! Les ſciences ont ſans doute leur degré d'utilité ; mais il eſt ſans contredit ſubordonné à celle de la morale & de la politique, qui tendent directement au bonheur réel de l'homme, lorſque les autres n'y menent qu'indirectement, lorſque d'ailleurs on peut être heureux ſans les poſſéder. Cependant, par une bizarrerie qu'il ſeroit aiſé d'expliquer, tous les gouvernemens ſe ſont accordés à favoriſer ces dernieres, lorſqu'elles ont gêné le développement des vérités morales & politiques. Erreur funeſte, qui retarde depuis long-tems le bonheur public. Il n'exiſtera que lorſqu'il y aura une maſſe de vérités bien éclaircies, que lorſque cette maſſe ſervira de baſe à toutes les conſtitutions. Il ſemble que les rois craignent la lumiere ; qu'ils ſoient juſtes, & la lumiere ne les effraiera plus ; qu'ils ſoient éclairés, & ils ſouffriront qu'on éclaire le peuple ; & à cette époque la premiere ſcience ne ſera pas celle qui créera de nouvelles jouiſſances, ou qui amuſera par de nouvelles expériences ; ce ſera celle qui procurera le bonheur de tous. Quand cette derniere eſt négligée,

quand les autres ſont cultivées & fleuriſſent à ſes dépens, une nation peut paroître brillante, pleine de luxe & d'embonpoint; mais à coup ſûr elle eſt viciée, délabrée intérieurement.

Il eſt une méthode certaine pour apprécier & claſſer les ſciences. La nature nous la donne.

L'homme s'aime, c'eſt le premier vœu de la nature. Il n'apprécie donc la valeur des choſes que dans leur rapport avec lui.

Or, ſi l'on doit apprécier la valeur des connoiſſances par leur utilité; ſi cette utilité ſe meſure par l'intérêt général ou l'intérêt des particuliers, il eſt évident que, parmi les connoiſſances humaines, on aſſignera la premiere place d'abord à la politique, enſuite à la morale. L'une eſt en effet la ſcience qui traite du bonheur des états; l'autre ſe borne à la conſidération du bonheur des particuliers: l'utilité de l'une eſt donc générale, l'autre a un objet moins grand; mais toutes deux ſont d'un uſage univerſel. Sous ce dernier rapport, la morale eſt bien préférable à la politique; car tous les hommes doivent l'étudier, puiſqu'il n'en eſt aucun à qui elle ne puiſſe être utile; tandis que l'étude de la politique peut être concentrée, ou dans ceux qui ſe deſtinent à l'adminiſtration publique, ou dans ceux qui veulent éclairer cette route encore embarraſſée.

Les

Les autres ſciences ne ſont que des moyens plus ou moins éloignés de parvenir à l'un ou à l'autre but.

Ainſi la géométrie, qui éclaire la méchanique & la navigation, eſt en rapport avec le bien de la ſociété.

Ainſi la connoiſſance de l'hiſtoire, qui éclaire l'homme ſur lui-même, eſt en rapport avec le bonheur de l'individu.

Ainſi la ſcience des médailles paroîtra plus qu'indifférente, car les médailles n'apprennent rien que des noms & des dates. Or, à quoi ſert dans l'hiſtoire la découverte du nom d'un tyran ou d'une impératrice célebre par ſes débauches? Dans l'hiſtoire on doit chercher la liaiſon des cauſes avec leurs effets: or, les noms ſont pour rien dans cette ſcience. Mettez Néron, Denis, Henri VIII; cela eſt indifférent. Il faut voir les faits, & mettre les noms de côté.

En ſuivant la méthode d'apprécier les ſciences par leur utilité relative à l'homme ou à la ſociété, on fixe donc aiſément le rang que doivent occuper celles qui paroiſſent plutôt deſtinées à repaître la curioſité des ſavans, qu'à procurer des avantages réels. Je ne ceſſerai de répéter cette ſage maxime de Phedre:

Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.

Et ce talent de rendre les ſciences utiles eſt plus rare qu'on ne penſe. Rouſſeau écrivoit avec raiſon. On peut acheter la ſcience & même le ſavant ; mais le génie qui rend le ſavoir utile ne s'achete pas. Il ne connoît ni l'argent ni l'ordre des princes. Il ne leur appartient point de le faire naître. Il vit & s'immortaliſe avec la liberté qui lui eſt naturelle.

MÉDITATION X.

Des obſtacles qui s'oppoſent à la recherche de la vérité.

SECTION PREMIERE.

Grand nombre de ſources de l'erreur.

QUE de cauſes d'erreur s'offrent par-tout à moi ! J'en vois dans les objets de mes obſervations & de mes méditations, dans le canal qui en tranſmet l'image, dans le principe qui opere ſur cette image, dans les circonſtances qui accompagnent mes ſenſations ou mes idées, dans mon éducation qui agravé mille préjugés dans ma tête. . .

D'abord il eſt des objets qui ſe refuſent à notre obſervation, qui ſont impalpables, inviſibles ; & cependant nous avons l'orgueil de vouloir les atteindre, de les juger, de raiſonner ſur eux d'après les qualités que nous leur prêtons. C'eſt ainſi que les métaphyſiciens ont ſi long-tems déraiſonné ſur la Divinité, les aſtronomes ſur la nature & l'influence des planetes & des cometes, les phyſiciens ſur la théorie de la terre & ſon hiſtoire, les antiquaires ſur les monumens inex-

plicables des tems perdus pour nous... Pauvres humains ! vous faites des ſyſtêmes, vous créez des ſoleils, des cometes ; vous les faites engendrer des globes, vous calculez habilement le refroidiſſement de ces globes, vous ſuppoſez partout ce qui échappe à vos ſens groſſiers, & vous vous croyez ſavans ! & vous obtenez l'admiration de l'univers ! Oui, vous êtes ſavans, ſi la ſcience n'eſt qu'un amas de rêveries ingénieuſes. L'admiration de l'univers n'eſt qu'une preuve de ſa ſtupidité orgueilleuſe. C'eſt un homme entêté de ſa nobleſſe, qu'on flatte en lui créant une vieille généalogie.

Un chapitre curieux à traiter, ſeroit d'examiner quels ſont les objets, quelles ſont les ſciences les plus ſuſceptibles d'obſcurité, quelles ſont celles où la vérité ſe ſaiſit difficilement. De ce nombre, je mets la métaphyſique, la morale & la politique. Veut-on ſavoir pourquoi les ſciences prêtent plus à l'incertitude ? Deux raiſons s'offrent à moi.

1°. Les principes ou idées élémentaires n'en ſont point claires, & n'en peuvent être fixes. Ces idées en effet ſervent à déſigner des rapports moraux entre des êtres, & ces rapports varient par-tout.

2°. Les rapports ſous leſquels on peut con-

ſidérer un objet de métaphyſique ou de politique, ſont immenſes. On ne peut les épuiſer tous, & l'omiſſion d'un ſeul rend ſouvent le réſultat défectueux. C'eſt cette multitude inépuiſable de rapports qui engendre tant de ſyſtêmes différens, tant de contradictions, tant de ſchiſmes. Un auteur enviſage un objet ſous un aſpect, un autre écrivain le conſidere ſous un autre point de vue, & ils ſe choquent.

Mais les ſciences où les idées primitives ſont claires, où les rapports ne ſont point trop nombreux, n'offrent point ces incertitudes. Telle la ſcience des grandeurs.

A l'impoſſibilité de connoître la plupart des objets par leur obſcurité réelle, ſe joint la foibleſſe de nos ſens; foibleſſe qui les rend ſuſceptibles de mille faux rapports, comme l'a prouvé Mallebranche. L'abbé de Condillac ſoutient que ce ne ſont pas nos ſens qui nous trompent, mais les jugemens que nous formons d'après eux. Diſpute puérile, & qui ne roule que ſur des mots. L'erreur exiſte toujours. Qu'importe ſa ſource?

Quand cette cauſe d'erreur n'exiſteroit pas, j'en vois encore mille autres. J'en vois dans la foibleſſe & les bornes de l'entendement humain, dans la nature même de nos perceptions ou idées, qui ſont preſque toutes ou incompletes ou peu

claires ; j'en vois dans l'obſcurité des principes qu'on en fait découler. Cette obſcurité eſt ſurtout un moyen ſûr d'éterniſer les diſputes & d'enfouir la vérité. C'eſt l'obſcurité des principes enſeignés par Ariſtote, & embrouillés par ſes ſectateurs, qui a perpétué pendant ſi long-tems l'ignorance. (1)

J'en vois dans le défaut de liaiſon des idées ; défaut qui eſt une ſource intariſſable de faux jugemens, de préventions, de folies, par l'aſſociation des idées bizarres avec des idées raiſonnables.

J'en vois dans l'abus perpétuel que le peuple fait des mots qu'il n'entend pas, dans celui que les ſavans font de mots qu'ils croient entendre... Sophiſte, tu ris de la maniere dont l'homme qui n'a jamais beaucoup réfléchi définit les objets. Pour me montrer ce qu'eſt le feu, il me mene au foyer, me montre la flamme ; tu ris, ſophiſte,

(1) L'obſcurité des diſtinctions & des principes dont ſe ſervent les Ariſtotéliciens, diſoit Deſcartes, eſt cauſe qu'ils peuvent parler de toutes choſes auſſi hardiment que s'ils les ſavoient, & ſoutenir tout ce qu'ils en diſent contre les plus ſubtils & les plus habiles, ſans qu'on ait moyen de les convaincre. Ils reſſemblent à un aveugle qui, pour ſe battre ſans déſavantage contre un clairvoyant, l'attireroit dans un endroit obſcur. Donner des principes clairs & évidens, c'eſt comme ſi l'on ouvroit quelques fenêtres pour donner du jour dans cet endroit obſcur. *De la méthode.*

tu hauſſes les épaules; & à cette définition naturelle, tu ſubſtitues une définition abſtraite en termes inintelligibles; tu es ignorant comme lui, tu as plus que lui l'orgueil de ſa ſottiſe. L'homme qui réfléchit peu, ne ſait pas généraliſer ſes idées, & conſéquemment en a peu. Le ſavant généraliſe ſouvent, & ſouvent il n'a que des idées vagues, chimériques & ſans type original.

J'en vois dans l'abus des abſtractions; abſtractions ſi néceſſaires, puiſque l'entendement humain eſt borné; abſtractions ſi dangereuſes, parce qu'elles réaliſent des êtres imaginaires, parce qu'elles font croire à l'exiſtence de qualités occultes, de formes ſubſtancielles, de ſubſtances, de néant, d'eſpaces réaliſés; parce qu'enfin il ne réſulte de la ſcience des abſtractions, qu'un jargon, une ſcience de mots infiniment propre à retarder les pas de la vérité.

J'en vois dans l'abus de la ſyntheſe & des principes généraux, qui ne conduiſent jamais qu'à de brillantes erreurs, comme je l'ai prouvé.

J'en vois dans la fureur de raiſonner toujours par analogie, ou par conjecture. Un homme qui conjecture, aſſure quelque choſe, parce qu'il ne voit pas pourquoi elle ne ſeroit pas. Eſt-ce donc ſa vue bornée qui regle l'exiſtence & l'eſſence des objets? Il conjecture que la nature agit

par les voies les plus ſimples. Qui le lui a dit ? Qui lui a montré ces voies les plus ſimples ? Qui lui a dit qu'elles fuſſent telles dans la nature ?

J'en vois dans la fureur de juger tout, d'expliquer tout, de répondre à tout. Un homme de génie diſoit d'un grave docteur : il faut que ce monſieur ſoit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on lui demande.

Je vois enfin une foule de ſources pour l'erreur, dans le ſavoir univerſel, ſi fort à la mode aujourd'hui, & qui tue le vrai ſavoir ; dans le demi-ſavoir qui ne fait que des ignorans orgueilleux ; dans la multiplicité des livres, des académies, des cours, qui a avili les ſciences en voulant les étendre, &c. &c.

Je ne finirois pas, ſi je voulois détailler ici toutes les ſources de nos erreurs. Il en eſt quelques-unes que je dois cependant approfondir : telles ſont l'ignorance, les paſſions, les préjugés d'éducation, l'abus des mots, &c.

SECTION II.

De l'ignorance, & de la fauſſe érudition.

L'IGNORANCE eſt une des principales cauſes de l'erreur ; ignorer eſt n'avoir pas d'idées. Et comment juger, ſi l'on n'a pas d'idées ? Juger,

c'eſt affirmer les rapports de tels objets, leur convenance ou leur diſconvenance : or, peut-on affirmer ces rapports, ſi on ne les connoît pas ? Peut-on affirmer, quand on ne les a pas obſervés, combinés, éclaircis ?

Il réſulte de là que le nombre des erreurs doit être conſidérable, car le nombre des ignorans ou des gens qui n'ont pas d'idées eſt bien grand.

Parmi ces ignorans, je claſſe non-ſeulement ceux qui ne ſavent rien abſolument, mais même ceux qui liſent continuellement & ne réfléchiſſent point, qui dévorent journaux, gazettes, petites brochures, petits mémoires, qui ont une foule d'idées ſur tout, & n'ont pas une idée juſte de la moindre branche des connoiſſances, &c.

Je range même dans cette claſſe ces ſavans qui, ſortant des bornes des ſciences dont ils ſe ſont occupés, prononcent hardiment ſur des queſtions qui leur ſont étrangeres, & abuſent de leur réputation pour donner de la vogue à des erreurs. Tel eſt un géometre prononçant ſur la beauté d'une ariette, un poëte jugeant d'une démonſtration géométrique, un bel-eſprit appréciant les travaux d'un antiquaire.

Regle générale. Pour juger, il faut connoître la choſe qu'on juge ; non pas ſuperficiel-

lement, mais ſous tous ſes rapports : car ſi vous en ignorez un ſeul, vous n'êtes pas ſûr que le parti que vous avez choiſi ſoit le meilleur.

Ainſi, lorſqu'on agite une matiere, le philoſophe doit s'interroger lui-même avant d'ouvrir la bouche. Il doit ſe dire : quelles idées ai-je ſur cet objet ? Si j'en ai, où les ai-je acquiſes ? Si j'en ai, ne ſont-elles pas altérées par des cauſes étrangeres ? Si j'en ai, forment-elles un ſyſtême complet ? Ai-je conſidéré la matiere ſous tous ſes points de vue ? Si je n'en ai pas, écoutons la diſpute, conſidérons, peſons, & enſuite nous jugerons, s'il eſt poſſible.

De là réſulte que la ſuſpenſion, le doute, doivent preſque toujours être l'état du philoſophe, parce qu'il y a des milliers de queſtions qu'il n'a jamais examinées, qu'il ne pourroit croire que ſur parole : or, il ne croit rien ſur parole.

De là réſulte que le ſilence doit être preſque ſon état continuel, parce qu'en ſe recueillant dans le ſilencee, il peut, ou trouver lui-même des raiſons de déciſion, ou en entendre. Il ne doit le rompre que pour dire des vérités, ou s'inſtruire de vérités.

De là réſulte que Socrate avoit raiſon de queſtionner toujours. Par cette voie, il trouvoit des vérités, des démonſtrations, quand il raiſonnoit

avec de vrais philoſophes, & il démaſquoit les charlatans.

Je ſens bien qu'en ſuivant ce parti, les converſations ſeroient moins bruyantes, que les déciſions ſeroient moins tranchantes, que le clinquant des beaux-eſprits ne ſéduiroit plus tant.

On ne feroit pas tant de ces journaux, où l'on juge ſur toutes les matieres, ſans en connoître aucune. Il n'y auroit pas un ſi grand nombre de bureaux d'eſprit, ou leurs oracles deſpotiques n'auroient plus de crédit; on ne verroit pas tant de demi-ſavoirs, & les demi-ſavoirs ſont auſſi funeſtes pour la vérité que l'ignorance complete.

J'en dis autant du ſavoir des érudits; ſavoir indigeſte qui nuit ſinguliérement à la vraie ſcience, qui épaiſſit nos ténebres; ſavoir qui équivaut à une ignorance complete : car ſavoir les idées des autres n'eſt pas connoître les choſes.

Il y a, par exemple, des gens de lettres qui ſe font un mérite de connoître toutes les erreurs échappées aux écrivains anciens & modernes. J'aimerois autant le bizarre Italien qui croyoit ſon château merveilleux, pour y avoir raſſemblé en peinture & en ſculpture les figures des objets les plus affreux, des monſtres les plus rares & les plus dégoûtans. Si la vraie richeſſe eſt celle qui eſt réellement utile à l'homme, la connoiſſance

des ſottiſes d'autrui peut-elle être richeſſe ? Les erreurs des grands hommes méritent peut-être d'être connues ; d'abord parce qu'elles nous apprennent à nous défier de l'eſtime que le public & les ſiecles même accordent aux ſyſtêmes généralement reçus, & encore parce qu'on s'inſtruit par-là de la route qui mene à l'erreur... Mais hors ce cas, l'érudition n'eſt qu'un fardeau dangereux pour qui cherche la vérité. Nos facultés étant limitées, c'eſt faire un tort aux connoiſſances réelles que de charger ſa mémoire de l'hiſtoire de toutes les erreurs. Cette hiſtoire entiérement inutile tient la place de vérités qui pourroient être avantageuſes.

Il réſulte de là que l'écrivain ne doit pas s'attacher à relever toutes les erreurs répandues dans les différens ouvrages. Il doit diſtinguer celles que le public admet, pour les combattre & les renverſer. Les autres ne méritent pas ſon attention. Un philoſophe qui combat les mille & une rêveries que voit paroître chaque année, reſſembleroit à Hercule eſſayant ſes forces ſur des Pigmées avant de lutter contre l'Hydre.

SECTION III.

Des passions.

POUR obtenir la vérité, il faut écarter de son jugement toute espece de passions.

En effet, les passions obscurciſſent alors l'esprit, & rendent les jugemens faux; & voici pourquoi.

Les idées & les passions ont la même origine : c'eſt la ſenſibilité phyſique.

Une ſenſation ne peut nous frapper, qu'elle ne nous imprime un ſentiment de plaiſir ou de peine, qu'elle n'excite en nous une paſſion.

Car les paſſions ne ſont que des mouvemens qui nous portent ou nous éloignent des objets en raiſon du plaiſir ou de la peine qu'ils nous font éprouver.

Chaque ſenſation étant donc toujours accompagnée d'un de ces deux ſentimens, l'idée qu'elle fait naître en nous participe donc de l'un & de l'autre.

Et par une conſéquence néceſſaire, les jugemens qui en réſultent, portent la même teinte, d'où naît l'erreur, ou la diſſemblance de nos idées avec l'état réel des objets.

Nos idées peignent l'objet, ou en lui-même, ou par rapport à d'autres objets, ou par rapport à nous.

Dans ce dernier cas, nos jugemens ne ſont jamais rendus faux par la paſſion ; ce ne ſont que des ſenſations, & nos ſenſations ne ſont pas fauſſes.

Mais dans les deux autres cas, il eſt clair que la paſſion peut corrompre les idées ; car au lieu de juger ſimplement, & abſtraction faite de nous, le rapport de ces objets enſemble, nous ramenons ce rapport à nous, & cependant nous prononçons comme s'il n'étoit point queſtion de nous.

Ce rapport à nous-mêmes ſe fait imperceptiblement, & nous nous le diſſimulons.

Nous croyons donc ſouvent juger ſans intérêt, & il n'en eſt rien.

Non, il n'eſt preſque pas poſſible de penſer, de juger, de lire, d'écrire, ſans que nos paſſions s'en mêlent, ſans que le moi perſonnel ne s'y intéreſſe & ne nous dirige. Rouſſeau déclame contre l'injuſte inégalité des conditions. Il avoit ſenti le poids de la miſere ; il avoit, au ſein de la pauvreté, été plus d'une fois écraſé par le regard ſuperbe de l'homme opulent. Il trace d'une plume vigoureuſe, dans ſon Contrat ſocial, les maux qu'entraînent les gouvernemens ; c'eſt qu'il les avoit éprouvés lui-même. Perſécuté par ſes concitoyens, perſécuté dans les états

même qu'il avoit éclairés de ſes lumieres, il devoit ſes malheurs aux abus politiques; il croyoit ne venger que le genre humain, il ſe vengeoit peut-être lui-même. Il écrit contre les ſciences; il avoit tant à ſe plaindre des ſavans. Il ridiculiſe les médecins; la médecine l'avoit tant de fois ennuyé, dégoûté dans le laboratoire de madame de Warens. Or, s'il eſt ſi difficile d'écarter ſon intérêt perſonnel, en plaidant la cauſe de l'humanité; ſi la vertu qui mit la plume à la main de Jean-Jacques, de l'homme le plus pur, ne fut pas ſans alliage, que ſera-ce donc de ces écrivains qui n'ont d'autre but que l'amour de la gloire ou le deſir de parvenir? Comment pourront-ils écarter de leurs jugemens l'intérêt perſonnel, lorſque lui ſeul guide leur cœur? Ils diront quelquefois la vérité; mais à coup ſûr cette vérité leur ſera utile.

L'intérêt ſe maſque ſi adroitement!... Moi-même, quand j'ai peint les maux cauſés par le deſpotiſme des tribunaux, par le deſpotiſme littéraire, étois-je exempt de paſſions? étois-je impartial? J'avois cent fois été le témoin des cruautés des uns, des excès de l'autre. Ils me révoltoient, & je diſois à ces tyrans, dans la douleur de mon ame: vos cruautés ne ſeront pas toujours impunies: votre orgueil ſera humilié: je ferai votre hiſtoire, & vous ſerez couverts d'op-

probre, d'opprobre prodigué juſtement par un homme foible, ſans nom, mais ami de l'ordre... Je jouiſſois par avance de ma vengeance. J'ai fait enſuite mes tableaux. Peut-être, hélas! n'étoit-ce que l'amour-propre humilié qui ſe careſſoit en outrageant le deſpote, qui vengeoit ſa foibleſſe en vengeant l'humanité.

N'eſt-ce pas le portrait de la plupart des gens de lettres, des philoſophes? Preſque tous ſont guidés en jugeant, par un intérêt d'inſtinct qui agit ſourdement ſur eux. Une ame froide s'encenſe en condamnant la chaleur; l'enthouſiaſte, en prônant les écarts & le déſordre. L'homme qui ne peut verſifier mépriſe & traite de verſificateurs Racine & Boileau. Le phyſicien qui n'eſtime que ſon cabinet & ſes inſtrumens, traite de fou le politique, qui le lui rend bien. L'infatigable compilateur Longuerue ne pouvoit concevoir qu'on s'amuſât à raiſonner ſur la métaphyſique. Mallebranche avoit pitié de Longuerue qui ſe donnoit tant de peine pour recueillir les ſottiſes des anciens. On a donc toujours le moi devant les yeux quand on juge: on ne croit ſuivre que la vérité, on ſuit un intérêt ſecret.

Comme il perce ſur-tout quand on juge les objets relatifs à la ſcience qu'on cultive particuliérement! Ou l'on tient à un ſyſtême qu'on s'eſt

s'eſt fait, ou l'on tient à un parti ; ce qui n'a pas les couleurs de celui-ci, ce qui ne cadre pas avec l'autre, eſt toujours faux & déteſtable. Ainſi, dans les écoles où le phlogiſtique eſt admis, les partiſans de l'air pur ne ſont que des extravagans. Ainſi, tous les politiques ne paroiſſent que des fous ou des ignorans aux yeux des économiſtes, lorſqu'ils ne croient pas au produit net & à la doctrine du maître.

L'eſprit de parti fait diſparoître alors les vérités les plus évidentes, & change en vérités les paradoxes les plus abſurdes.

L'entêtement eſt le ſymptome le plus ordinaire de cet eſprit. Né dans l'enfance de l'homme, entretenu par l'éducation, alimenté par la flatterie, ce vice part tout-à-la-fois de l'eſprit & du cœur. Préſomptueux, roide dans ſes opinions, l'entêté défend ce qu'il y a de douteux comme le certain, le défend avec violence, s'irrite des contradictions, veut trancher deſpotiquement partout. Haine de la ſociété, mépris du ſage, ignorance, erreur, perte de ſa réputation, voilà ce que l'entêté ne tarde pas à éprouver. Sa manie de vouloir toujours avoir raiſon, l'éloigne de la raiſon ; il multiplie les obſtacles ; s'il cherche la vérité, s'il ne cherche qu'à briller, ce qui eſt plus ordinaire, il eſt encore trompé. Dans tous

les cas, il eſt bien loin de l'eſprit philoſophique qui ſe défie toujours de lui-même.

Ce que je dis d'une paſſion, on peut l'appliquer à toutes : ou elles empêchent de voir les objets, ou elles leur prêtent des couleurs étrangeres.

Et cependant ces paſſions ſont tellement attachées à la frêle exiſtence de l'homme, qu'il lui eſt preſqu'impoſſible de s'en dépouiller entiérement; eſclave dans tous les tems de l'éducation, de ſes goûts, de ſes ſociétés, de mille autres circonſtances, il n'eſt point lui, il eſt tout ce qu'elles le font être. Il juge à leur gré ſans s'en appercevoir.

Puiſqu'il eſt ſi difficile de ne pas être entraîné par l'intérêt perſonnel dans ſes jugemens, avec quelle ſévérité ne doit-on pas s'examiner avant de prononcer un jugement ? Mais qui s'examine ainſi ? Qui oſe remonter à l'origine de ſes ſenſations, de ſes goûts, les étudier, les analyſer ? Qui oſe calculer leur degré d'influence ſur ſon jugement ? On ſuit bonnement, ou les impreſſions qu'on a reçues, ou l'opinion publique; double voie très-propre à conduire dans l'erreur.

Combien ces réflexions doivent nous inſpirer de défiance de nous-mêmes ! Combien peu l'on doit promettre d'impartialité, de déſintéreſſement, puiſque ces vertus ne ſont preſque pas en notre pouvoir ! Mais combien auſſi l'écrivain philoſo-

phe, qui connoît le cœur humain, qui connoît ſon influence ſur la raiſon, doit ſe mettre au-deſſus de l'opinion des autres hommes ! Ils diront qu'il n'eſt pas éloquent, qu'il a une vertu trop auſtere; ils le calomnieront. Ils croient le juger, ils ſe jugent eux-mêmes, & non pas lui. Ils décelent leur goût blaſé ou faux, en critiquant ſon éloquence; leur morale relâchée, en blâmant ſa vertu; leur foibleſſe, leur jalouſie, leur turpitude, en le calomniant. C'eſt donc toujours le moi qu'on juge dans les autres: ainſi d'après pluſieurs jugemens, on peut apprécier l'ame, connoître la maniere de voir de celui qui juge, & non pas de celui qui eſt jugé. Les écrivains maſquent leur intérêt perſonnel, en transformant leurs ſentimens en ſentences. D'autres ſont de meilleure foi, tels que Montaigne & Rouſſeau. J'aime mieux ce dernier ton; il eſt plus vrai, moins emphatique.

Quelqu'obſtacle que les paſſions apportent à la recherche de la vérité, ne les rejetons pas entiérement. Elles ſont utiles, elles ſont néceſſaires; ôtez le plaiſir que cauſe la découverte d'une vérité, qui voudra ſe livrer à ſa recherche ? Qui donne des ailes au génie ? Le deſir de la gloire. Faut-il l'éteindre, parce que le philoſophe ne con-

noît que le deſir d'être utile ? Non ; en le dirigeant bien, on le rend vertueux.

Sans doute, il faut être ſans paſſions, quand on juge de l'utilité, de la vérité des choſes.

Il faut en avoir lorſqu'on les peint.

Mais il n'eſt pas aiſé de commander à ſes paſſions.

Voilà pourquoi il eſt ſi rare de rencontrer un philoſophe orateur, ou un orateur philoſophe ; c'eſt-à-dire, un homme qui tout-à-la-fois médite de ſens-froid, & peigne avec chaleur.

Ou la méditation éteint la chaleur, ou la chaleur abandonnée de la méditation s'égare dans ſes mouvemens.

Quoi qu'il en ſoit, comme il eſt plus eſſentiel pour l'individu de réfléchir pour lui que de peindre pour les autres, de trouver des vérités pour lui que d'enſeigner avec éloquence des erreurs aux autres, il n'y a pas à balancer, il faut ſacrifier les paſſions, ſi l'on veut parvenir à la vérité.

L'homme ſans paſſions eſt l'homme propre à découvrir la vérité.

Mais l'homme ſans paſſions ne fait pas de grandes découvertes. Il marche lentement ; il peſe tout, s'arrête à chaque point, obſerve, conſidere, ne néglige rien.

L'inventeur, au contraire, s'élance du point où l'a jeté le ſort, marche à pas de géant, vole dans ſa carriere ; il ſuppoſe, il crée pour trouver une vérité inconnue ; quelquefois il la trouve, c'eſt un coup de bonheur.

Il faut donc, encore une fois, avoir des paſſions quand on invente, n'en point avoir quand on analyſe les inventions.

SECTION IV.

De l'abus des mots.

NOUS croyons être beaucoup au-deſſus des ſiecles où l'ariſtotéliſme dominoit. Pour moi, je crois que les trois quarts du genre humain ſont à peu près au même point. On a changé de langage ; mais le nôtre a les mêmes abus. Le quatorzieme ſiecle avoit ſon jargon inintelligible, que chacun affirmoit bien entendre. Nous en avons un autre qui n'eſt pas plus clair, & que tout le monde proteſte entendre. Je vois que dans toutes les ſciences on ſe paie de mots ; on s'en paie ſur-tout dans les cours publics. Comme les difficultés ſont imprévues, le démonſtrateur a toujours quelques grands mots dont il épouvante ſes auditeurs. L'aſſemblée reſte la bouche béante, & croit. *Magiſter dixit*, le maître l'a.

dit : voilà l'évidence pour les bénévoles auditeurs, ils n'en connoiſſent pas d'autre. J'aſſiſtois un jour à des expériences ſur l'électricité. Le phyſicien annonça qu'il alloit tuer une grenouille : la grenouille, après la commotion, avoit encore quelque mouvement ; on en demanda la cauſe à l'opérateur. C'eſt, répondit-il avec un air ſuffiſant, *l'organiſme animal.* Ces deux mots parurent jolis aux dames qui étoient préſentes, & je crois bien qu'elles les auront répétés plus d'une fois avec une ſorte d'amour-propre : moi je n'y vis que deux mots vagues & inſignifians : un anatomiſte qui me lira, y verra peut-être une ſottiſe, & y ſubſtituera le mot, le fameux mot d'*irritabilité.* Ce grelot eſt auſſi vuide que l'autre.

Toutes les ſciences ont de pareils grelots. En chymie, les affinités, les précipitations ; en phyſiologie, l'organiſation, la fermentation ; en phyſique, l'attraction, les cauſes finales ; en métaphyſique, les mille & une abſtractions, ſur leſquelles on déraiſonne ; en politique, le gouvernement, la liberté ; en hiſtoire, la vérité, la certitude ; en littérature, le beau, le ſublime, le goût, & mille autres que je pourrois citer, ne ſont que des mots vuides de ſens, avec leſquels on berce la pauvre humanité, qui ſe croit plus ſavante pour combiner plus de ſons.

Locke, Helvetius, Condillac ont écrit ſur l'abùs des mots ; leurs écrits n'ont point converti l'univers, & ne le convertiront pas : cet abus ſubſiſtera toujours. Il y aura donc toujours un grand nombre d'erreurs ; car l'abus des mots en eſt une ſource intariſſable. On prend dès l'enfance l'habitude de ſe ſervir des ſignes du langage ſans en avoir déterminé les idées. Avec l'âge, leur amas augmente, & l'on ſuit toujours la même marche : on reçoit les idées ſans les vérifier : on adopte les mots ſans examiner leur juſteſſe : on s'en ſert ſans y mettre aucune exactitude : on parle comme on agit, par imitation ; toutes les machines organiſées ſe montent au ton du ſiecle. Il en eſt peu qui oſent, qui puiſſent ſe donner à elles-mêmes leur mouvement. Voilà pourquoi, à l'exception de quelques hommes rares, le genre humain n'eſt preſque compoſé que d'automates. Il faut l'avouer, pour parvenir au point de ne pas ſe ſervir d'un ſeul mot ſans en connoître la valeur, il faut un courage ſingulier ; mais ſi l'on n'a pas ce courage, ſi l'on n'a pas la force de rétrograder, de ſe replier ſur ſoi-même, d'examiner chacune de ſes idées, de décompoſer chaque mot, jamais on n'aura de vraies connoiſſances, jamais on n'avancera dans la philoſophie. L'ame des

êtres vulgaires eſt un magaſin où les erreurs & les vérités ſe trouvent mêlées, confondues. L'ame du philoſophe eſt un cryſtal pur, où tous les objets ſe réfléchiſſent en ordre, où toutes les images ſont parfaitement deſſinées.

SECTION V.

Des préjugés.

TOUT le monde crie contre les préjugés, tout le monde en a ; car il eſt bien peu d'hommes qui aient des idées en propre, qui les aient vérifiées : & l'homme à préjugés eſt l'homme qui croit ſans examen.

La croyance de preſque tous les hommes n'eſt fondée que ſur l'autorité des êtres qu'ils croient plus inſtruits qu'eux.

J'en conclus que le témoignage de preſque tous les hommes eſt nul. J'en conclus encore qu'il faut bannir cette phraſe, toujours citée comme une grande preuve : *Il eſt univerſellement reçu.* Et d'ailleurs, l'erreur n'eſt-elle pas auſſi généralement reçue que la vérité ?

Il eſt ridicule de parler de croyance, quand on ne croit que d'après autrui. Croire c'eſt adhérer à des idées vraies, dont l'eſprit reconnoît la convenance. Mais, lorſqu'on n'a pas examiné

cette convenance, comment peut-on croire? On répete la croyance des autres, & rien de plus. On plaque, dit Montaigne, leurs oracles dans ſa mémoire, & voilà comme s'inſtruit le genre humain.

Les ſavans eux-mêmes ſont eſclaves de cette routine. Dans l'étude des ſciences, l'homme ne peut être *lui* que pour deux ou trois ſciences qui ſe touchent, & qu'il a principalement étudiées. Dans les autres, il n'eſt que l'écho d'autrui. On ne peut donc avoir de la foi à ſes idées que pour les choſes qu'il a ſpécialement étudiées. Encore, pour avoir cette foi, faut-il le connoître muni d'un bon eſprit, d'un eſprit déſintéreſſé; qualités rares parmi les ſavans.

Obſervez-vous de tous les côtés, vous vous trouverez entouré de préjugés qui vous ont enlacé imperceptiblement. L'éducation, votre pays, vos ſociétés, vos plaiſirs, vos livres, les circonſtances où vous vivez, tout vous en donne. Vous vous abreuvez d'erreurs, ſans vous en appercevoir.

Les préjugés d'éducation ſont preſque indeſtructibles. Ils ſe combinent avec nos ſenſations, & on ne commande point à ſes ſenſations. Voyez Hobbes niant la Divinité, & ayant peur du diable,

Eſt-il plus poſſible d'effacer le préjugé univerſel d'une nation, que de s'en garantir ? Dites aux Italiens qu'il y a plus d'extravagances & de ridicules que de beautés dans le Dante & l'Arioſte : dites la même choſe aux Anglois ſur Shakeſpeare ; aux Allemands, que Leibnitz n'eſt pas le plus grand philoſophe : dites aux François que Voltaire n'eſt pas le premier génie de l'univers. Italiens, Anglois, Allemands, François, tous vous riront au nez ; vous leur donnerez cent bonnes raiſons, ils n'en croiront pas une, ils ne vous écouteront pas. Ils ont pour eux l'opinion de toute la nation pendant les ſiecles paſſés, ſon opinion, toujours ſubſiſtante ; & le moyen de croire qu'un ſeul individu ait raiſon contre une nation, contre une longue ſuite de ſiecles. Sans examiner, on vous croit donc tout ſimplement dans l'erreur, étranger, ne connoiſſant point parfaitement la langue des nationaux ; on vous dira que vous n'avez pu ſentir, apprécier les beautés du divin original ; & cette demi-raiſon viendra à l'appui du préjugé national : ainſi, pour s'y confirmer, ſes partiſans ont une triple force qui agit ſur eux, la force de l'éducation, la force de l'habitude, la force de l'opinion générale.

Ce préjugé national ne ſe développe preſque jamais qu'en faveur des auteurs morts ; car

pour les vivans, c'eſt préciſément l'inverſe. Auſſi, quand on juge un auteur, quand on lui accorde ſon eſtime, doit-on ſe défier des circonſtances où l'on ſe trouve. On admire plutôt un étranger qu'un compatriote, un ancien qu'un moderne. L'amour-propre croit gagner en louant les premiers ; l'éloge des autres l'humilie.

Etant un jour dans le cabinet d'un phyſicien à Paris, je lus ces mots ſur un grand placard : *Vive à jamais Franklin* ! Je me dis : ce phyſicien n'eſt pas américain. Nollet auroit eu beaucoup de partiſans en Amérique, ſi l'Amérique eût cultivé la phyſique : il fut critiqué dans ſa patrie, dans l'académie même dont il étoit membre. C'eſt l'hiſtoire de tous les tems, de tous les pays, de tous les corps. La vue au moral eſt l'inverſe de la vue phyſique. Elle groſſit, elle exagere l'objet qui eſt dans le lointain ; elle diminue celui qui eſt à ſa portée. Cependant il y a d'autant plus d'injuſtice dans l'admiration que nous prodiguons à tel ſavant étranger qui, né près de nous, fût reſté obſcur, que nous avons moins de moyens de vérifier les motifs de nos éloges. Car l'éloignement nous empêche d'être témoins de mille circonſtances qui, ſi elles étoient connues, réduiroient au néant le grand homme ſur parole.

Il faut l'avouer, l'eſprit philoſophique qui s'eſt répandu dans ce ſiecle a détruit beaucoup de préjugés. Mais, comme ſi le bien devoit toujours ſe compenſer par quelque mal, cet eſprit même a fait naître une autre eſpece de préjugés que j'appellerois *préjugés philoſophiques*. Nos peres n'eſtimoient que les opinions marquées du coin de l'antiquité. Les philoſophes n'eſtiment que ce qui eſt nouveau. De là, parmi eux, la manie de ſe ſingulariſer, d'enchérir les uns ſur les autres par les paradoxes les plus étranges. Deux ou trois génies ont donné le ton, & la foule des imitateurs les a copiés. Ces derniers étoient encore ſinges en ſe piquant d'originalité. On croyoit autrefois à la ſcience des univerſités ; on croit de nos jours à la ſcience des académies : il n'y a que le nom de changé. Le peuple eſt toujours troupeau, les paſteurs ſont en petit nombre & adroits. Le préjugé académique me paroît un grand obſtacle aux progrès de la vérité. Je veux peindre ici ſes abus, dont j'ai ſouvent été le témoin ; c'eſt le préjugé à la mode, c'eſt donc le plus dangereux.

SECTION VI.

Du préjugé académique.

LES ſavans ſont ſi préſomptueux, ſi entêtés de leurs opinions, que rarement ils daignent deſcendre à l'examen des idées nouvelles qui les combattent. J'ai connu des géometres convaincus que tout étoit article de foi dans Newton; ils ſe diſpenſoient, par cette ridicule crédulité, de diſcuter aucun ſyſtême nouveau en phyſique. Un de ces géometres (1) traitoit un jour d'imbécille un phyſicien qui avoit annoncé de nouvelles expériences ſur la lumiere, entiérement contraires au ſyſtême de Newton. Un ſceptique préſent lui dit :

Monſieur *le géometre*, un imbécille eſt une machine qui n'a ni idées ni aptitude à en avoir. Comment ferez-vous croire qu'un phyſicien qui a fait plus de ſix mille expériences nouvelles, qui a écrit pluſieurs volumes ſur la phyſique, &c. n'ait ni idées ni capacité pour en avoir ?

Le Géometre. Quoi ! il oſe douter de l'infaillibilité de Newton, & il n'eſt pas imbécille ?

---

(1) Cette converſation n'eſt point une plaiſanterie, j'en ai moi-même été le témoin.

Le Sceptique. Mais Newton étoit *homme*, & *ſujet à l'erreur.* Deſcartes ſon prédéceſſeur, quoique l'inventeur d'une excellente méthode, quoique le reſtaurateur de l'analyſe, Deſcartes s'eſt trompé. Pourquoi Newton n'auroit-il pas pu ſe tromper ? ... Tous les académiciens étoient-ils en 1720 des imbécilles, parce qu'ils perſécutoient les Newtoniens ? Non ; ils étoient ſeulement intolérans.

Le Géometre. Mais on a bientôt reconnu les erreurs de Deſcartes.

Le Sceptique. C'eſt-à-dire, après les avoir défendues pendant cinquante ans. L'admiſſion du ſyſtême de Newton ne date pas de ſi loin en France, & il a déjà des détracteurs ; le tems le renverſera peut-être comme celui de Deſcartes. Quand il auroit d'ailleurs deux ou dix ſiecles pour lui, qu'importe ici le tems ? Une erreur de dix ſiecles eſt tout auſſi bien erreur que celle d'un jour.

Le Géometre. Ces détracteurs ſont des écrivains obſcurs, & Newton jouit d'un ſuffrage univerſel.

Le Sceptique. Newton & Deſcartes n'étoient-ils pas obſcurs, avant de devenir célebres ? Ce ſont les raiſons qu'il faut examiner, & non pas l'obſcurité ou l'éclat d'un écrivain.

Ariſtote a dominé dans l'empire des ſciences pendant dix-ſept ſiecles. Il avoit pour lui toutes les univerſités, tous les pédans, comme Newton a toutes les académies, tous les géometres d'aujourd'hui, parce qu'on vante ce qu'on ſait, & qu'on décrie ce qu'on ignore. Les hommes ſe reſſemblent dans tous les ſiecles, M. le géometre. Le haſard vous fait au dix-huitieme le défenſeur de Newton ; dans le dix-ſeptieme vous auriez déchiré Deſcartes ; au commencement de celui-ci, vous auriez perſifflé cet Anglois *obſcur*, qui n'avoit alors ni académies ni géometres pour lui.

Le Géometre. Mais ſi, par le calcul, je vous prouve que ſon ſyſtême eſt vrai, alors ne ſerez-vous pas forcé de convenir que les détracteurs ſont imbécilles ?

Le Sceptique. Mais ces détracteurs hériſſent auſſi leurs livres de calculs. Que faire dans ce chaos de chiffres ? Recourir à la nature, voir le fait, puiſque le fait eſt la baſe du calcul ; car ſi le fait fondamental eſt faux, tous les calculs tombent ; & ſi les calculs prouvent alors la vérité de ce fait faux, comment voulez-vous qu'on intitule la géométrie ? J'aime mieux croire mes ſens & la nature, que vos volumes de chiffres.

Le Géometre. Vous doutez donc auſſi de la certitude géométrique ?

Le Sceptique. Ce n'eſt pas ici le lieu de donner mon opinion ; mais je crois que, lorſque des calculs repoſent ſur des faits, il faut, avant de croire aux calculs, vérifier le fait. Vous rappellez-vous une idée ſinguliere, mais tranchante, de Voltaire, ſur l'abus des calculs ? Il diſoit : qu'on vienne nous annoncer qu'il exiſte un homme ayant cinq cents pieds de haut, je vois mes géometres calculant tout d'un coup combien ſes bras auront de longueur, quels mouvemens il pourra faire, quelle étendue il embraſſera. . . . Tout cela eſt merveilleux ; mais auparavant de ſe perdre dans des calculs, ne ſeroit-il pas néceſſaire d'examiner ſi le fait eſt vrai ? & les calculs les plus beaux pourroient-ils prouver ſa vérité ?

Le Géometre. Voltaire eſt un mauvais plaiſant ; il n'avoit pas l'eſprit géométrique.

Le Sceptique. Tant mieux, monſieur. S'il avoit été aſſez malheureux que d'être géometre, il ne nous feroit pas pleurer avec Mérope, ni rire avec Candide. Mais, pour revenir à notre theſe ; de quoi eſt-il queſtion entre nous ? De ſavoir ſi les expériences du phyſicien moderne ſont vraies ; de ſavoir s'il a réduit les ſept couleurs primitives,

tives à trois, si le spectre solaire n'est qu'un composé de ces trois couleurs, s'il n'est pas simplement formé par la décomposition de la lumiere aux bords du trou qui donne passage au rayon; de savoir si le prisme décompose, si les rayons sont tous également réfrangibles : voilà les faits en question. Or le physicien moderne appuie ses opinions nouvelles d'une foule d'expériences directes. Il en a, par exemple, une concluante pour prouver que la lumiere ne se décompose point en passant d'un milieu dans un autre, puisqu'il donne avec un prisme un faisceau de rayons blancs qu'il est impossible de décomposer.

Le Géometre. Ces faits sont faux, absurdes, impossibles.

Le Sceptique. Vous ressemblez aux théologiens du seizieme siecle, qui en accumulant des mots, croyoient accumuler des raisons. Mais avez-vous vû ces expériences ?

Le Géometre. Non.

Le Sceptique. Avez-vous lu l'auteur ?

Le Géometre. Non.

Le Sceptique. L'avez-vous entendu ?

Le Géometre. Non.

Le Sceptique. Vous ne l'avez ni vu, ni lu, ni

entendu, & vous prononcez ! & vous le traitez d'abſurde & d'imbécille !

Le Géometre. Je n'ai pas beſoin de voir, de lire, ou d'entendre. Ces idées contrarient Newton, l'académie, mes calculs : donc elles ſont abſurdes, je n'ai pas beſoin de les examiner.

Le Sceptique. Voilà préciſément le raiſonnement des Ariſtotéliciens contre Deſcartes. On avoit mis pour enſeigne aux univerſités, *hors Ariſtote point de ſalut.* L'académie a changé le nom de l'enſeigne, & a écrit : *hors Newton point de ſalut.* Que conclure de là ? Non pas que Newton ſoit infaillible, parce que l'académie le dit, mais que ſon ſyſtême eſt le grelot à la mode, comme l'Entéléchie l'étoit autrefois. L'article de foi des Ariſtotéliciens ne diſpenſa point d'examen ; & bien en advint à l'eſpece humaine, puiſqu'on découvrit ſes erreurs. Le nom de Newton ne doit pas plus diſpenſer d'examen. Vous devez donc avant de juger, vous devez voir, lire, & entendre.

Le Géometre. Grand dieu ! que deviendrions-nous, s'il falloit tout examiner ! . . .

Le Sceptique. Je conviens que la tâche eſt pénible. Mais ſi, comme vous le dites faſtueuſement, l'académie eſt le tribunal ſouverain conſacré à juger les progrès des connoiſſances hu-

maines, à marquer les vérités nouvelles, à écarter les erreurs, ce que je ſuis bien éloigné de croire ; ſi vous qui en êtes membres vous êtes les juges des écrivains, ne devez-vous pas les entendre avant de les condamner ? Que diriez-vous d'un juge qui jugeroit ſur la ſimple étiquette du ſac ? Vous devez donc examiner, & ſcrupuleuſement examiner ; vous devez faire plus : chargés de veiller à ce que le dépôt des connoiſſances humaines ne s'altere point, c'eſt à vous à obſerver tout ce qui ſe dit, tout ce qui s'écrit de nouveau, à indiquer au public la route qu'il doit ſuivre. Enſeigne-t-on des vérités ? vous devez les appuyer. Prêche-t-on des erreurs ? vous devez les combattre publiquement. Vous devez, en un mot, la lumiere au peuple. De toutes parts on attaque votre doctrine : que ne paroiſſez-vous donc dans la lice ? que ne détruiſez-vous ces expériences, ces théories nouvelles ? Et que doit penſer le public, en vous voyant refuſer le combat & garder un lâche ſilence ? Vous ne vous arrachez du ſommeil qui vous engourdit dans vos fauteuils, que pour commander une foi aveugle. Eſt-ce là la marche de la raiſon ? Et vous qui tant de fois prêchâtes contre l'inquiſition, que faites-

vous aujourd'hui, ſinon copier ſes arrêts myſtérieux & ſon ſilence opiniâtre ? . . .

Tandis que le ſceptique raiſonnoit, le géometre académicien faiſoit un conte pour rire ; car les géometres content aujourd'hui, & il s'en alla en diſant que le phyſicien n'étoit qu'un ſot, & que ſon défenſeur n'avoit pas de logique. Le bon géometre entendoit la logique de l'académie ; & le ciel en préſerve tous ceux qui veulent raiſonner !

MÉDITATION XI.

SECTION PREMIERE.

De l'impoſſibilité que les ſciences ſoient jamais pouſſées au dernier degré de perfection, & que nous découvrions jamais beaucoup de vérités.

QU'ON réuniſſe à préſent tous les obſtacles qui s'oppoſent à la recherche de la vérité, & l'on ſe convaincra de la difficulté de la trouver. Défaut de clarté dans les objets, de préciſion dans les inſtrumens qui les meſurent, de juſteſſe dans leur rapport; impoſſibilité de réunir toutes les diſpoſitions phyſiques, morales, toutes les circonſtances favorables; ajoutez-y les contradictions, les perſécutions, les préjugés, &c. Voilà ce qui doit faire preſque déſeſpérer de raſſembler jamais beaucoup de vérités.

La ſomme des vérités à découvrir eſt ſans bornes, puiſque les rapports entre tous les objets montent à l'infini.

Mais la ſomme des vérités que nous pouvons découvrir eſt néceſſairement bornée; elle peut ſe meſurer ſur l'étendue de nos facultés phyſiques & morales.

Il ne faut pas s'imaginer qu'en additionnant les facultés de tous les individus penſans depuis l'exiſtence du monde juſqu'à ſa fin, on pût parvenir à épuiſer la ſomme des vérités à découvrir.

Il faudroit alors que chaque individu fût néceſſité à découvrir des vérités pour penſer, comme il eſt néceſſité à ſe mouvoir pour marcher; & preſque tous les êtres font dans les ſciences des pas rétrogrades, & en occaſionnent, au lieu d'avancer.

Sur la totalité des individus qui s'agitent ſur ce petit globe, il y en a peut-être deux mille qui penſent; & ſur ces deux mille, il n'y en a peut-être pas dix qui penſent utilement pour leur ſiecle & pour la poſtérité; peut-être pas dix qui ſoient appellés à découvrir des vérités.

Remarquez bien que je n'entends pas, par le mot *penſer, recevoir & adopter les idées d'autrui ſans examen;* maniere d'être de la plupart des gens de lettres & des ſavans même, & à plus forte raiſon du vulgaire qui, relativement à ces derniers, ne penſe que par une ſorte d'inſtinct très-machinal.

Ainſi, en ſuppoſant dix êtres par génération, créés par la nature pour agrandir le champ des vérités, on doit deviner combien peu de terrein ils doivent défricher.

En outre, ceux qui ſont dans les ténebres, ſe plaiſent à étendre ſur eux leur voile, & à les perſécuter quand ils le rejettent.

Ainſi, d'un côté ſans ceſſe occupés à combattre, de l'autre à fouiller dans le puits de la vérité, chaque génération ne peut ajouter qu'un bien petit nombre de découvertes à la maſſe qui exiſte déjà.

Multiplier le nombre des vérités, c'eſt multiplier le nombre des rapports métaphyſiques entre les objets, c'eſt en comparer un plus grand nombre, c'eſt les comparer ſous un plus grand nombre d'aſpects.

Or, on ne peut être certain de la juſteſſe de ces comparaiſons, affirmer la nature de ces rapports, ſans une foule d'obſervations, ſans une foule plus grande encore de vérifications.

Et l'eſprit de l'homme le plus attentif, le plus réfléchi, le plus ardent, le plus infatigable, peut-il jamais ſuffire à épuiſer ces opérations, même dans une ſeule branche de nos connoiſſances?

Que doit-il donc arriver, lorſqu'on enchaîne une ſcience à une autre, lorſqu'on compare des faits tirés des deux? Preſque toujours l'erreur.

Vous obſervez l'air, d'abord dans ſa nature, dans ſes qualités, puis dans ſon influence ſur la lumiere, ſur le feu, ſur les fluides électriques,

magnétiques, ſur l'eau, ſur tous les corps de la nature ; vous voulez, en un mot, épuiſer tous les phénomenes où cet élément joue un rôle. Il faut donc que vous poſſédiez tout-à-la-fois l'hiſtoire naturelle, la ſcience des grands phénomenes de la nature, la chymie, toutes les branches de la phyſique, les mathématiques, &c. Il faut que vous les poſſédiez toutes au plus haut degré, que les obſervations faites dans chacune ſoient vérifiées par l'analyſe avant d'être érigées en faits certains par la ſyntheſe ; & ſi vous voulez, après avoir ramaſſé un certain nombre de faits analogues, les généraliſer, il faut être ſûr que tous ſe tiennent exactement, que pas un ſeul chaînon ne manque, que pas une ſeule circonſtance n'a été omiſe ; car une ſeule omiſſion rend ſuſpecte votre généraliſation.

Un traité ſur l'air, fait de cette maniere, eſt bien au-deſſus des forces d'un ſeul homme. Actif, éclairé ſans doute, il découvrira quelques vérités générales ; mais il lui ſera toujours impoſſible de découvrir toutes celles qui concernent l'influence univerſelle de cet élément, & ſes rapports avec tous les êtres.

Un traité ſur l'air n'eſt pourtant qu'une très-petite branche de notre phyſique.

Qu'on juge par-là combien ſont défectueuſes ces vaſtes théories qui embraſſent toute la nature, puiſqu'il eſt impoſſible d'en donner une

entiere, une exacte, ſur un ſeul élément. Auſſi ne doit-on les regarder que comme les romans des ſiecles qu'on appelle éclairés : nos peres s'amuſoient avec des féeries & des géans, nous nous amuſons à créer le monde ; c'eſt toujours erreur par-tout : la nôtre eſt plus ſcientifique, plus fatigante, mais moins gaie, moins utile ſans contredit que l'autre.

Pour découvrir un grand nombre de vérités, il faudroit joindre à l'univerſalité des connoiſſances une égale profondeur dans toutes.

Or, cette réunion eſt de toute impoſſibilité.

Qu'un ſavant ſe concentre dans une ſeule ſcience : il épuiſera tous ſes détails ; mais ignorant les autres ſciences, il ſera juge récuſable, toutes les fois qu'il s'agira de prononcer ſur les rapports des objets dont il s'occupe avec ceux qui lui ſont étrangers.

D'un autre côté, le ſavant univerſel ne connoîtra que légérement tous les détails de chacune ; il n'aura pu qu'obſerver généralement dans chacune ; il faudra donc ſe défier de ſes généralités, puiſqu'elles poſeront ſur des obſervations mal faites, ou en trop petit nombre pour pouvoir fonder une généraliſation.

Obſerver & méditer, voilà les deux grands moyens de parvenir à la découverte des vérités.

Mais tel eſt le cercle étroit de facultés où nous enchaîne la nature, que notre attention ne peut être partagée entre ces deux opérations, ſans que les réſultats en ſoient moins nombreux ou moins ſûrs ; ou ſi nous donnons plus à l'une, moins à l'autre, alors le même vice reparoît. Deſcartes, livré dès ſa jeuneſſe à la méditation, négligea l'obſervation ; & avec ſes brillans ſyſtêmes, il tomba dans mille erreurs. S'il eût été anatomiſte, par exemple, auroit-il placé l'ame dans la glande pinéale, comme le centre de tout ? Imaginez le plus exact obſervateur : il ſera peut-être un médiocre théoricien.

On peut concevoir toutes les connoiſſances humaines, comme un ſyſtême parfait de ramifications multipliées à l'infini, qui toutes partent d'un centre commun. Placez à ce centre un individu, donnez-lui des ſens aſſez nombreux, aſſez bons pour appercevoir inſtantanément tous les chaînons : voilà le ſavant univerſel.

Aucun mortel n'a eu le bonheur d'être placé à ce centre, tous ont d'ailleurs des ſens très-limités. Dans tous, les connoiſſances ſont ſucceſſives. Quand il en exiſte une certaine quantité, l'on ne peut en acquérir de nouvelles, que quelques-unes des anciennes ne diſparoiſſent.

Un ſavoir univerſel eſt donc une chimere.

De tous ces motifs réſulte l'impoſſibilité de découvrir au-delà d'une certaine meſure de vérités.

Dans notre ſiecle, on a cru remédier à l'inconvénient de ne pouvoir être obſervateur & penſeur tout-à-la-fois, en réuniſſant une foule de ſavans pour cultiver & étendre les ſciences. Bacon avoit un des premiers donné l'idée de ces aſſociations ; car dans ſes vues, pour perfectionner les ſciences, il imaginoit des cuves remplies d'eau, des maiſons pleines d'outils, douze ſavans errans de tous les côtés pour ramaſſer toutes les lumieres, trois autres dépouillant tous les livres, &c. Tout cela eſt brillant en ſpéculation ; mais dans la pratique on a vu que c'étoit amaſſer à grands frais des erreurs. Je l'ai prouvé à l'article de la multiplicité des académies.

SECTION II.

Qu'il ne faut pas eſpérer que l'empire de la vérité ſoit jamais univerſel, & que cet empire n'a point exiſté dans notre ſiecle.

ON a prédit dans des diſcours académiques, la naiſſance du jour heureux où la vérité régneroit dans tous les eſprits ; on a félicité les académies d'accélérer par leurs travaux cette bril-

lante époque. L'organisation morale de la plupart des hommes dément cette prophétie ; presque tous sont destinés à rouler passivement dans un tourbillon, à être attirés, mus par une force dont ils suivent machinalement les loix ; & j'ai de la peine à croire que les travaux de tous les philosophes réunis puissent jamais les changer.

On cite cependant notre siecle comme l'aurore de ce beau jour ; c'est le siecle philosophique : des enthousiastes l'ont dit, mille échos l'ont répété. Etudiez ce siecle, lecteur, soyez sans prévention, & jugez si, plus qu'un autre, il est disposé à rechercher la vérité, à l'accueillir quand elle paroît, à lui sacrifier tout. Etudiez ce siecle dans les cours, dans les villes, à la campagne ; étudiez-le parmi les grands, les savans, les femmes, sur nos théatres & dans nos cercles ; souvenez-vous bien qu'être philosophe, c'est chercher la vérité, c'est aimer, c'est pratiquer la vertu ; que l'une ne s'obtient que par l'observation & la méditation, & l'autre que par des combats continuels. Souvenez-vous de ces principes ; & si vous connoissez l'état du siecle, jugez à présent s'il mérite le titre de philosophique. De grands hommes ont à la vérité tenté de reculer les bornes de nos connoissances ; le succès a même quelquefois couronné leurs efforts ;

ils ont vu la lumiere, ils l'ont montrée ; mais ils n'ont pu donner leurs yeux à la multitude ; & cette lumiere pure & sans mélange pour eux, n'a pu qu'être altérée, décomposée en passant, par son prisme toujours grossier, toujours couvert de taches.

Ils ont influé sur leur siecle, ils l'ont entraîné sans effort sur leurs pas ; mais dans la recherche de la vérité, c'est un mal que d'entraîner sans éprouver de résistance ; c'est un mal que d'avoir beaucoup de partisans & son siecle pour soi. Cette impulsion générale ne laisse pas la liberté d'examen. La croyance est affaire de mode pour les uns, de convenance pour les autres, d'imitation presque pour tous. Or, l'homme pensant doit être lui-même, il n'est plus rien quand il est copiste ; l'examen est son caractere, ce n'est qu'un automate quand il croit sans examen. Il croit la vérité, il auroit cru de même une erreur. Newton l'éclaire aujourd'hui ; un imposteur aussi célebre le trompera demain.

Qu'importe donc de découvrir, d'enseigner aux hommes quelques vérités, s'ils ne les éprouvent pas eux-mêmes au creuset de l'évidence, si l'erreur peut, à la faveur d'un grand nom, se glisser dans leur ame, si leur esprit n'est pas façonné de bonne heure à l'art de méditer,

d'obſerver. Voilà le grand art qu'on devroit apprendre à tous les hommes : art qui ſupplée tous les autres, qui les enfante ; art qui imprime à un ſiecle le titre de philoſophique.

Mais le nôtre a-t-il ce caractere ? Les eſprits ſont-ils plus portés vers l'obſervation, vers la réflexion ? Donnent-ils plus d'attention aux vérités importantes ? Les cœurs ſont-ils plus vertueux ? Plus vertueux ! La moitié du monde affiche impudemment le vice, & l'autre n'a que l'hypocriſie de la vertu.

Et comment les hommes pourroient-ils ſe porter vers la vérité, lorſque dans tous les rangs, dans toutes les claſſes, on les voit tous guidés, entraînés uniquement par leurs paſſions ; ces paſſions qui ſont le plus grand obſtacle à la vérité ? Ne voit-on pas toujours l'ambition régner dans le cœur des grands ; l'amour du luxe dans les financiers, le goût du libertinage dans les jeunes gens ; la fureur de la gloire, l'entêtement dans les ſavans, la coquetterie, l'amour de la parure, mille foibleſſes dans les femmes ? Ne voit-on pas toujours le pédantiſme régner dans les colleges, l'abſurde routine dans les tribunaux ? Ne voit-on pas, en un mot, l'ignorance & la crédulité couvrir d'un même voile toutes les claſſes,

depuis l'humble retraite du pauvre, jusqu'aux trônes éclatans ?

Oui, notre siecle ressemble à tous ceux qui se sont écoulés. Il a eu comme eux ses Nérons, ses Séjans, ses Messalines, ses sophistes ; mais il a eu aussi ses Socrates & ses Séneques. Comme dans tous les autres, les génies & les sages y sont rares ; comme dans tous les autres, le mal y étouffe le bien, les vices l'emportent sur les vertus ; comme dans tous les autres, on a des rayons de lumiere ; mais on n'a jamais vu un ciel entiérement pur : la perfection universelle n'est pas apparemment un mode de cet univers. Il en résulte que la vérité ne peut avoir qu'un empire très-limité ; qu'elle n'a que peu d'adorateurs réels, quoique dans certains siecles, comme dans le nôtre, beaucoup fassent profession de l'être.

SECTION III.

Des motifs qui peuvent déterminer le sage à continuer de s'occuper de la recherche des vérités, & à les publier.

CEPENDANT, que le sage n'abandonne pas la recherche de la vérité, quoiqu'il doive être persuadé qu'il n'étendra jamais beaucoup son empire. Il est, dans toutes les classes, des êtres privilégiés

dont l'oreille eſt encore ouverte à ſa voix. Il eſt encore des hommes que la lecture de Séneque enflamme pour la vertu, qui marchant ſur ſes pas, ne jettent qu'un regard dédaigneux ſur les faveurs de la fortune ; il eſt, dans ce ſiecle corrompu, des femmes chaſtes que Rouſſeau charme par ſa douce éloquence. C'eſt pour ces êtres que le ſage écrit ; c'eſt à eux qu'il peut plaire, qu'il veut être utile. Un traité de Deſcartes a fait naître Mallebranche ; une ligne d'un philoſophe peut en faire naître dix autres ; qu'il écrive donc, puiſque par ſes écrits il tranſmet à la poſtérité le feu ſacré de la vérité, puiſque ſa flamme n'eſt jamais entiérement éteinte. L'entretenir conſtamment, eſt le devoir que lui impoſa l'Être ſuprême. Que lui importe qu'il réuſſiſſe ? Il a fait ſon devoir, voilà ce qui dépend de lui ; le ſuccès dépend de mille circonſtances qui ſont hors de lui. Heureux ou malheureux dans ſes prédications philoſophiques, accueilli ou perſécuté, il ſera toujours le même ; la douce conſcience d'avoir aquitté ſa dette envers l'humanité, d'avoir tout ſacrifié pour elle, pour la vérité, portera dans ſon ame la joie & la tranquillité. Il a toute ſa vie travaillé pour ſon bien-être, pour celui de ſes ſemblables. Que lui reſte-t-il à deſirer ? le bonheur le ſuit partout. Que peut-il craindre ? le mal lui eſt étranger.

ger. La mort peut venir, elle ne le ſurprendra point avec le remords ni avec la crainte ; l'homme de bien, quel que ſoit l'Auteur du monde, ne peut jamais être mal après la mort.

SECTION IV.

Des ſentimens que l'on doit avoir pour ceux qui innovent & créent, & s'occupent de la découverte des vérités.

LE monde des êtres penſans peut être diſtingué en trois claſſes.

La plus nombreuſe, le peuple n'a aucune idée à lui ; ſon eſprit reçoit également l'erreur & la vérité, croit l'une & l'autre avec la même foi, examine auſſi peu l'une que l'autre.

Une claſſe un peu plus élevée eſt celle des gens de lettres, ſavans, &c. qui font profeſſion de penſer, mais qui ne penſent dans le fond que d'après les autres. L'éducation des colleges les a façonnés pour l'eſclavage des idées, & l'éducation du monde les confirme dans leur routine. Dans cette claſſe, on n'admet pas tout-à-fait les préjugés de la claſſe inférieure ; mais on admet ceux de la premiere claſſe, dont nous allons parler. Ceux-là ne ſont fondés que ſur l'ignorance, ceux-ci ſur un demi-ſavoir, ſur des ſyſtêmes ſpécieux, ſur des raiſons éblouiſſantes.

Dans cette ſeconde claſſe, on n'examine pas plus que dans l'autre. Ce ſont des échos qui répetent dans toutes les deux.

Mais dans la ſeconde claſſe, ces échos répetent plus ſouvent des vérités; voilà pourquoi on doit les eſtimer davantage.

Enfin la troiſieme claſſe n'eſt compoſée que d'un petit nombre de génies actifs, inquiets, curieux, brûlans de l'amour de la gloire, ardens pour les nouveautés. Ils ne croient rien, n'adoptent rien ſans examen; & comme preſque toujours les idées enſeignées & crues n'ont pas été enviſagées ſous tous leurs rapports, comme ils laiſſent de côté les rapports connus, pour ne s'occuper que des inconnus, s'ils en découvrent un, ſi cette découverte change un peu les opinions, cette découverte eſt pour eux une mine féconde en conſéquences, en vérités nouvelles; ils les publient, on les perſécute, & ils triomphent avec le tems, quand ils ſont guidés par la vérité.

Or, je dis que le public doit reſpecter ceux qui s'annoncent pour créateurs, pour novateurs, & les admirer quand il eſt reconnu que la vérité leur a levé ſon voile.

D'abord le nombre de ces génies eſt rare.

L'indifférence ou la perſécution leur nuit également,

Ils peuvent faire éclorre des vérités, ou détruire des erreurs.

Qu'ils se trompent, ou qu'ils soient fondés, ils sont également utiles au public.

Leur système est-il faux ? il tombe, & dans sa chûte il confirme le succès des anciens.

Est-il vrai ? le public peut se détromper.

Enfin ces génies sont le plus bel ornement de l'espece humaine ; ce sont eux qui l'élevent au-dessus de la classe des brutes. Et qui ne s'enorgueillit pas, quoique bas & rampant, d'appartenir à l'espece qui a produit Locke & Descartes ?

Leur exemple crée des imitateurs. Sont-ils malheureux ? on brûle de les surpasser. Heureux ? on veut les atteindre.

INST. TAYLOR-OXFORD

MÉDITATION XIII ET DERNIERE.

De la néceſſité du doute, de mon ſcepticiſme.

CETTE néceſſité du doute me paroît démontrée ; car on ne doit croire que ce qui eſt vrai, évident, certain.

La vérité eſt, comme nous l'avons dit, la conformité de l'idée avec l'objet.

L'évidence eſt cette conformité rendue palpable à l'être penſant.

La certitude eſt le produit de l'adhéſion ferme & conſtante à cette conformité.

Avoir donné les ſources de la vérité, c'eſt donc avoir donné celles de l'évidence & de la certitude.

Avoir prouvé combien il étoit difficile d'obtenir la vérité, c'eſt avoir prouvé combien l'évidence frappe rarement nos yeux, combien rarement la certitude ſe rencontre dans nos jugemens.

L'analyſe des inſtrumens, des moyens que nous employons dans nos recherches, m'a conduit à cette démonſtration.

Car, ou l'objet ſe dérobe à nos recherches, ou les ſens rapportent mal, ou le principe pen-

ſant ſe trompe, ſoit qu'il ſoit entraîné par ſes paſſions, ſoit qu'il n'ait que de fauſſes idées, ſoit qu'il emprunte, pour ſe conduire, une méthode trompeuſe. Dans preſque toutes ſes recherches, il y a donc à parier mille contre un pour l'erreur contre la vérité.

Quiconque voudra réfléchir un moment ſur la difficulté d'employer l'unique méthode qui conduiſe à la vérité, ſe convaincra de cette propoſition.

On ne peut diſtinguer ce qui eſt vrai, ce qui eſt évident, que d'après une analyſe approfondie de toutes les idées compoſées du ſujet, de leur rapport, de la certitude de chaque idée ſimple, & enfin qu'après avoir épuiſé tous les rapports de chaque idée.

Or, ſi les idées ſur chacune de nos connoiſſances ſont immenſes, ſi pour juger de leur évidence il faut les analyſer toutes & ſous tous leurs aſpects, ſi cette analyſe demande une obſervation continue, un travail pénible & long, une méditation profonde, de l'intelligence, & mille autres qualités; s'il eſt rare de réunir toutes ces conditions, n'en doit-on pas conclure qu'il eſt preſqu'impoſſible de connoître beaucoup de vérités? N'en doit-on pas conclure que croire peu, douter beaucoup, eſt le parti du

ſage ; que croire tout eſt le ſigne de la folie & de l'imbécillité ? N'en doit-on pas conclure dès lors que le premier pas dans les ſciences, ſi l'on veut y avancer, doit être marqué par le doute ? Ce n'eſt point un doute univerſel que je prêche ici. Malgré ma vénération pour Deſcartes, je crois que ſa méthode du doute, en l'étendant trop, devient inutile & même pernicieuſe. Il eſt des vérités qu'il faut reconnoître, qui peuvent ſervir de baſe à nos recherches. Mais hors ces vérités, qui ſont plutôt de ſentiment que de démonſtration, de pratique que de ſpéculation, preſque tout le reſte n'eſt qu'opinions plus ou moins probables. Il faut les ſoumettre à l'analyſe, pour en découvrir la certitude.

Ceux qui ne ſuivent pas cette méthode, tombent infailliblement dans l'erreur. Ceux qui la ſuivent, adoptent moins d'erreurs, mais ont peu de vérités.

Quel ridicule ne doit-on donc pas jeter ſur les hommes qui prétendent à un ſavoir univerſel ? S'ils ont quelques idées vraies dnns les matieres qu'ils ont étudiées, ils ſont peuple pour les autres ſciences. Ils ne ſavent que ſur parole, & jamais évidemment.

J'avois donc encore raiſon de dire dans un autre endroit, que notre ſiecle avoit plus que tout

autre fourni d'erreurs à la maſſe univerſelle des erreurs : car dans aucun ſiecle les eſprits ne furent auſſi ſuperficiels, auſſi tranchans ; dans aucun ſiecle, on n'examina moins & on ne jugea plus ; dans aucun ſiecle, on n'amaſſa moins & on ne bâtit plus ; dans aucun ſiecle, on n'eut tant de livres, de cours, d'académies, . . . des académies qui, en voulant nous délivrer de l'ignorance des ſiecles paſſés, ont décuplé nos erreurs ; qui, en criant contre l'intolérantiſme, ſont devenues deſpotiques ; en criant contre les faux ſyſtêmes, en ont accrédité mille. Il eſt de la derniere évidence, diſoit un grand homme (1) dont je ne me laſſerai point de lire & de citer les ouvrages, que les compagnies ſavantes de l'Europe ne ſont que des écoles publiques de menſonge : & bien ſûrement il y a plus d'erreurs dans l'académie des ſciences que dans tout un peuple de Hurons.

L'incertitude de nos connoiſſances eſt déjà bien démontrée, quand on connoît les diverſes méthodes employées pour les perfectionner. Combien plus elle le ſera, quand à l'aide de l'analyſe on examinera tout ce qui a paru dans chaque ſcience ! C'eſt alors que, dépouillés de

(1) Rouſſeau, *Emile*, tome II.

leur vernis brillant, toutes les folies des ſavans paroîtront dans leur vrai jour. Le ſcalpel philoſophique, en déchirant le faux tiſſu de ces ſyſtêmes, fera voir à l'œil leurs élémens factices & frêles, & leur incohérence.

A Dieu ne plaiſe que je cherche par ce travail à humilier les hommes & mon ſiecle! Non; mais je cherche à diſſiper cette illuſion groſſiere, qui, en flattant leur orgueil, les éloigne du chemin de la vérité & du bonheur. Il m'eſt bien démontré qu'une erreur n'eſt bonne à rien, ne peut être que funeſte : je cherche donc à élaguer les erreurs.

Je cherche la vérité, & ſur-tout la vérité qui peut être utile aux hommes, à moi-même. Je cherche à découvrir dans chaque ſcience le petit nombre de vérités découvertes. Enfin, je cherche à marquer le terme où dans chaque ſcience on eſt parvenu. Voilà le triple but où je tends, c'eſt le but du ſcepticiſme raiſonnable, du bon eſprit philoſophique.

Mais, pour parvenir à ce but, il faut ramaſſer un ſi grand nombre de faits, il faut tant obſerver, tant étudier, tant examiner, tant méditer, que ce travail ne peut être que celui de pluſieurs années. Quelques-unes ſe ſont déjà écoulées dans cette recherche; d'autres s'écouleront

encore, (1) & je pourrai remplir la promeſſe que j'ai faite au commencement de ces méditations, de donner le tableau de nos connoiſſances, & des vérités que nous connoiſſons ; tableau qui ne doit pas nous rendre ſavans, mais ſages, mais heureux.

Dans ce tableau, je paſſerai en revue ce qu'on a publié, ce qu'on ſait ; & l'on verra combien peu l'on ſait, combien peu l'on ſait de ce qui eſt utile à l'homme, combien peu de choſes ſont certaines. On y verra combien il eſt néceſſaire de douter dans les ſciences, ſur-tout de douter de ce qu'on n'a pas examiné ſoi-même, combien eſt faux le jugement de ceux qui ſe laiſſent entraîner par le torrent ou par de grands noms, combien de fois ils ont été dupes de leur crédulité, & de la triſte foibleſſe qui les porte à une imitation ſervile.

Je le ſais, je ferai forcé de briſer l'idole chérie

---

(1) Cependant, ſi mes travaux ſur la législation & la politique me le permettent, je pourrai donner ſous deux ou trois ans ce tableau dont preſque tous les matériaux ſont prêts. J'y entrevois un point d'utilité. Ce volume contient *mon plan du ſcepticiſme univerſel, appliqué à toutes les ſciences.* D'après ce plan, quelques bons eſprits pourront travailler les parties que je ne toucherai pas. Pour celles que j'ai entrepriſes, j'en remets l'exécution à un tems où je ſerai plus libre. En attendant, je recueille pour bâtir.

de ces ſavans révérés du public, qui croient, qui diſent que tout eſt découvert, qui regardent le doute comme une héréſie, comme un outrage à leur ſavoir, & preſque comme un crime littéraire. Je les vois déjà qui ſourient dédaigneuſement à mon projet. Heureux encore, s'ils ſe bornent à ce dédain, & s'ils n'invoquent pas le ſecours de l'intrigue & de la perſécution, pour ſoutenir le preſtige avec lequel ils éblouiſſent le public! Mais que peuvent leurs vains efforts contre un homme qui a ſa conſcience pour lui, qui a la conſcience d'être utile un jour, & pour qui n'eſt rien cette réputation qu'ils s'empreſſeront de lui enlever? *Qui ſi habet*, dit Séneque, *nil timet, nil perdidit, nil perdere poteſt.*

F I N.

TABLE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. Pag. 1

PREMIERE MÉDITATION.

SECTION I. *Que la recherche de la vérité doit être l'unique objet de l'étude d'un philoſophe.* 13
SECT. II. *Quel motif doit engager le philoſophe à la recherche de la vérité. Que ce doit être le deſir d'être utile au genre humain.* 16
SECT. III. *Qu'avant de s'engager dans la recherche de la vérité dans aucune ſcience, il faut chercher d'abord par quels moyens on peut l'y diſtinguer.* 21
SECT. IV. *Des grands hommes qui ſe ſont occupés d'une méthode pour la recherche de la vérité.* 25

MÉDITATION II.

SECT. I. *De la vérité, de ſon eſſence & de ſes ſources.* 35
SECT. II. *Objets extérieurs.* 39
SECT. III. *De l'ame.* 40
SECT. IV. *Des ſens.* 42
SECT. V. *Juſqu'à quel point il faut compter ſur le rapport des ſens.* 45
SECT. VI. *Par quelles ſortes de raiſonnemens l'ame peut parvenir à la vérité.* 50
De l'analyſe. 52
Des principes généraux & de la ſyntheſe. 55

Hypotheſe. 59
Analogie. 61
SECT. VII. *Regles données par quelques philoſophes pour arriver à la vérité par le raiſonnement.* 65
Regles tirées de Mallebranche pour découvrir la vérité dans un ſyſtême. 66

MÉDITATION III.

De l'obſervation. 69

MÉDITATION IV.

SECT. I. *De la méditation, de ſa néceſſité, de ſes avantages, de ſes regles, des circonſtances les plus favorables pour la méditation, de la ſolitude, &c.* 85
De la ſolitude. 90
SECT. II. *De l'état du corps le plus favorable à la méditation.* 96
SECT. III. *Du tems le plus propre à l'obſervation & à la méditation.* 99
SECT. IV. *Néceſſité de faire chaque jour l'inventaire de ſes connoiſſances.* 103
SECT. V. *De quelques grands hommes qui ont ſuivi la méthode ci-devant expoſée.* 107
SECT. VI. *Préparation avant de lire, méditer, obſerver, &c.* 112
SECT. VII. *De l'habitude philoſophique.* 114

MÉDITATION V.

Des autres ſources de la vérité. 117
SECT. I. *Dans quel eſprit il faut lire, converſer, diſputer.* ibid.

Converſations. 124
Diſputes. 125
SECT. II. *Eſt-il néceſſaire, pour connoître la vérité ſur une matiere que l'on traite, de lire & d'épuiſer tous les auteurs qui en ont parlé?* 129
SECT. III. *Que la multiplicité des livres eſt nuiſible aux progrès de la vérité.* 132
Dictionnaires. 135
Dictionnaire encyclopédique. 140
Journaux. 143
SECT. IV. *Comment on pourroit tirer quelqu'avantage dans la recherche de la vérité, des livres produits juſqu'à ce jour.*
Idées d'une bibliotheque raiſonnée de toutes les vérités & de tous les livres utiles. 149
SECT. V. *Idées d'un journal conſacré aux ſeules vérités qui ſe découvriroient.* 152
SECT. VI. *Que les cours publics ne ſont point un moyen propre à la recherche de la vérité.* 155
SECT. VII. *Que l'inſtitution & la multiplicité des académies nuiſent à la recherche de la vérité.* 163

MÉDITATION VI.

Quelles qualités doit avoir celui qui ſe dévoue à la recherche de la vérité. 189
SECT. I. *Quelles doivent être ſes qualités phyſiques.* Ibid.
SECT. II. *De l'éducation de l'homme qui ſe livre à la recherche de la vérité.* 194
SECT. III. *Quelles vertus doit avoir celui qui ſe voue à l'étude de la vérité.* 198

SECT. IV. *De l'espece d'esprit propre à la recherche de la vérité, & que le philosophe doit avoir.* 206
SECT. V. *De la religion du philosophe sceptique.* 211
SECT. VI. *A quel âge on peut se livrer à la recherche de la vérité.* 213
SECT. VII. *Que le philosophe doit avoir un but & y tendre constamment.* 218
SECT. VIII. *Que le philosophe doit savoir se juger lui-même.* 220
SECT. IX. *Que le philosophe doit se mettre au-dessus de l'opinion publique.* 222
SECT. X. *Que le philosophe est maître de l'opinion publique.* 225
SECT. XI. *De l'état civil du philosophe ; qu'il doit être indépendant.* 226
SECT. XII. *Le philosophe doit-il être célibataire, ou peut-il être marié.* 224
SECT. XIII. *Conduite, vie privée du philosophe.* 242
SECT. XIV. *Le philosophe doit-il rester dans sa patrie.* 245
SECT. XV. *Pourquoi le philosophe est heureux, lorsque les gens de lettres le sont si peu.* 247

MÉDITATION VII.

Des autres circonstances favorables à la recherche de la vérité. 250
SECT. I. *Quel gouvernement est plus propre à favoriser la recherche de la vérité.* Ibid.
SECT. II. *Que l'esprit républicain n'est pas cependant toujours propre à favoriser la découverte de toutes les vérités.* 256

SECT. III. *Quel climat eſt plus propre à favoriſer la recherche de la vérité.* 258

MÉDITATION VIII.

SECT. I. *De l'état général de la plupart des hommes rélativement à la vérité.* 261
SECT. II. *Le peuple peut-il jamais s'appliquer à la recherche de la vérité.* 265
SECT. III. *S'il eſt utile au peuple d'avoir des erreurs.* 266
SECT. IV. *Des grands dans leur rapport avec les ſciences & les gens de lettres ; qu'ils ne peuvent ſe livrer à la recherche de la vérité ; qu'ils doivent ſe borner à l'encourager.* 271
SECT. V. *Que les femmes ne peuvent s'occuper de la recherche de la vérité.* 282
SECT. VI. *Que les ſavans ne ſont pas auſſi propres qu'on le penſe communément, à la découverte de la vérité.* 291

MÉDITATION IX.

SECT. I. *De quelles vérités l'eſprit du philoſophe doit principalement s'occuper. Qu'elles doivent être utiles.* 297

MÉDITATION X.

Des obſtacles qui s'oppoſent à la recherche de la vérité. 307
SECT. I. *Grand nombre de ſources de l'erreur.* Ibid.
SEC. II. *De l'ignorance, de la fauſſe érudition.* 312
SECT. III. *Des paſſions.* 317
SECT. IV. *De l'abus des mots.* 325

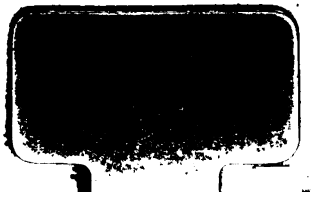
SECT. V. *Des préjugés.* 328
SECT. VI. *Du préjugé académique.* 333

MÉDITATION XI.

SECT. I. *De l'impossibilité que les sciences soient jamais poussées au dernier degré de perfection, & que nous découvrions jamais beaucoup de vérités.* 341
SECT. II. *Qu'il ne faut pas espérer que l'empire de la vérité soit à jamais universel, & que cet empire n'a point existé dans notre siecle.* 347
SECT. III. *Des motifs qui peuvent déterminer le sage à continuer de s'occuper de la recherche des vérités, & à les publier.* 351
SECT. IV. *Des sentimens que l'on doit avoir pour ceux qui innovent & créent, & s'occupent de la découverte des vérités.* 353

MÉDITATION XII ET DERNIERE.

De la nécessité du doute, de mon scepticisme. 356

FIN de la Table.

54656053